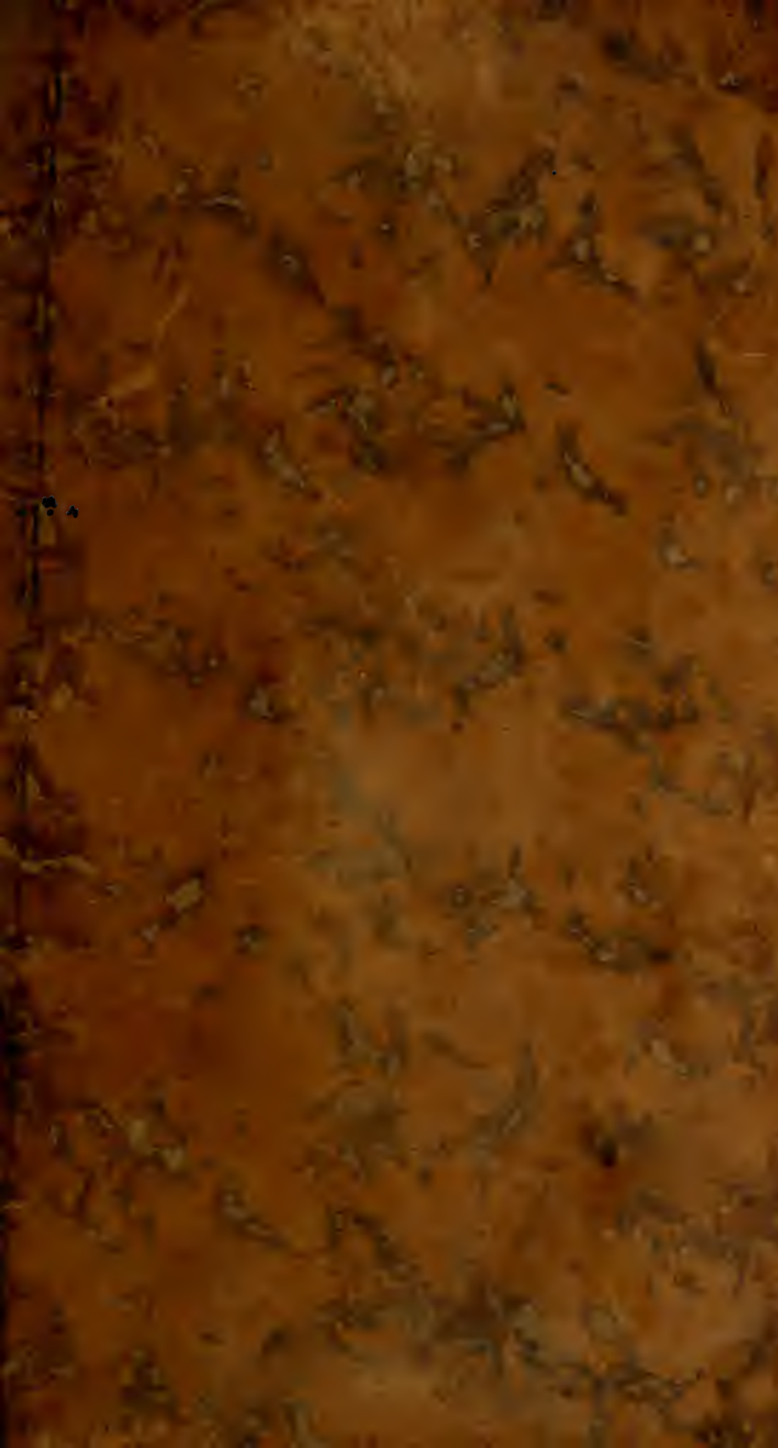
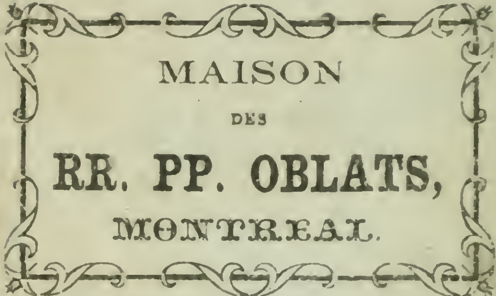



MAISON
DES
RR. PP. OBLATS,
MONTREAL.

HISTOIRE ANCIENNE DES EGYPTIENS, DES CARTHAGINOIS, DES ASSYRIENS, DES BABYLONIENS, DES MEDES ET DES PERSES, DES MACEDONIENS, DES GRECS.

Par M. ROLLIN, *ancien Recteur de l'Université de Paris, Professeur d'Eloquence au College Roial, & Associé à l'Académie Roiale des Inscriptions & Belles-Lettres.*

TOME ONZIEME.

Seconde Partie.

A PARIS,
Chez la Veuve ESTIENNE, Libraire rue saint Jacques, vis-à-vis la rue du Plâtre, à la Vertu.

M. DCC. XXXVII.
Avec Approbation & Privilege du Roi.

J.-L. Bergevin. O.M.I.



SUITE DU LIVRE VINGT-TROISIE'ME.



CHAPITRE PREMIER.

ARTICLE CINQUIE'ME.

Des Batailles.



L EST TEMS de faire sortir nos troupes de leur camp, soit Grecs soit Romains, & de les mettre en campagne pour en venir aux mains avec les ennemis.

§. I.

C'est du Général principalement que dépend le succès des batailles.

C'EST ICI que paroit le mérite guerrier dans toute son étendue. Pour juger si un Général étoit digne de ce nom, les Anciens examinoient la conduite qu'il avoit gardée dans une bataille. Ils n'en attendoient pas le succès du nombre des troupes qui ne sert souvent qu'à embarrasser, mais de sa prudence & de son courage, cause & garant de la victoire. Ils le regardoient comme l'ame de l'armée,

qui en régle les mouvemens, à la voix de qui tout obéit, & dont, pour l'ordinaire, la conduite bonne ou mauvaise entraîne le gain ou la perte d'une bataille. Tout étoit desespéré chez les Carthaginois lorsque Xanthippe le Lacédémonien y arriva. Sur le récit qu'on lui fit de ce qui s'étoit passé dans le combat, il en attribua le mauvais succès uniquement à l'incapacité des Chefs; & il le fit bien voir. Il n'avoit amené avec lui ni infanterie, ni cavalerie, mais il savoit en faire usage. Tout changea en peu de tems, & l'on connut qu'une bonne tête vaut mieux que cent mille bras. Les trois défaites des Romains par Annibal leur montrérent quelles étoient les suites d'un mauvais choix. La guerre contre Persée avoit traîné en longueur pendant trois ans par la faute des trois Consuls qui en avoient été chargés: Paul Emile la termina glorieusement en moins d'une année. C'est dans ces occasions qu'on sent quelle différence il y a entre un homme & un homme.

Le premier soin d'un Général, & qui demande un grand fond de jugement & de prudence, est d'examiner s'il est à propos ou non de donner une bataille: car les deux partis peuvent être également dangereux. Mardonius périt misérablement avec son armée de trois cens mille hommes, pour n'avoir pas suivi le conseil d'Ar-

tabaze qui l'exhortoit à ne point donner de combat, & à emploier plutôt l'or & l'argent contre les Grecs que le fer. Ce fut contre l'avis du ſage Memnon que les Généraux de Darius engagérent la bataille du Granique, qui porta le premier coup à l'empire des Perſes. L'aveugle témérité de Varron, malgré les remontrances de ſon Collégue & les avis de Fabius, précipita la République dans la malheureuſe journée de Cannes, au lieu qu'un délai de quelques ſemaines auroit peutêtre ruiné Annibal pour toujours. Perſée au contraire manqua l'occaſion de battre les Romains, pour n'avoir pas profité de l'ardeur de ſon armée, & ne les avoir pas attaqués bruſquement après la défaite de leur cavalerie qui avoit jetté le trouble & la conſternation dans leurs troupes. Céſar étoit perdu après la journée de Dyrrhachium, ſi Pompée eût ſû profiter de ſon avantage. Il y a des inſtans déciſifs pour les grandes entrepriſes. L'important eſt de prendre ſagement ſon parti, & de ſaiſir le moment favorable, [a] qui ne revient plus quand

[a] Si in occaſionis momento, cujus prætervolat opportunitas, cunctatus paulum fueris, ne-

on l'a manqué : & le tout dépend ici de la prudence du Général. Il [a] y a un partage de soins & de devoirs dans l'armée. La tête ordonne, les bras exécutent. *Ne songez*, [b] disoit Othon à ses soldats, *qu'à vos armes & à combattre vaillamment ; laissez moi le soin de prendre de justes mesures, & celui de conduire votre valeur.*

§. II.

Soin de consulter les dieux & de haranguer les troupes avant le combat.

C'est dans le moment de donner une bataille que les Anciens se croioient le plus obligés de consulter les dieux, & de se les rendre favorables. Ils les consultoient par le vol ou le chant des oiseaux, par l'inspection des entrailles des bêtes immolées, par la maniére dont mangeoient les poulets sacrés, & par d'autres choses pareilles. Ils travailloient à se les rendre propices par les sacrifices, par les vœux, par les priéres. Plusieurs d'en-

quicquam mox amissam quæras. *Liv. l. 25. n. 38.*

a Divisa inter exercitum ducesque munia. Militibus cupido pugnandi convenit ; duces providendo, consultando... prosunt. *Tacit. Hist. lib. 3. cap. 20.*

b Vobis arma & animus sit : mihi consilium & virtutis vestræ regimen relinquite. *Ib. l. 1. cap. 84.*

tre les Généraux, ſurtout dans les premiers tems, s'acquittoient de ces devoirs de bonne foi, & avec des ſentimens religieux, qu'ils pouſſoient quelquefois juſqu'à une ſuperſtition puérile & ridicule : d'autres les mépriſoient dans le fond de l'ame, ou même s'en moquoient ouvertement ; & l'on ne manquoit pas d'attribuer à ce mépris irréligieux les malheurs que ſouvent leur ignorance ou leur témérité leur attiroient. Jamais Prince ne témoigna plus de reſpect pour les dieux que le grand Cyrus. Près de fondre ſur Créſus, il entonne l'hymne du combat, & toute l'armée y répond par de grands cris, en invoquant le dieu de la guerre. Paul Emile, avant que de combattre contre Perſée, immola de ſuite à Hercule juſqu'à vingt beufs, ſans trouver dans toutes ces victimes aucun ſigne favorable : ce ne fut qu'au vingt & uniéme qu'il crut en voir qui lui promettoient la victoire. Nous avons auſſi des exemples contraires. Epaminondas, non moins brave mais moins ſuperſtitieux que Paul Emile, voiant qu'on vouloit l'empécher de donner la bataille de Leuctres en lui annonçant de mau-

vais augures, répondit par un vers d'Homére, dont le ſens eſt : *Il n'y a qu'un ſeul bon augure, qui eſt de combattre pour ſa patrie.* Un Conſul Romain, déterminé abſolument à combattre l'ennemi dès qu'il en approcheroit, ſe tint, pendant tout le voiage, bien clos & couvert dans ſa litiére, pour ne point voir de mauvais augure qui pût rompre ſon deſſein. Un autre fit plus, & voiant que les poulets ne mangeoient point, il les jetta dans la mer, en diſant : *Qu'ils boivent donc, puiſqu'ils ne veulent pas manger.* Ces exemples d'irréligion étoient rares, & le ſentiment contraire prévaloit. Il y avoit, ſans doute, de la ſuperſtition dans pluſieurs de ces cérémonies : mais les ſacrifices, les vœux, les priéres, qui précédoient toujours les batailles, étoient une preuve qu'on n'en attendoit le ſuccès que de la Divinité qui ſeule en diſpoſoit.

Après avoir rendu ces devoirs aux dieux, on ſe tournoit du côté des hommes, & le Commandant exhortoit ſes ſoldats. C'étoit une coutume généralement établie chez tous les peuples, de haranguer les troupes avant le combat ; & cette coutume étoit fort

raisonnable, & pouvoit contribuer beaucoup à la victoire. Il est juste, quand on est près de marcher contre les ennemis, & d'en venir aux mains, d'opposer à la crainte de la mort qui paroit pour lors prochaine des motifs puissans, & capables, sinon d'étouffer entiérement cette crainte gravée dans le fond de la nature, du moins de la combattre & de la vaincre. Ces motifs, tels que sont l'amour de la patrie, l'obligation de la défendre au prix de son sang, le souvenir des victoires passées, la nécessité de soutenir l'honneur de la nation, l'injustice d'un ennemi violent & cruel, le danger où se trouveront exposés les peres, les meres, les femmes, les enfans des soldats : ces motifs, dis-je, & beaucoup d'autres pareils, représentés par la bouche d'un Général qu'on aime & qu'on respecte, peuvent faire une forte impression sur l'esprit des soldats. L'éloquence militaire consiste moins dans les paroles, que dans un certain air d'autorité qui impose, & encore plus dans l'inestimable avantage d'être aimé des troupes,[a] qui peut en tenir lieu.

a Caritatem paraverat loco auctoritatis. *Tacit. in Agricol. cap.* 16.

Xenoph. in Cyrop. lib. 3. pag. 84.

Ce n'eſt pas, comme le remarque Cyrus, que de pareilles harangues puiſſent changer en un moment leur diſpoſition, & de timides & lâches que ſeroient les ſoldats, les rendre tout-à coup hardis & intrépides : mais elles réveillent, elles animent le courage qui leur étoit naturel, & y ajoutent une nouvelle force & une nouvelle vivacité.

Pour juger ſainement de la coutume de haranguer les troupes généralement & conſtamment emploiée chez tous les Anciens, il faut ſe tranſporter dans les ſiécles où ils vivoient, & faire une attention particuliére à leurs mœurs & a leurs uſages.

Les armées chez les Grecs & chez les Romains, étoient composées des mêmes citoiens, à qui dans la ville & en tems de paix on avoit coutume de communiquer toutes les affaires. Le Général ne faiſoit dans le camp ou ſur le champ de bataille, que ce qu'il auroit été obligé de faire à la Tribune des Harangues. Il honoroit ſes troupes, & attiroit leur confiance & leur affection, en leur faiſant part de ſes deſſeins, de ſes motifs, de ſes moiens. Par là il intéreſſoit le ſoldat

au ſuccès. Le ſpectacle ſeul des Généraux, des Officiers, des Soldats aſſemblés, leur communiquoit à tous un courage & une ardeur réciproque. C'eſt l'effet de toutes les aſſemblées : elles réveillent, elles remuent. Chacun ſe pique d'y faire bonne contenance, & oblige ſon voiſin à l'imiter. On ſe raſſure dans ſa crainte par la valeur des autres. La diſpoſition des particuliers devient celle de tout le corps, & donne le ton aux affaires.

Il y avoit des occaſions importantes, où il étoit plus néceſſaire de réveiller la bonne volonté & le zêle du ſoldat : lors, par exemple, qu'il faloit faire une marche difficile & forcée, pour ſe tirer d'une ſituation fâcheuſe, ou pour en prendre une plus commode : lorſqu'on avoit beſoin de courage, de patience, de conſtance pour ſupporter une diſette, un manquement de choſes néceſſaires, un état pénible à la nature : lorſqu'on ſongeoit à tenter une entrepriſe difficile, périlleuſe, mais très utile par le ſuccès : lorſqu'il faloit conſoler, raſſurer, ranimer après un échec : lorſqu'il s'agiſſoit de faire une retraite hazardeuſe à la vûe de l'ennemi, ou

dans un pays dont il étoit maître : enfin lorsqu'il ne faloit plus qu'un généreux effort pour terminer une guerre, ou une entreprise importante.

Dans ces occasions & d'autres semblables, les Généraux ne manquoient jamais de parler publiquement aux troupes, pour sonder leurs dispositions par les acclamations plus ou moins fortes ; pour les informer des raisons qu'on avoit de prendre tel ou tel parti, & les y faire entrer ; pour dissiper les faux bruits qui exagéroient les difficultés, & abbattoient le courage ; pour leur faire envisager les remédes qu'on préparoit à leurs maux, & le succès qu'on en espéroit ; pour les instruire des précautions qu'on avoit à prendre, & des motifs de ces précautions. Le Général avoit intérêt de flater le soldat en lui faisant confidence de ses desseins, de ses craintes, de ses expédiens, afin de l'engager à y prendre part, & d'agir de concert avec son Général, & par les mêmes motifs. Ce Général, au milieu de ses soldats, qui tous étoient, comme lui, non seulement membres de l'Etat, mais admis à partager l'autorité du gouvernement, se regar-

doit comme un pere au milieu de sa famille.

On a de la peine à comprendre comment il se pouvoit faire entendre des troupes. Il faut se souvenir que chez les Grecs & les Romains les armées étoient peu nombreuses. Celles des premiers n'alloient guéres pour l'ordinaire qu'à dix ou douze mille hommes ; & celles des Romains rarement au double, je ne parle pas des derniers tems. Les Généraux s'y faisoient entendre, comme les Orateurs se faisoient entendre dans la place publique, où étoit la Tribune aux Harangues. Le peuple n'entendoit pas tout : mais néanmoins tout le peuple étoit instruit à Rome & à Athénes, tout le peuple délibéroit & décidoit, & personne ne se plaignoit de n'avoir pas entendu. Il suffisoit que les plus anciens, les plus considérables, les principaux des manipules & des chambrées se trouvassent à la harangue, dont ensuite ils rendoient compte aux autres.

On voit dans la colonne Trajane l'Empereur haranguant les troupes de dessus un tribunal de gazon élevé au dessus de la tête des soldats, les prin-

cipaux Officiers autour de lui ſur la plate-forme, & la foule répandue tout autour. On ne ſauroit croire combien peu de place occupe une multitude d'hommes ſans armes, qui ſe tiennent debout, & qui ſe preſſent: car les harangues ordinaires ſe faiſoient dans le camp au ſoldat tranquille & deſarmé. D'ailleurs on s'accoutumoit de jeuneſſe a parler dans l'occaſion avec une voix forte & diſtincte.

Quand les armées étoient plus nombreuſes, & qu'on étoit près de donner le combat, il y avoit une maniére de haranguer les troupes qui étoit fort ſimple & fort naturelle. Le Général, monté à cheval, parcouroit les rangs, & diſoit quelques mots aux différens Corps pour les animer. Alexandre en uſa ainſi à la bataille [a] d'Iſſus. Darius, [b] à celle d'Arbelles, fit à peu près la même choſe, mais d'une maniére différente. De deſſus ſon char il harangua

a Alexander ante prima ſigna ibat . . . cùmque agmen obequitaret, varia oratione, ut cujuſque animis aptum erat, milites alloquebatur. *Q. Curt. lib.* 3. *cap.* 10.

b Darius, ſicut curru eminebat, dextera lævaque ad circumſtantium agmina oculos manuſque circumferens &c. *Q. Curt. lib.* 4. *cap.* 14.

ſes troupes, tournant ſes yeux & ſes mains vers les Officiers & les ſoldats qui l'environnoient. Ni l'un ni l'autre ſans doute ne pouvoient être entendus que de ceux qui étoient le plus près d'eux : mais ceux-ci faiſoient bientôt paſſer le gros de leurs diſcours au reſte de l'armée.

Juſtin, abbréviateur de Trogue Pompée, excellent hiſtorien qui vivoit du tems d'Auguſte, raporte en entier une harangue, que ſon auteur met dans la bouche de Mithridate. Elle eſt fort longue, ce qui ne doit pas paroitre étonnant, parce que Mithridate ne la fait pas dans le moment d'une bataille, mais ſimplement pour animer ſes troupes contre les Romains qu'il avoit déja vaincus en pluſieurs combats, & qu'il ſongeoit encore à attaquer de nouveau. Son armée étoit de près de trois cens mille hommes, & compoſée de vingt deux nations différentes, qui avoient chacune leur langue particuliére, & Mithridate les ſavoit toutes, de ſorte qu'il n'avoit pas beſoin de truchemens pour leur parler. Juſtin, en raportant la harangue dont il s'agit, dit ſimplement que Mithridate convo-

Juſtin. lib. 38. cap. 4-7.

qua l'assemblée des soldats : *Ad concionem milites vocat.* Mais comment s'y prit-il pour se faire entendre à ces vingt - deux nations ? Répéta-t-il à chacune d'elles le long discours qui est raporté dans Justin ? Cela n'est pas vraisemblable. Il seroit à souhaiter que l'Historien se fût expliqué plus clairement, & nous eût donné quelque lumiére sur ce point. Peut-être se contenta-t-il de parler lui-même à sa nation, & d'instruire les autres de ses vûes & de ses desseins par des truchemens.

Liv. lib. 30. *n.* 33. Annibal en usa de la sorte. Près de donner la bataille contre Scipion en Afrique, il crut devoir exhorter ses troupes : & comme tout étoit différent entr'elles, langage, coutumes, loix, armes, vétemens, intérêts, il emploia aussi différens motifs pour les animer.

» Aux troupes auxiliaires, il pro-
» posa une récompense présente &
» une augmentation de solde sur le
» butin qu'on feroit. Il réveilla les
» sentimens de haine particuliers &
» naturels aux Gaulois contre les Ro-
» mains. Pour les Liguriens, qui ha-
» bitoient un pays de montagnes âpres

» & stériles, il leur montra les campagnes fertiles de l'Italie comme le fruit de leur victoire. Il représenta aux Maures & aux Numides la dure & violente domination de Masinissa, à laquelle ils seroient soumis s'ils étoient vaincus. Il anima ainsi ces différentes nations, par différentes vûes de crainte & d'espérance. Quant [a] à ce qui regarde les Carthaginois, tout fut mis en usage d'une maniére vive & touchante : le danger de leur patrie, leurs dieux pénates, les tombeaux de leurs ancêtres, l'épouvante & la consternation de leurs peres & meres, de leurs femmes, de leurs enfans ; enfin le sort de Carthage, que le succès de la bataille alloit ou ruiner & réduire pour toujours à l'esclavage, ou rendre maitresse de l'univers, tout étant extrême dans ce qu'elle avoit à craindre ou à espérer.« Voila un fort beau discours. Mais comment se fit-il entendre à ces diverses nations ? Tite Live le marque. Il par-

a Carthaginiensibus mœnia patriæ, dii penates, sepulcra majorum, liberi cum parentibus conjugesque pavidæ, aut excidium servitiumque, aut imperium orbis terrarum; nihil aut in metum, aut in spem medium ostentatur.

la lui-même aux Carthaginois, & chargea les Chefs de chaque nation de leur parler en conformité de ce qu'il leur avoit dit.

De même le Général aſſembloit quelquefois les Officiers de ſon armée, & après leur avoir exposé ce qu'il ſouhaitoit qu'on dît aux troupes de ſa part, il les renvoioit chacun dans leurs Corps ou dans leurs Compagnies, pour leur faire le raport de ce qu'ils avoient entendu, & pour les animer au combat. Arrien le marque en particulier d'Alexandre le Grand avant la fameuſe bataille d'Arbelles.

Arrian lib. 3. pag. 117.

§. III.

Manière de ranger les armées en bataille, & de donner le combat.

LA MANIE'RE de ranger les armées en bataille n'étoit pas uniforme chez les Anciens, & elle ne pouvoit pas l'être, parce qu'elle dépend des circonſtances qui varient à l'infini, & demandent par conſéquent divers arrangemens. L'infanterie, ordinairement, étoit placée au centre ſur une ou pluſieurs lignes, & la Cavalerie ſur les deux ailes.

A la bataille de Thymbrée, toutes les troupes de Crésus, tant de pié que de cheval, étoient rangées sur une même ligne, & avoient trente hommes de profondeur: excepté les Egyptiens, dont le nombre montoit à six vingts mille hommes. Ils étoient partagés en douze gros Corps ou bataillons quarrés de dix mille hommes chacun, qui avoient cent hommes de front, & autant de profondeur. Il ne fut pas possible à Crésus de leur faire changer cet arrangement auquel ils étoient accoutumés ; ce qui rendit inutile la plus grande partie de ces troupes qui étoient les meilleures de l'armée, & ne contribua pas peu à la perte de la bataille. Les troupes Persannes combattoient ordinairement sur vingt-quatre de hauteur. Cyrus, à qui il importoit de former le plus grand front qu'il lui seroit possible pour ne pas être envelopé par les ennemis, dédoubla ses files, & les mit sur douze de hauteur seulement. On sait quel fut le succès de ce combat. *Xenoph. in Cyrop. l. 6. pag. 158. &c.*

Dans la bataille de Leuctres, les Lacédémoniens, qui avoient tant de leurs propres troupes que de celles des Alliés, vingt-quatre mille hom- *Xenoph. hist. lib. 6. p. 596. &c.*

mes d'infanterie & seize cens chevaux, étoient rangés sur douze de hauteur; & les Thébains sur cinquante, quoiqu'ils n'eussent que six mille fantassins, & quatre cens chevaux. Cela paroit contre les régles. Le dessein d'Epaminondas étoit de tomber d'abord avec tout le poids de son épais bataillon sur la phalange des Lacédémoniens, bien sûr, que s'il pouvoit l'enfoncer, tout le reste de l'armée seroit bientôt mis en déroute. Et en effet c'est ainsi que la chose arriva.

Tome VI. *pag.* 29. *&c.* *Polyb. lib.* 17 *pag.* 764-767. *Id. lib.* 12. *pag.* 664.

J'ai fait ailleurs la description de la phalange Macédonienne, si célébre chez les Anciens. Elle se divisoit ordinairement, selon Polybe, en dix Corps, dont chacun étoit composé de seize cens hommes, rangés sur cent de front, & seize de profondeur. Quelquefois on doubloit ou l'on dédoubloit ce dernier nombre selon l'exigence des cas. Le même Polybe donne à un escadron huit cens chevaux, rangés pour l'ordinaire sur cent de front, & sur huit de hauteur: il parle de la Cavalerie Persanne.

Pour ce qui regarde les Romains, leur coutume de ranger l'infanterie

ſur trois lignes dura aſſez lontems, & fut aſſez uniforme. Entr'autres exemples, celui de la bataille de Zama entre Scipion & Annibal peut ſuffire pour nous donner une juſte idée de la maniére dont les Romains & les Carthaginois rangeoient leurs troupes.

Scipion plaça les Haſtaires a la premiére ligne, laiſſant des interva les entre les Cohortes. Il mit à la ſeconde les Princes, poſtant leurs Cohortes, non vis-à-vis les eſpaces de la premiére ligne, comme c'étoit la coutume chez les Romains, mais derriére les Cohortes des Haſtaires, laiſſant des intervalles qui enfiloient ceux de la premiére ligne; & cela à cauſe du grand nombre d'éléphans qui étoient dans l'armée ennemie, auxquels on vouloit laiſſer un paſſage libre. Les Triaires étoient ſur la troiſiéme ligne, & formoient comme un corps de réſerve. La Cavalerie étoit répandue ſur les deux ailes : celle d'Italie à la gauche, commandée par Lélius; celle des Numides à la droite, commandée par Maſiniſſa. Il jetta dans les eſpaces de la premiére ligne des armés à la légére, & leur donna ordre de com-

mencer le combat, de maniére pourtant que s'ils étoient poussés, ou ne pouvoient soutenir le choc des éléphans, ils se retirassent, ceux qui courroient le mieux, derriére toute l'armée par les intervalles directs, & ceux qui se verroient envelopés, par les espaces de traverse à droite & à gauche.

Pour ce qui est de l'autre armée, plus de quatre-vingts éléphans en couvroient le front. Annibal plaça ensuite les étrangers soudoiés, au nombre d'environ douze mille Liguriens, Gaulois, Baléares, Maures : derriére cette premiére ligne, les Afriquains & les Carthaginois. C'étoit l'élite de son armée, & il les destinoit pour tomber sur l'ennemi quand il seroit fatigué & affoibli par le combat : & à la troisiéme ligne, qu'il éloigna de la seconde de plus de cent pas, les troupes qui étoient venues d'Italie avec lui, auxquelles il ne se fioit pas, parce qu'elles avoient été arrachées par force de leur païs, & qu'il ne savoit s'il devoit les regarder comme ennemies ou alliées. Il mit sur l'aile gauche la cavalerie des alliés Numides, & sur la droite celle des Carthaginois.

Plus d'un stade.

Je ſouhaiterois que Polybe ou Tite Live nous euſſent marqué quel étoit le nombre des troupes de part & d'autre, & quelle profondeur les Généraux leur avoient donnée en les rangeant en bataille. Dans la bataille de Cannes, qui précéda celle-ci de quelques années, il n'eſt fait nulle mention des Haſtaires, des Princes, des Triaires, qui formoient ordinairement les trois lignes de l'armée Romaine. Tite Live, ſans doute, la ſuppoſe comme une choſe d'uſage, & connue de tout le monde.

Il étoit aſſez ordinaire, ſur tout à certains peuples, de jetter de grands cris, & de fraper de leurs épées ſur leurs boucliers, en s'avançant vers l'ennemi pour l'attaquer. Ce bruit, joint à celui des trompettes, étoit fort propre à étoufer en eux par une ſorte d'étourdiſſement toute crainte du danger, & à leur inſpirer un courage & une hardieſſe qui n'enviſageoit plus que la victoire, & bravoit la mort.

Quelquefois les troupes alloient à pas lent & de ſang froid au combat : quelquefois, quand elles approchoient de l'ennemi, elles s'élançoient contre lui avec impétuoſité par une

course rapide. Nous avons vû de grands hommes partagés de sentimens sur ces deux sortes d'attaques. A la journée des Thermopyles l'espion de Xerxès trouva les Spartiates qui se préparoient au combat en peignant leurs chevelures. Jamais pourtant danger ne fut plus grand. Cette bravade ne convenoit qu'à des soldats déterminés, comme ceux-là, à vaincre ou à périr : d'ailleurs c'étoit leur coutume ordinaire.

Herod. lib. 7. cap. 208.

Les armés à la légére commençoient ordinairement l'action, & lançoient leurs traits, leurs fléches, leurs pierres contre les éléphans s'il y en avoit, ou contre les chevaux, ou contre l'infanterie, pour tacher d'y jetter le desordre ; après quoi ils se retiroient à travers les vuides de leurs troupes derriére la premiére ligne, d'où ils continuoient leurs décharges par dessus la tête des soldats.

Les Romains commençoient le combat par lancer leurs javelots contre l'ennemi, puis ils en venoient aux mains ; & c'étoit là où paroissoit le courage, & où se faisoit le grand carnage.

Quand on étoit venu à bout d'enfoncer

foncer l'ennemi, & de le mettre en fuite, le grand danger étoit, comme il l'est encore, de le poursuivre avec trop d'ardeur, & d'oublier ce qui se passoit dans le reste de l'armée. Nous avons vû que la perte de la plupart des batailles venoit de cette faute, d'autant plus à craindre qu'elle paroit venir de bravoure & de courage. Lélius & Masinissa, dans la bataille de Zama, après avoir mis en desordre & en fuite les ennemis, ne se livrérent pas à une ardeur indiscrette ; mais revenant promtement de la poursuite, ils rejoignirent le gros, & tombant sur les derriéres d'Annibal, ils passérent au fil de l'épée la plus grande partie de ses phalanges.

Lycurgue avoit ordonné, qu'après avoir assez poursuivi l'ennemi pour s'assurer la victoire, on cessât de le faire ; & cela pour deux raisons. La premiére, parce que faisant la guerre Grecs contre Grecs, l'humanité demandoit qu'on ne poussât pas à toute outrance des peuples voisins, & en quelque sorte compatriotes, & qui par la fuite s'avouoient vaincus. La seconde, parce que les ennemis, comptant sur cette coutume, étoient

Plut in Lycurg. p. 16

portés à mettre leur vie en sureté par la retraite, plutôt qu'à s'opiniâtrer au combat, où ils savoient qu'il n'y avoit point de quartier à espérer pour eux.

Il faut que l'attaque d'une armée par les flancs & par les derriéres soit bien avantageuse, puisque dans la plupart des batailles elle est ordinairement suivie de la victoire. Aussi voit-on, dans tous les combats, que le principal soin des habiles Généraux étoit de se mettre en sureté contre ce danger.

On a dû être étonné de voir si peu de Cavalerie dans l'armée Romaine : trois cens chevaux pour quatre ou cinq mille hommes de pié. Il est vrai qu'ils faisoient un excellent usage du peu qu'ils en avoient. Tantôt ils sautoient par terre, & combattoient à pié, leurs chevaux étant accoutumés à demeurer cependant immobiles. Tantôt ils recevoient en croupe des fantassins armés à la légére, qui descendoient de cheval & y remontoient avec une vitesse admirable. Quelquefois les Cavaliers lâchoient leurs chevaux à toute bride contre les ennemis, qui ne pouvoient en aucune

Liv. lib. 3. c. 62.

Id. lib. 26. n. 4.

Id. lib. 8. c. 30.

ſorte ſoutenir une ſi violente attaque. Mais enfin tout cela ſe réduiſoit à peu de choſe, & nous avons vû que la ſupériorité d'Annibal dans ſes quatre premiéres batailles venoit principalement de ſa Cavalerie.

Les Romains avoient d'abord fait la guerre à des voiſins, dont les pays étoient fourrés, embarraſſés par des vignes & des oliviers, ſitués près des montagnes des Apennins, où la Cavalerie avoit peu de liberté pour agir & pour s'étendre. Les peuples voiſins avoient la même raiſon pour ſe charger de peu de Cavalerie; & on s'accoutuma ainſi de part & d'autre à s'en paſſer. La Légion Romaine fut établie ſur le pié de trois cens chevaux, dont les Alliés fourniſſoient le double. Cette coutume, dans les tems ſuivans, tint lieu de loi.

L'armée des Perſes étoit ſans Cavalerie, quand Cyrus en reçut le commandement. Il en ſentit bientôt le beſoin, & en aſſez peu de tems il en forma une fort nombreuſe, à laquelle principalement il fut redevable de ſes conquêtes. Les Romains furent obligés d'en faire autant quand ils tournérent leurs armes du côté de

l'Orient, & qu'ils eurent affaire à des peuples dont les principales forces consistoient en Cavalerie. Ils avoient appris d'Annibal l'usage qu'il en faloit faire.

Je ne voi pas que dans les armées des Anciens il soit fait mention d'Hopitaux pour les malades & les blessés. Ils en prenoient soin sans doute. Homére parle de plusieurs illustres Médecins qui étoient dans l'armée des Grecs au siége de Troie; & l'on sait qu'ils faisoient aussi les fonctions de Chirurgiens. Le jeune Cyrus, dans l'armée qu'il menoit au secours de son oncle Cyaxare, ne manqua pas de mener avec lui bon nombre d'habiles Médecins. César marque en plus d'un endroit dans ses Commentaires qu'au sortir d'une bataille on portoit les blessés dans la ville la plus voisine. Il y a plusieurs exemples de Généraux qui alloient visiter les blessés dans leurs tentes: ce qui est une preuve que dans une chambrée, composée de sept ou huit camarades, & formée de citoiens d'une même ville, & d'un même quartier de la ville, les soldats prenoient soin de leurs blessés.

Xenoph. Cyrop. lib. 1. p. 29.

Tite Live parle souvent de cartel, c'est-à-dire de l'accord qui se fait entre les peuples pour le rachat des prisonniers pendant la guerre. Après la bataille de Cannes, Annibal s'étant rendu maître du petit camp des Romains, convint de rendre les citoiens Romains chacun pour trois cens piéces de monnoie appellées *quadrigati*, qui étoient des deniers: c'est-à-dire pour cent cinquante livres; les Alliés pour deux cens; les esclaves pour cent. Les Romains aiant pris Erétrie ville d'Eubée, où il y avoit une garnison de Macédoniens, fixérent le prix de leur rachat à trois cens piéces de monnoie aussi, c'est-à-dire à cent cinquante livres. Annibal, voiant que les Romains étoient déterminés à ne point racheter leurs prisonniers qui s'étoient rendus à l'ennemi, les avoit vendus à différens peuples. Les Achéens en avoient acheté un assez grand nombre. Quand les Romains eurent rétabli la Gréce en liberté, les Achéens, par reconnoissance, leur remirent tous ces prisonniers, & paiérent à leurs maîtres par tête cinq cens deniers, c'est-à-dire deux cens cinquante livres; ce qui, selon Polybe, mon-

Liv. lib. 22. n. 52.

Id. lib. 34. n. 17.

Id. lib. 34. n. 49.

ta pour le total à cent talens, ou cent mille écus : car les prisonniers se trouvérent, dans l'Achaïe seule, au nombre de douze cens.

Je ne croi pas que l'usage des lettres en chiffres fût connu chez les Anciens. Il est pourtant bien nécessaire, pour faire passer des avis secrets à des Officiers ou éloignés de l'armée, ou enfermés dans une ville, ou dans d'autres occasions. Pendant que Q. Cicéron étoit assiégé dans son camp par les Gaulois, César lui écrivit, pour lui donner avis qu'il marchoit à son secours avec plusieurs Légions, & qu'il arriveroit promtement. La [a] lettre étoit écrite en Grec, de peur que, si elle tomboit entre les mains des ennemis, elle ne leur apprît que César étoit en marche. La précaution ne paroit pas fort sûre. Celle des signaux, dont j'ai parlé ailleurs, ne l'étoit pas beaucoup plus : outre que l'usage en étoit fort difficile & fort embarrassant.

Cæs. bell. Gall. lib. 5.

Je devois raporter un usage commun chez les Romains, & qui est fort remarquable. C'étoit la coutume chez

Plut. in Coriol. p. 217.

a Epistolam Græcis conscri tam literis mittit, ne, intercepta epistola, nostra ab hostibus consilia cognoscantur.

eux, quand ils étoient rangés en bataille, tout prêts à prendre leurs boucliers, & à ceindre leurs robes, de faire leur testament sans rien écrire, en nommant seulement leur héritier devant trois ou quatre témoins. C'est ce qu'on appelloit, *testamenta in procinctu facere.*

Après le peu que j'ai dit des batailles, n'aiant pas osé m'engager plus avant dans une matiére qui n'est point de mon ressort, je passe aux récompenses & aux punitions qui suivoient le bon ou le mauvais succes d'un combat

§. IV.

Punitions. Récompenses. Trophées. Triomphes.

SOLON avoit raison de dire que les deux grands mobiles qui font agir les hommes, & qui les mettent en mouvement, sont la crainte & l'espérance, & qu'un bon gouvernement ne peut subsister sans les punitions & les récompenses, parce que l'impunité enhardit le crime, & que souvent la vertu, si elle est négligée & sans honneur, devient languissante & s'affoiblit. Cette maxime

eſt encore plus vraie en particulier par raport au gouvernement militaire, qui, donnant plus de lieu à la licence, demande auſſi que la régle & la diſcipline y ſoient reſſerrées par des liens plus fermes & plus vigoureux.

Il eſt vrai qu'on peut abuſer de ce principe ſurtout pour la punition, & le porter trop loin. Chez les Carthaginois, les Généraux qui avoient été malheureux dans la guerre, étoient ordinairement punis de mort, comme ſi le malheur étoit un crime, & qu'il ne pût jamais arriver qu'un excellent Capitaine perdît une bataille ſans qu'il y eût de ſa faute. Ils pouſſoient la rigueur bien plus loin. Car [a] ils condannoient à mort celui qui avoit pris de mauvaiſes meſures, quoiqu'il eût bien réuſſi. Chez [b] les Gaulois, quand on faiſoit la levée des troupes, tous les jeunes gens capables de porter les armes devoient ſe trouver à l'aſſemblée un certain jour. Celui qui arrivoit le dernier étoit condanné à

a Apud Carthaginienſes in crucem tolli Imperatores dicuntur, ſi proſpero eventu, pravo conſilio, rem geſſerunt. *Liv. lib.* 38. *n.* 48.

b Hoc, more Gallorum, eſt initium belli, quo, lege communi, omnes puberes armati convenire coguntur; &, qui ex eis noviſſimus venit, in conſpectu multitudinis omnibus cruciatibus affectus necatur. *Cæſ. de bello Gall. lib.* 5.

mort, & on lui faisoit souffrir les plus cruels supplices. Quelle brutalité !

Les Grecs, quoique très sévéres pour le maintien de la discipline militaire, étoient plus humains. A Athénes le refus de porter les armes, bien plus criminel qu'un retardement de quelques heures ou de quelques momens, étoit puni seulement par un interdit public & par une espéce d'excommunication, qui fermoit au coupable l'entrée aux assemblées du peuple & aux temples des dieux. Mais jetter son bouclier pour fuir, quitter son poste, se rendre déserteur, c'étoit un crime capital, & puni de mort.

Æschin. in Ctesiph. pag. 456.

A Sparte c'étoit une loi inviolable de ne jamais prendre la fuite quelque supérieure en nombre que pût être l'armée ennemie, de ne jamais quitter son poste, de ne point livrer ses armes. Ceux qui avoient manqué contre ces régles, étoient diffamés pour toujours. Non seulement on les excluoit de toutes sortes de charges & d'emplois, des assemblées, des spectacles ; mais c'étoit encore une honte de s'allier avec eux par les mariages, & on leur faisoit impunément

Herod. lib. 7. cap. 104.

mille outrages en public. Au contraire on rendoit de grands honneurs à ceux qui s'étoient comportés vaillament dans le combat, ou qui étoient morts les armes à la main pour la défense de la patrie.

La Gréce étoit pleine de statues des grands hommes qui s'étoient distingués dans les combats. On ornoit leurs tombeaux d'inscriptions magnifiques, qui éternisoient leur nom & leur mémoire. Ce qui se pratiquoit sur ce sujet à Athénes étoit d'une force merveilleuse pour animer le courage parmi les citoiens, & pour leur inspirer des sentimens d'honneur & de gloire. Au retour d'une bataille on rendoit publiquement les derniers devoirs à ceux qui avoient été tués. On exposoit pendant trois jours consécutifs les ossemens des morts à la vénération du peuple, qui s'empressoit à y jetter des fleurs, & à y faire bruler de l'encens & des parfums. Ensuite on menoit en pompe ces ossemens dans autant de cercueils qu'il y avoit de Tribus à Athénes, & on les conduisoit au lieu destiné pour leur sépulture. Tout le peuple accompagnoit cette religieuse cérémonie. La

Thucyd. lib. 2. pag. 121.

marche avoit quelque chose d'auguste & de majestueux, & ressembloit plutôt à un glorieux triomphe qu'à un lugubre convoi.

Quelques jours après, & ceci passe encore de beaucoup tout ce que je viens de dire, un des Athéniens les plus qualifiés prononçoit devant tout le peuple l'oraison funébre de ces illustres morts. Le grand Périclès fut chargé de cette commission après la premiére campagne de la guerre du Péloponnése. Thucydide nous a conservé son discours, & l'on en trouve un sur le même sujet dans Platon. Le but de cette oraison funébre étoit de relever le courage de ces généreux soldats qui avoient répandu leur sang pour la patrie, de porter les citoiens à l'imitation de leur exemple, & surtout de consoler leurs proches. On exhortoit ceux-ci à modérer leur douleur par la vûe de la gloire dont leurs parens étoient comblés pour toujours. » Vous n'avez jamais, disoit-on aux peres & meres, » demandé aux » dieux que vos enfans fussent exem-» tés de la loi commune qui condan-» ne tous les hommes à la mort, mais » seulement qu'ils fussent gens de bien

» & d'honneur. Vos vœux ſont exau-
» cés ; & la gloire dont vous les voiez
» honorés doit eſſuier vos larmes,
» & changer vos gémiſſemens en
» actions de graces. « Souvent, par une figure ordinaire aux Orateurs ſur tout dans les grands ſujets, on mettoit ces vives exhortations dans la bouche des morts mêmes, qui ſembloient ſortir de leurs tombeaux pour animer & conſoler leurs peres & leurs meres.

On ne s'en tenoit pas à de ſimples diſcours, & à de ſtériles louanges. La République, comme une mere tendre & compatiſſante, ſe chargeoit de la nourriture & de la ſubſiſtance des vieillards, des veuves, & des enfans orphelins qui avoient beſoin de ces ſecours. Ces derniers étoient élevés convenablement à leur état juſqu'à l'âge où ils pouvoient porter les armes : & pour lors publiquement, ſur le théatre, & en préſence de tout le peuple, ils étoient revétus d'une armure complette, & mis au nombre des ſoldats de la République.

Æſchin. contra Cteſiph. p. 452. 453.

Manquoit-il quelque choſe à la pompe funébre dont je viens de parler, & ne ſembloit-elle pas en quel-

que sorte transformer en Héros & en Conquérans de pauvres soldats & de simples bourgeois d'Athénes ? Les honneurs qu'on rend parmi nous à nos plus illustres Généraux, ont-ils quelque chose de plus vif & de plus touchant ? C'est par là que se perpétuoient dans la nation ce courage, cette grandeur d'ame, cette ardeur pour la gloire, ce zêle & ce dévouement pour la patrie, qui rendoient les Grecs insensibles aux plus grands dangers, & à la mort même. Car, [a] comme le remarque Thucydide à l'occasion de ces honneurs funébres, *Les grands hommes se forment, où le mérite est le mieux récompensé.*

LES ROMAINS n'étoient ni moins exacts que les Grecs à punir les fautes contre la discipline militaire, ni moins attentifs à récompenser les belles actions.

La punition étoit proportionnée au crime, & n'alloit pas toujours à la mort. Tantôt une parole de mépris suffisoit pour punir des troupes : une autre fois le Général les punissoit en leur refusant la part qu'ils auroient

a Ἆθλα γὰρ οἷς κεῖται ἀρετῆς μέγιστα, τοῖς δὲ καὶ ἄνδρες ἄριστοι πολιτεύουσι.

eue au butin. Quelquefois on les renvoioit à l'écart, & on refusoit leurs services contre l'ennemi. Assez ordinairement on les faisoit travailler aux retranchemens du camp en simple tunique & sans ceinturon. L'ignominie étoit souvent plus sensible que la mort même. Les troupes de César mutinées demandoient avec des plaintes séditieuses qu'on les licentiât. César[a] ne leur dit qu'un mot, les appellant *Quirites*, comme qui diroit, Messieurs, * au lieu qu'il avoit coutume de les appeller *Soldats*, ou *Camarades*; & sur le champ il leur donna leur congé. Ce mot fut pour eux un coup de foudre. Ils se crurent dégradés & entiérement deshonorés; & ils ne cessérent de le presser par les priéres les plus touchantes & les plus humbles, jusqu'à ce qu'il leur eût accorde en grace de porter encore les armes pour lui. Cette punition, qui cassoit les soldats, s'appelloit *exauctoratio*.

Dion. Cass. l. 42. p. 210.

L'armée Romaine, par la faute du Consul Minucius qui la commandoit,

Liv. lib. 3. n. 29.

a Divus Julius seditionem exercitus verbo uno compescuit, *Quirites* vocando qui sacramentum ejus detrectabant. *Tacit Annal. lib. 1. cap. 41.*

* Quirites *signifie proprement citoiens ou bourgeois de Rome.*

étoit assiégée dans son camp par les Eques, & près d'être prise. Cincinnatus, nommé Dictateur pour cette expédition, courut à son secours, le délivra, & se rendit maître du camp des ennemis plein de richesses. Il punit l'armée Consulaire en ne lui donnant aucune part au butin, & obligea Minucius de se démettre du Consulat, & de servir dans l'armée en qualité de Lieutenant, ce qu'il fit sans plainte & sans murmure. » Alors,[a] remarque l'Historien, les esprits se soumettoient avec tant de douceur à ceux en qui ils sentoient la supériorité de mérite réunie avec l'autorité, que cette armée, plus sensible au bienfait qu'à l'ignominie, décerna au Dictateur une couronne d'or du poids d'une livre, & lors qu'il partit le salua comme son patron & son protecteur.

Après la bataille de Cannes, où plus de quarante mille Romains étoient demeurés sur la place, environ sept mille soldats, qui se trouvé- *Liv. lib. 22. n. 50-61.*

a Adeo tum imperio meliori animus mansuetè obediens erat, ut beneficii magis quàm ignominiæ hic exercitus memor, & coronam auream Dictatori libræ pondo decreverit, & proficiscentem eum patronum salutaverit. *Liv.*

rent dans les deux camps, se voiant sans ressource & sans espérance, livrérent leurs armes & leurs personnes à l'ennemi, & furent faits prisonniers. Dix mille, qui avoient pris la fuite aussi bien que Varron, se sauvérent par différens endroits, & enfin se réunirent à Canuse auprès du Consul. Quelque instance que ces prisonniers & leurs parens fissent dans la suite pour obtenir leur rachat, & dans quelque disette de soldats que fût Rome alors, jamais le Sénat ne put se résoudre de racheter des soldats qui avoient eu la lâcheté de se rendre à l'ennemi, & à qui plus de quarante mille hommes tués sous leurs yeux n'avoient pu inspirer le courage de mourir pour leur patrie les armes à la main. Les dix mille autres, qui s'étoient sauvés par la fuite, furent relegués en Sicile, avec défense de retourner en Italie, tant que dureroit la guerre contre les Carthaginois. Ils demandoient avec d'instantes priéres qu'on les menât contre l'ennemi, & qu'on leur donnât lieu de laver dans leur propre sang l'ignominie de leur fuite. Le Sénat demeuroit inflexible, ne croiant pas devoir confier la défen-

Id. lib. 23. n. 25.

se de la République à des soldats qui avoient abandonné leurs compagnons dans le combat. Enfin, sur les remontrances & les vives sollicitations du Proconsul Marcellus, il leur accorda leur demande, mais à condition qu'ils ne mettroient point le pié dans l'Italie, tant que l'ennemi y demeureroit. On punit aussi très sévérement tous les Cavaliers de l'armée de Cannes relegués en Sicile. Dans la premiére revûe qui se fit par les Censeurs après cette bataille, on leur ôta à tous leurs chevaux que la République leur fournissoit, ce qui emportoit la dégradation du rang de Chevaliers Romains : on déclara que leurs années de service jusques-là ne leur seroient point comptées, & qu'ils seroient obligés d'en faire encore dix en se fournissant eux-mêmes de chevaux ; c'est-à-dire de servir tout autant d'années que s'ils n'eussent jamais porté les armes : car les Chevaliers n'étoient obligés qu'à dix campagnes.

Liv. lib. 27. n. 11.

Le Sénat, plutôt que de racheter les prisonniers, ce qui auroit moins couté, aima mieux armer huit mille esclaves ; & il leur fit espérer la liberté s'ils combattoient vaillament. Ils

Liv. lib. 22. n. 5 . 24. n. 14-16.

avoient déja ſervi près de deux ans avec beaucoup de courage : la liberté tardoit toujours à venir, [a] & ils aimoient mieux la mériter que de la demander, avec quelque ardeur qu'ils la ſouhaitaſſent. Il ſe préſenta une occaſion importante, où elle leur fut montrée comme le fruit prochain de leur courage. Ils firent des merveilles dans le combat, excepté quatre mille qui montrérent quelque timidité. Après la bataille, ils furent tous déclarés libres. La joie fut incroiable. Gracchus qui les commandoit, leur dit : *Avant que de vous avoir égalé tous par le titre de la liberté, je n'ai point voulu mettre de différence entre le courageux & le timide. Il eſt pourtant juſte qu'il y en ait.* Alors il fit promettre avec ſerment à tous ceux qui avoient mal fait leur devoir, que, tant qu'ils ſerviroient, en punition de leur faute ils ne prendroient leur nourriture que debout, excepté en cas de maladie : ce qui fut accepté & exécuté avec une parfaite ſoumiſſion. C'étoit de toutes les punitions militaires la plus légére & la plus douce.

a Jam alterum annum libertatem tacitè mereri, quàm poſtulare palam maluerant. *Liv.*

Les punitions que j'ai raportées jusqu'ici ne touchoient guéres qu'à l'honneur : il y en avoit d'autres qui alloient jusqu'a la perte de la vie.

Une de celles-là s'appelloit *Fustuarium*, [a] la bastonade. Elle se faisoit ainsi. Le Tribun prenant un bâton, ne faisoit qu'en toucher le criminel, & aussitôt après tous les Légionaires fondoient sur lui à coups de bâtons & de pierres, ensorte que le plus souvent il perdoit la vie dans ce supplice. Si quelqu'un en échapoit, il n'étoit pas pour cela sauvé entiérement. Le retour dans sa patrie lui étoit interdit pour toujours, & aucun de ses parens n'auroit osé lui ouvrir sa maison. On punissoit de ce supplice la garde qui ne s'étoit point trouvée à son poste ; par où l'on peut juger de l'exactitude avec laquelle la discipline étoit observée par raport aux gardes nocturnes, d'où dépendoit la sureté & le salut de toute l'armée : tous ceux aussi qui abandonnoient leur poste, soldats ou Officiers, étoient traités de la même sorte. Velleius [b] Pater-

Polyb. l. 6. pag. 481.

a Si Antonius Consul, fustuarium meruerunt legiones, quæ Consulem reliquerunt. Cic. *Philip.* 3. *n.* 14.

b Calvinus Domitius, cùm ex consulatu obtineret Hispaniam, gravissimi comparandique antiquis exempli auctor fuit.

culus en cite un exemple dans un des premiers Officiers d'une Légion, qui fut exposé à la bastonade, pour avoir pris honteusement la fuite dans le combat : c'étoit du tems d'Antoine & du jeune César. Mais, ce qui paroit bien plus étonnant, on condannoit à la même peine ceux qui voloient dans le camp. Il faut se souvenir du serment que prétoient les soldats en y entrant.

Quand la faute étoit générale dans une Légion ou dans une Cohorte, comme il n'étoit pas possible de faire mourir tous les coupables, on les décimoit par le sort, & celui dont le nom étoit tiré le dixiéme étoit mis à mort. Ainsi la crainte tomboit sur tous, & la peine sur un petit nombre. Les autres étoient condannés à ne recevoir que de l'orge au lieu de blé, & à camper hors du retranchement, au risque d'être attaqués par les ennemis. *Liv. lib. 2. n. 59.* On voit dans Tite Live un exemple de la décimation dès les commencemens de la République. *Plut. in Crass. p. 548.* Crassus, lorsqu'il se mit à la tête des Légions qui s'étoient laissé battre par Spartacus,

Quippe primipili Centurionem, nomine Vibillium, ob turpem ex acie fugam, fuste percussit. *Paterc. lib. 2. cap. 78.*

rappella l'ancien usage des Romains interrompu depuis plusieurs siécles, de décimer les soldats qui avoient mal fait leur devoir : & cette punition eut un très heureux effet. Ce genre de mort, dit Plutarque, est accompagné d'une grande ignominie ; & comme cette exécution se fait devant toute l'armée, elle y répand la fraieur & l'horreur.

La décimation devint fort commune sous les Empereurs, sur tout par raport aux Chrétiens, dont le refus d'adorer les idoles, ou de persécuter les fidéles, étoit regardé & puni comme une revolte sacrilége. On traita ainsi la Légion Thébaine sous Maximien. Cet Empereur la fit décimer jusqu'à trois fois de suite sans pouvoir vaincre la pieuse résistance de ces généreux soldats. Maurice leur Commandant, de concert avec tous les autres Officiers, écrivit à l'Empereur une lettre fort courte, mais bien admirable. *Nous [a] sommes, Seigneur, vos soldats, mais les serviteurs de Dieu. Nous vous devons le service, & à lui notre in-*

Ex Epist. S. Eucherii Lugdun. ad Sylv. Episc.

a Milites sumus, imperator, tui, sed tamen servi Dei. Tibi militiam debemus, illi innocentiam. Sequi Imperatorem in hoc nequaquam possumus, ut auctorem negemus; Deum auctorem nostrum, Deum auctorem, velis nolis, tuum.

nocence. Nous ne pouvons point vous obéir pour renoncer Dieu : ce Dieu, qui est notre créateur & notre maître ; ce Dieu qui est le votre aussi, Seigneur, soit que vous le vouliez, ou non. Tout le reste de la Légion fut mis à mort sans faire la moindre résistance, & elle alla joindre les Légions des Anges, pour louer éternellement avec elles le Dieu des armées.

Ces punitions qui alloient jusqu'à la mort, étoient rares du tems de la République. On savoit [a] que c'étoit un crime capital de quitter son poste, ou de combattre sans ordre : & l'exemple des peres qui n'avoient pas épargné leurs propres fils, inspiroit une juste terreur, qui prévenoit de telles fautes, & faisoit respecter les régles de la discipline militaire. Il y avoit dans ces exécutions sanglantes une dureté qui revolte la nature, & qu'on n'oseroit néanmoins condanner absolument ; parce [b] que si tout grand exemple tient quelque chose de l'injustice, d'un autre côté ce qui s'y trouve de

a Præsidio decedere apud Romanos capital esse, & nece liberorum etiam suorum eam legem parentes sanxisse. *Liv. lib.* 24. *n.* 37.

b Habet aliquid ex iniquo omne magnum exemplum, quod contra singulos, utilitate publica rependitur. *Tacit. Annal. lib.* 14. *cap.* 44.

contraire à l'intérêt des particuliers, eſt compenſé par l'utilité qui en revient au public.

Un Général eſt quelquefois obligé de ſévir contre des ſoldats, pour arréter par leur ſupplice ou une revolte qui commence, ou un violement ouvert de la diſcipline. Alors il deviendroit cruel s'il agiſſoit avec douceur, & reſſembleroit à un chirurgien qui par une fauſſe compaſſion aimeroit mieux laiſſer périr le corps entier, que de couper un membre gangrené. Ce qui eſt à éviter dans ces occaſions, c'eſt de paroitre agir par paſſion & par haine : car pour [a] lors les remédes emploiés à contretems ne ſervent qu'à aigrir le mal. C'eſt ce qui arriva dans le premier exemple de décimation que j'ai cité, où Appius s'étoit tellement rendu odieux aux ſoldats, qu'ils aimérent mieux ſe laiſſer battre par les ennemis, que de vaincre avec lui & pour lui. C'étoit un eſprit dur, & d'une roideur inflexible. Papirius, lontems après, ſe conduiſit plus ſagement dans un cas à peu près ſemblable. Ses [b] ſoldats, exprès pour le mor-

Liv. lib. 2. n. 59.

Liv. lib. 8. n. 36.

a Intempeſtivis remediis delicta accendebat. *Tacit.*

b Ceſſatum à milite, ac de induſtria, ut obtrectaretur laudibus ducis,

tifier, se relâchérent dans le combat, & l'empéchérent de vaincre. En habibile homme, il sentit d'où venoit le mal : il reconnut qu'il devoit tempérer sa sévérité, & adoucir son humeur trop impérieuse. Il le fit, & réussit si bien, qu'il regagna parfaitement l'affection des soldats. Une pleine victoire en fut la suite. Il faut bien de l'art & de la prudence pour punir utilement.

C'étoit bien plus par la vûe des récompenses & par des sentimens d'honneur, que les Romains engageoient les troupes à faire leur devoir. Après la prise d'une ville, ou le gain d'une bataille, le Général donnoit ordinairement le butin aux soldats, mais avec un ordre admirable que décrit Polybe dans le récit de la prise de Carthagéne. C'est, dit-il, un usage établi chez les Romains, que, sur le signal qu'en donne le Général, les troupes se dispersent dans la ville qui a été prise pour butiner : on porte ensuite ce que l'on a pris chacun à sa Légion. Après que le butin a été vendu à l'encan, les Tribuns en partagent

Polyb. lib. 10. pag. 589. 590.

impedita victoria est ... Sensit peritus dux, quæ res victoriæ obstaret : temperandum ingenium suum esse, & severitatem miscendam comitate. *Liv.*

le

le prix en parties égales, qui se donnent non seulement à ceux qui sont en différens postes, mais encore à ceux qui ont été laissés à la garde du camp, aux malades, & aux autres qui ont été détachés pour quelque fonction que ce soit. Et de peur qu'il ne se commette quelque infidélite dans cette partie de la guerre, on fait jurer aux soldats, avant qu'ils se mettent en campagne & le premier jour qu'ils sont assemblés, qu'ils ne mettront rien à part du butin, & qu'ils apporteront fidélement tout ce qu'ils auront gagné. Quel amour de l'ordre, quel soin de la discipline, quel respect pour l'équité, au milieu du tumulte des armes, & dans l'ardeur même de la victoire !

Le jour du triomphe, le Général faisoit encore une distribution d'argent plus ou moins forte selon les différens tems de la République, mais toujours assez modique, jusqu'au tems des guerres civiles.

Souvent on méloit l'honneur à l'intérêt, & le soldat étoit bien plus sensible à l'un qu'à l'autre : combien plus les Officiers ! P. Décius Tribun, avec un détachement qu'il conduisit au pé- *Liv. lib. 7. n. 37.*

ril de ſa vie ſur une hauteur, avoit ſauvé l'armée entiére par une des plus belles actions dont il ſoit parlé dans l'Hiſtoire. A ſon retour, le Conſul, en préſence de toutes les troupes, le combla de louanges, & outre beaucoup d'autres préſens militaires, il lui donna une couronne d'or, cent beufs, & de plus un autre beuf d'une groſſeur & d'une beauté extraordinaire, entiérement blanc, & qui avoit les cornes dorées. Il accorda aux ſoldats qui avoient accompagné le Tribun dans cette expédition double ration de blé pour tout le tems qu'ils ſerviroient: & pour le préſent il leur donna à chacun deux beufs & deux habits. Les Légions, pour marquer auſſi leur reconnoiſſance, préſentérent à Décius une couronne de gazon; c'étoit la marque d'un ſiége qu'on avoit fait lever: & ſes propres ſoldats lui en accordérent autant. Il immola à Mars le beuf aux cornes dorées, & donna les cent beufs à ſes ſoldats: les Légions les gratifiérent chacun d'une livre de farine, & d'un demiſettier de vin.

Val. Max. lib. 4. cap. 3. Calpurnius Piſon, ſurnommé *Frugi* par vénération pour ſes vertus & pour

ſa grande frugalité, aiant récompenſé diverſement la plupart de ceux qui l'avoient aidé à finir la guerre de Sicile, ſe crut obligé auſſi de reconnoitre, mais à ſes propres frais, les ſervices d'un de ſes fils qui s'y étoit le plus ſignalé. Il déclara publiquement qu'il avoit mérité une couronne d'or, & lui en aſſura une par ſon teſtament du poids de trois livres : lui décernant l'honneur comme Général, & paiant le prix de la couronne comme pere. *Ut honorem publicè à Duce, pretium à patre privatim acciperet.*

La couronne d'or étoit un préſent qui ne s'accordoit guéres qu'aux principaux Officiers. Il y en avoit pluſieurs autres pour différens objets. La couronne *Obſidionale*, dont j'ai déja parlé, pour avoir délivré des citoiens ou des troupes d'un ſiége: elle étoit de gazon, & c'étoit de toutes la plus glorieuſe. La couronne *Civique*, pour avoir ſauvé la vie à un citoien : elle étoit de chêne, en mémoire, dit-on, de ce qu'autrefois les hommes ſe nourriſſoient de glands. La couronne *Murale*, pour avoir le premier monté à l'aſſaut, & ſauté ſur le mur : elle étoit ornée d'eſpéces de crénaux, *Pinnis*

tels qu'il s'en trouve aux murs des villes. La couronne *Navale*, qui avoit comme des becs de vaisseaux. Elle se donnoit au Général de la flote qui avoit gagné une bataille. Les exemples en sont très rares. Agrippa, qui en obtint une, s'en fit beaucoup d'honneur :

Rostra.

Virgil. Æn. lib. 8.

Cui belli insigne superbum,
Tempora navali fulgent Rostrata coronâ.

Outre ces couronnes, (& il y en avoit encore quelques autres) les Généraux faisoient présent aux Soldats ou Officiers qui s'étoient signalés d'une maniére particuliére, d'une épée, d'un bouclier, & d'autres armes ; & quelquefois aussi d'habits militaires distingués. Nous [a] avons vû un Officier qui avoit été récompensé trente quatre fois par les Commandans, & qui avoit remporté six couronnes Civiques.

Ces présens, ces couronnes étoient pour eux des titres de noblesse, qui, dans la concurrence avec des rivaux sur des dignités & des rangs, leur méritoient souvent la préférence ; & ils

a Quater & tricies virtutis causa donatus ab Imperatoribus sum : sex civicas coronas accepi. *Liv. lib. 42. n. 34.*

ne manquoient pas de s'en parer dans des cérémonies publiques. Ils attachoient aussi aux portes de leurs maisons les dépouilles prises par eux sur les ennemis ; & il n'étoit pas permis à un acquereur de les en arracher. Sur quoi Pline fait une belle réflexion, mais qu'il n'est pas possible de rendre en termes aussi énergiques que les siens. » Les maisons, dit-il, triomphoient encore, quoiqu'elles eussent changé de maître. Quel éguillon plus capable de réveiller & de piquer un possesseur indigne, à qui les murailles mêmes reprochoient chaque fois qu'il y entroit, qu'il ne les voioit honorées que par le triomphe d'autrui ! « *Triumphabant, etiam Dominis mutatis, domus ipsæ. Et erat hæc stimulatio ingens, exprobrantibus tectis quotidie imbellem Dominum intrare in alienum triumphum.*

Liv. lib. 10. n. 7. lib. 23. n. lib. 38. n. 43.

Plin. lib. 35. cap. 2.

Les louanges données en présence de toute l'armée ne faisoient pas moins d'impression sur leur esprit ; & c'est de quoi un bon Général n'est pas avare dans l'occasion. Agricola, [a] dit

a Nec unquam per alios gesta avidus intercepit : seu centurio, seu præfectus, incorruptum facti testem habebat. *Tacit. in vit. Agric. cap. 22.*

Tacite, n'envioit & ne déroboit à personne la gloire qui lui étoit dûe : soit Centurion, soit Préfet, chacun trouvoit en lui un témoin équitable de ses belles actions, qu'il ne manquoit pas de faire valoir. César aiant appris avec quel courage Q. Cicero, frere du grand Orateur, avoit défendu son camp contre les troupes nombreuses des Gaulois, releva en public la grandeur de cette action, loua en général toute la Légion, & apostropha en particulier ceux des Centurions, & des Tribuns que Cicéron lui marqua s'être le plus distingués. Dans une autre occasion, un Centurion, nommé Scéva, avoit beaucoup contribué à la défense & à la conservation d'un Château. On apporta à César son bouclier percé de deux cens trente coups de fléches. César surpris & charmé d'une telle bravoure, lui fit présent sur le champ de deux cens mille sesterces (vingt cinq mille livres) & le fit passer tout d'un coup du huitiéme rang des Centurions au premier en le nommant Primipile, place très honorable comme je l'ai marqué ailleurs, & qui ne reconnoissoit au dessus de soi que les Tribuns, les Lieutenans, & le Général.

Cæs. de bell. Gall. lib. 5.

De bell. Civ. Cæs. lib. 3.

Rien n'égaloit cette derniére ſorte de récompenſe pour inſpirer du courage aux troupes. On avoit ſagement établi dans une Légion pluſieurs degrés d'honneur & de diſtinction, dont aucun ne s'accordoit à la naiſſance, ou ne s'achetoit à prix d'argent. Le mérite ſeul y conduiſoit, du moins c'étoit la voie la plus ordinaire. Quelque diſtance qu'il y eût entre un ſimple fantaſſin & le Conſulat, la porte lui en étoit ouverte : le chemin en étoit fraié, & l'on avoit pluſieurs exemples de citoiens, qui de degré en degré étoient enfin parvenus à cette ſuprême dignité. Quelle ardeur croit-on qu'une telle vûe excitât dans des troupes ! Les hommes ſont capables de tout, quand on les fait prendre par des motifs d'honneur & de gloire.

Il me reſte à dire un mot des trophées & des triomphes.

Les Trophées, chez les Anciens, étoient dans leur origine un amâs d'armes & de dépouilles des ennemis, élevé par le Vainqueur dans le champ de bataille ; dont on a fait enſuite la repréſentation en pierre & en marbre. On ne manquoit jamais, auſſitôt

après la victoire, d'ériger un trophée, & il étoit regardé comme une chose sacrée, parce qu'on l'offroit toujours à quelque divinité : c'est pourquoi on n'osoit pas le renverser. Il n'étoit pas permis non plus, quand il tomboit de vétusté, de le rétablir ; & Plutarque en apporte une belle raison, qui marque dans les Anciens des sentimens d'humanité bien estimables. *Il y a*, dit-il, *quelque chose d'odieux, & c'est vouloir perpétuer les haines, que de rétablir & de remettre sur pié les monumens des anciennes disputes avec les ennemis que le bénéfice du tems à ruinés.*

Plut. in Quæst. Rom. pag. 272.

On ne remarque pas la même humanité dans les triomphes des Romains, dont je dois encore parler. Les Généraux, aussi bien que les soldats & les Officiers, avoient aussi en vûe des récompenses. Le titre d'*Imperator* accordé après une victoire, & des supplications, c'est-à-dire des processions publiques, des sacrifices, des priéres ordonnées à Rome pendant un certain nombre de jours pour remercier les dieux de l'heureux succès de leurs armes, flatoient agréablement leur ambition. Mais le triom-

phe étoit au deſſus de tout. Il y en avoit de deux ſortes, le petit, & le grand.

Le petit triomphe s'appelloit *Ovatio.* Le Général alors n'étoit point monté ſur un char, ni revétu des habits triomphaux, ni couronné de laurier. Il entroit dans la ville à pié, ou, ſelon d'autres, à cheval, avec une couronne de myrte, & ſuivi de ſon armée. On n'accordoit que cette ſorte de triomphe, quand la guerre ou n'avoit pas été déclarée, ou avoit été contre un peuple peu conſidérable, ou enfin n'avoit pas été ſuivie d'une aſſez grande défaite des ennemis.

Le triomphe ne pouvoit être accordé réguliérement qu'à un Dictateur, à un Conſul, ou à un Préteur qui eût commandé en chef. C'étoit au Sénat à décerner cet honneur, après quoi l'affaire étoit portée & miſe en délibération devant l'aſſemblée du peuple, où ſouvent elle trouvoit de grandes difficultés. Pluſieurs triomphoient pourtant malgré le Sénat; pourvû que le peuple leur eût accordé cet honneur. Mais s'ils ne pouvoient l'obtenir ni de l'un ni de l'autre ordre, alors ils alloient triom-

pher ſur le mont Albain, qui étoit dans le voiſinage de la ville. On prétend que, pour obtenir cet honneur, il faloit qu'il y eût eu au moins cinq mille ennemis de tués dans le combat.

Val. Max. lib. 2. cap. 8.

Après que le Général avoit fait aux ſoldats la diſtribution d'une partie du butin, & qu'il avoit rempli quelques autres cérémonies, la pompe ſe mettoit en marche, & entroit dans la ville par la porte triomphale pour ſe rendre au Capitole. A la tête étoient les Joueurs d'inſtrumens, qui faiſoient retentir l'air de leur ſymphonie. Ils étoient ſuivis des beufs qui devoient être immolés en ſacrifice, ornés de bandelettes & de fleurs, & pluſieurs aiant les cornes dorées. Enſuite on faiſoit paſſer en revûe tout le butin & toutes les dépouilles, ou rangées artiſtement ſur des chariots, ou portées ſur les épaules de jeunes gens ſuperbement vêtus. On voioit écrits en gros caractéres les noms des nations vaincues, & la repréſentation des villes qui avoient été priſes. Quelquefois on méloit dans la pompe des animaux extraordinaires amenés des pays qu'on avoit ſoumis, des ours, des panthéres, des lions, & des élé-

phans. Mais ce qui attiroit le plus l'attention & la curiosité des Spectateurs, étoient les illustres captifs qui marchoient enchaînés devant le char du Vainqueur, des Officiers considérables, des Généraux d'armée, des Princes, des Rois, avec leurs femmes & leurs enfans. Suivoit le Consul, (je suppose que c'en étoit un) monté sur un char superbe attellé de quatre chevaux, revêtu de l'auguste & majestueux habit du triomphe, le front ceint d'une couronne de laurier, portant aussi en main une branche du même arbre, & quelquefois accompagné de ses jeunes enfans assis auprès de lui. Derriére le char marchoit toute l'armée, la cavalerie d'abord, puis l'infanterie. Tous les soldats étoient couronnés de laurier, & ceux qui avoient reçu des couronnes particuliéres & d'autres marques d'honneur, ne manquoient pas d'en faire parade en une telle cérémonie. Ils célébroient à l'envi les louanges de leur Général, & y méloient quelquefois des railleries & des satyres assez piquantes contre lui, qui ressentoient la liberté militaire, mais dont la joie de cette cérémonie émoussoit toute la

pointe, & adouciſſoit toute l'amertume.

Dès que le Conſul tournoit de la place publique vers le Capitole, les priſonniers étoient conduits dans la priſon; &, ou on les y faiſoit mourir ſur le champ, ou on les retenoit dans les liens ſouvent tout le reſte de leur vie. En entrant dans le Capitole, le Vainqueur faiſoit aux dieux cette priére, qui eſt bien remarquable. [a] *Plein de reconnoiſſance & de joie, je vous rends graces, ô très bon & très grand Jupiter, ô vous Reine Junon, & vous tous autres dieux gardiens & habitans de cette Citadelle, de ce que juſqu'à ce jour & à cette heure vous avez bien voulu conſerver par mes mains & conduire heureuſement la République Romaine. Continuez toujours, je vous en conjure, de la conſerver, de la conduire, de la protéger, & de lui être favorables en tout.* Cette priére étoit ſuivie de l'immolation des victimes, & d'un magnifique repas qui ſe don-

a Gratias tibi, Jupiter Optume, Maxume; tibique Junoni Reginæ, & ceteris hujus cuſtodibus habitatoribusque Arcis diis lubens lætuſque ago, re Romana in hanc diem & horam, per manus quòd voluiſti meas, ſervata, bene geſtaque. Eandem & ſervate, ut facitis, fovete, protegite, propitiati, ſupplex oro. *Ex Roſini antiq. Rom.*

noit dans le Capitole aux dépens ſoit du public, ſoit quelquefois du Triomphateur même. On peut voir dans Plutarque la longue & belle deſcription qu'il fait du triomphe de Paul Emile.

Il faut avouer que c'étoit ici un beau jour pour un Général d'armée ; & il n'eſt pas étonnant qu'on fît tous les efforts poſſibles pour mériter une diſtinction ſi flateuſe, & une gloire ſi brillante. Rome auſſi n'avoit rien de plus magnifique ni de plus majeſtueux que cette pompeuſe cérémonie. Mais le ſpectacle des Captifs, objet lugubre de compaſſion ſi de tels vainqueurs en étoient capables, en ſouilloit & en effaçoit tout l'éclat. Quel inhumain plaiſir ! Quelle barbare joie ! Voir traîner devant ſoi des Princes, des Rois, des Princeſſes, des Reines, de tendres enfans, de foibles vieillards ! On peut ſe ſouvenir des marques ſimulées d'amitié, des fauſſes promeſſes, des carreſſes perfides du jeune Céſar, ſurnommé depuis Auguſte, à l'égard de Cléopatre, pour engager cette Princeſſe à ſe laiſſer conduire à Rome, c'eſt-à-dire à venir orner ſon triomphe, & à lui

procurer la cruelle ſatisfaction de voir à ſes piés, dans l'état le plus humiliant qu'il ſoit poſſible d'imaginer, la plus puiſſante Reine du monde. Mais elle connut bien le piége. Il me ſemble qu'une telle conduite, de tels ſentimens, deshonorent l'humanité.

En raportant les récompenſes que Rome accordoit aux ſoldats, j'en ai oublié une qui étoit bien importante, c'eſt l'établiſſement des colonies. Quand les Romains commencérent à porter leurs armes & leurs conquêtes hors de l'Italie, ils punirent les peuples qui leur avoient réſiſté avec trop d'opiniatreté en les privant d'une partie de leurs terres, qu'ils accordoient à ceux des citoiens Romains qui étoient pauvres, & ſurtout aux ſoldats vétérans qui avoient rempli tout le tems de leur milice. Par là ces derniers ſe trouvoient établis tranquillement avec un revenu raiſonnable, & ſuffiſant pour l'entretien de leur famille. Ils devenoient peu à peu les plus conſidérables des villes où on les envoioit, y occupoient les premiéres places, & en rempliſſoient les principales dignités. Rome, par ces établiſſemens qui étoient l'effet d'une ſage

& profonde politique, outre qu'elle récompensoit avantageusement ses soldats, tenoit en bride par leur moien les peuples conquis, les formoit aux mœurs & aux maniéres Romaines, & leur en faisoit prendre peu à peu les coutumes & l'esprit. La France a établi dans les derniers tems une nouvelle espéce de récompense militaire, qui mérite de trouver ici sa place.

§. V.

Etablissement de l'Hotel Roial des Invalides.

ON NE VOIT POINT que ni les Grecs, ni les Romains, ni aucun autre peuple, aient fait des établissemens publics pour le soulagement des gens de guerre, que de longs travaux ou que leurs blessures auroient mis hors d'état de servir. Il étoit réservé à Louis XIV d'en donner aux autres Princes l'exemple, que l'Angleterre a déja commencé d'imiter; & l'on peut dire que parmi un nombre infini de grandes actions qui ont illustré son régne, rien n'égale le glorieux établissement de l'Hotel Roial des Invalides.

* Il se vend chez Guillaume Desprez, rue S Jacques à Saint Prosper.

Il paroit depuis peu un * Livre sur l'Hotel Roial des Invalides, qui répond en quelque sorte à la magnificence de cet établissement par la beauté & le nombre des planches & des gravûres, où tout ce qui regarde la fondation, les revenus, les dépenses, les bâtimens, la discipline, le gouvernement temporel & spirituel de cette maison, sont exposés dans le dernier détail. On est obligé aux personnes qui prennent soin de transmettre ainsi & de conserver à la postérité une connoissance exacte de faits si mémorables. Pour moi, je ne songe qu'à en donner une idée en racourci.

Tout annonce ici la grandeur & la magnificence de son auguste Fondateur. On est saisi d'étonnement à la vûe d'un vaste & superbe édifice, capable de contenir près de quatre mille personnes, où l'art a sû réunir tout ce qui peut fraper les yeux au dehors par la pompe & l'éclat, & tout ce qui peut servir au dedans pour les usages & les commodités de la vie.

Là, dans un tranquille repos, des Officiers & des Soldats, à qui leurs blessures ou leur âge ne permettent pas de continuer leurs services, & que

la médiocrité de leur fortune met hors d'état de pouvoir ſe ſecourir ; là, ces braves guerriers, libres de tout ſoin & de toute inquiétude ; logés, nourris, vétus, entretenus, tant en maladie qu'en ſanté, d'une maniére honnête & convenable à leur état, trouvent une retraite ſûre & un aſyle honorable, que la piété de Louis le Grand & ſa bonté paternelle leur ont préparé.

On conçoit aiſément que la dépenſe, pour l'entretien d'une telle maiſon, doit être immenſe. On y conſomme communément cinq cens muids de blé par an, & environ deux mille trois cens muids de vin. Médecins, Chirurgiens, Apotiquaires, Domeſtiques, tout abonde dans cette maiſon. Les Infirmeries ſont ſervies par trente-cinq filles de la Charité avec une induſtrie & une propreté ſurprenantes.

Mais d'où tire-t-on les revenus néceſſaires pour ſubvenir à tant de beſoins & à tant de néceſſités ? Qui le croiroit ? & peut-on ici aſſez admirer la ſageſſe qui a préſidé à cet ordre & à cet arrangement ? C'eſt l'Officier même & le Soldat qui contribuent

avec joie, & sans presque s'en sentir, à un établissement, dans lequel ils espérent de trouver un jour une retraite tranquille, & le terme de leurs travaux. Les fonds, pour toutes ces dépenses, proviennent de trois deniers pour livre de tous les paiemens qui se font à l'Ordinaire & à l'Extraordinaire des guerres. Cela paroit peu de chose en soi-même, mais le total monte à des sommes très-considérables. Pendant la guerre qui finit en 1714, dont la dépense étoit de cent millions par an, ces trois deniers par livre produisirent douze cens cinquante mille livres par année.

Je n'ai rien dit encore de ce qu'il y a de plus admirable dans cet établissement, de ce qui en est comme l'ame, & qui fait le plus d'honneur à la mémoire de Louis le Grand. Je ne parle pas seulement de ce Temple superbe, où les Maîtres les plus fameux en Architecture, en Peinture, en Sculpture, les Mansards, les Decottes, les Coypelles, les Girardons, les Coustous, ont épuisé tout leur art pour décorer cet auguste monument. J'entends le soin charitable & l'attention chrétienne qu'a eu ce Prince,

après avoir pourvû avec une magnificence vraiment roiale à tous les besoins temporels des Officiers & des Soldats, d'avoir voulu qu'ils trouvassent aussi dans leur retraite tous les secours de la religion. Il arrive quelquefois que ces guerriers ne s'engagent dans le parti des armes que par des vûes d'intérêt ou d'ambition : que très habiles dans la science de la guerre, ils ignorent absolument celle de la religion : que pleins de zêle & de fidélité pour leur Prince, ils ne se sont jamais mis en peine d'apprendre ce qu'ils doivent à leur Dieu. Quel avantage & quelle consolation pour eux, de trouver, vers la fin de leur vie, dans le zêle & la charité de religieux & éclairés Ministres de Jesus-Christ, des instructions qui leur ont peutêtre manqué pendant toute leur vie; de repasser, dans l'amertume de leur cœur, des années souvent passées dans le desordre & le libertinage; & de recouvrer par un repentir & une douleur sincéres le prix de toutes leurs actions même les plus louables, qui étoient malheureusement perdues pour eux par le vice du motif.

On admire avec raison la pompe &

la magnificence qui régnent dans ce temple. Mais un autre objet y présente aux yeux, dans quelque tems de la journée qu'on y entre, un spectacle bien plus digne d'admiration, & qu'on ne sauroit voir sans être attendri jusqu'aux larmes : de vieux guerriers estropiés, boiteux, manchots, aveugles, prosternés humblement devant le Dieu des armées, dont ils adorent la souveraine majesté dans un profond abaissement ; à qui ils rendent d'éternelles actions de graces de les avoir délivrés de tant de dangers, & surtout de les avoir tirés des portes de l'enfer ; & vers qui, pleins d'une vive reconnoissance, ils ne cessent d'élever leurs mains & leur voix, & de lui dire : Souvenez-vous, Seigneur, du Prince qui nous a ouvert ce saint asyle, & faites-lui miséricorde en faveur de celle qu'il a exercée sur nous.



CHAPITRE SECOND.

Des Siéges de villes.

LES ANCIENS ne se sont pas moins distingués dans l'art de former & de soutenir des siéges, que dans celui de faire la guerre en pleine campagne. On convient qu'ils ont porté ces deux parties de la science militaire à un très haut degré de perfection, sur lequel il étoit difficile aux Modernes de pouvoir enchérir. L'usage récent des mousquets, des bombes, des canons, & des autres armes à feu depuis l'invention de la poudre, a fait changer plusieurs choses dans la maniére de faire la guerre, surtout par raport aux siéges de villes, dont la durée a été beaucoup abrégée par ce moien. Mais ces changemens n'ont pas été si considérables qu'on se l'imagine ordinairement, & ils n'ont rien ajouté à la gloire ni à la capacité des Généraux.

Pour traiter avec quelque ordre ce qui regarde les siéges, je dirai d'abord un mot de la maniére dont étoient faites les fortifications des Anciens :

puis je donnerai quelque idée des principales machines de guerre dont ils se servoient dans les siéges : enfin je passerai à l'attaque & à la défense des places. Mr. le Chevalier Follard a traité toutes ces parties avec beaucoup d'étendue dans les second & troisiéme Volumes de ses Remarques sur Polybe, & m'a servi de guide dans une matiére, où j'avois besoin d'être conduit par un homme du métier qui fût habile & expérimenté.

ARTICLE PREMIER.

Des anciennes Fortifications.

Quelque loin qu'on remonte dans l'antiquité, on trouve chez les Grecs & chez les Romains les villes fortifiées à peu près de la même maniére, avec leurs fossés, leurs courtines, & leurs tours. Vitruve, en traitant de la construction des places de guerre de son tems, dit que les tours doivent s'avancer hors le mur, afin que, lorsque les ennemis s'en approchent, ceux qui sont à droit & à gauche leur donnent dans le flanc : & qu'elles doivent être rondes & à plusieurs pans, parce que celles

Vitruv. l. 1. cap. 5.

qui ſont quarrées ſont bientôt ruinées par les machines de guerre & par les béliers, qui en rompent aiſément les angles. Il ajoute, après quelques autres remarques, qu'il faut que près des tours le mur ſoit coupé en dedans de la largeur de la tour, & que les chemins ainſi interrompus ne ſoient joints & continués que par des ſolives poſées ſur les deux extrémités ſans être attachées avec du fer, afin que ſi l'ennemi s'eſt rendu maître de quelque partie du mur, les aſſiégés puiſſent ôter ce pont de bois, & l'empêcher ainſi de paſſer aux autres parties du mur, & dans les tours.

Les meilleurs places des Anciens étoient ſur des hauteurs. On les environnoit quelquefois de deux & de trois enceintes de murailles & de foſſés. Béroſe, cité par Joſéphe, nous apprend que Nabucodonoſor fortifia Babylone d'une triple enceinte de murs de brique d'une force & d'une élévation ſurprenante. Polybe, en parlant de Syringe, capitale d'Hyrcanie, dont Antiochus forma le ſiége, dit que cette ville étoit entourée de trois foſſés, larges chacun de quarante cinq piés, & profonds de plus

Joſeph. lib. contr. Apion.

Polyb. l. 10. pag. 601.

de vingt-deux ; ſur les deux bords deſquels il y avoit double retranchement, & au dela une forte muraille. La ville de Jéruſalem, dit Joſéphe, étoit enfermée par un triple mur, excepté du côté des vallées, où il n'y en avoit qu'un, à cauſe qu'elles ſont inacceſſibles. On y avoit ajouté pluſieurs autres ouvrages, un entr'autres, dont Joſéphe dit, que s'il eût été mis en ſa perfection, la ville auroit été imprenable. Les pierres, dont il étoit conſtruit, avoient trente piés de long ſur quinze de large, ce qui le rendoit ſi fort, qu'il étoit comme impoſſible de le ſaper, ni de l'ébranler par des machines. Tout cela étoit flanqué de tours d'eſpace en eſpace d'une épaiſſeur extraordinaire, & bâties avec un art merveilleux.

Joſeph. bell. Jud. lib. 5. cap. 4.

Les Anciens ne terraſſoient pas ordinairement leurs murailles, ce qui rendoit les attaques d'inſulte plus dangereuſes. Car bien que l'ennemi eût gagné quelque endroit du deſſus, il ne pouvoit pas encore s'aſſurer d'être le maître de la ville. Il faloit deſcendre, & ſe ſervir d'une partie des échelles par leſquelles on étoit monté ; & cette deſcente expoſoit les ſoldats à un

un fort grand danger. Vitruve cependant remarque qu'il n'y a rien qui rende les rempars plus fermes, que quand les murs tant des courtines que des tours ſont ſoutenus par de la terre. Car alors ni les béliers, ni les mines, ni toutes les autres machines, ne les peuvent ébranler. *Vitruv. l. 1. cap. 5.*

Les villes de guerre des Anciens n'étoient pas toujours fortifiées de murs de maçonnerie. On les fermoit quelquefois de bons rempars de terre, qui avoient beaucoup de fermeté & de ſolidité. Le gazonnage ne leur étoit pas inconnu, non plus que l'art de ſoutenir les terres par des faſcinages aſſurés & retenus par des piquets, & d'armer le haut du rempart d'une fraiſe de paliſſades qui régnoit autour, & d'une autre ſur berme : & ſouvent ils en plantoient dans le foſſé pour ſe défendre contre les attaques d'inſulte.

On faiſoit auſſi des murs de poutres étendues en long, & traverſantes les unes ſur les autres, avec quelques eſpaces entr'elles en maniére d'échiquier, & dont les vuides étoient remplis de terre & de pierres. Telles étoient à peu près les murailles de la

ville de Bourges, dont César fait la description dans son septiéme Livre de la guerre des Gaules.

Ce que je dirai dans la suite en expliquant la maniére d'attaquer & de défendre les places, fera connoitre plus sensiblement quelles étoient les fortifications des Anciens. On prétend que les Modernes, sur ce point, l'emportent de beaucoup sur eux. La chose n'est pas si incontestable, qu'elle ne puisse être révoquée en doute. On ne peut point ici faire de comparaison, parce que les moiens d'attaque & de défense sont entiérement différens. Les Modernes ont retenu des Anciens tout ce qu'ils ont pu. Le feu les a obligés de prendre d'autres précautions. Le même Génie régne dans les uns & dans les autres. Les Modernes n'ont rien imaginé que les Anciens eussent pu emploier, & qu'ils n'aient point mis en usage. Nous avons emprunté d'eux la largeur & la profondeur des fossés, l'épaisseur des murailles, les tours pour flanquer les courtines, les palissades, les retranchemens derriére les rempars & les tours, l'avantage de se procurer beaucoup de flancs : & la fortification

aujourd'hui ne consiste qu'à multiplier les flancs ; ce que l'on peut faire plus facilement à cause des armes à feu. J'entends faire ces remarques à des personnes habiles & sensées, qui joignent à une profonde étude de la maniére dont les Anciens faisoient la guerre, une parfaite connoissance de celle dont on la fait aujourd'hui.

ARTICLE SECOND.

Des machines de guerre.

LES MACHINES les plus ordinaires & les plus connues chez les Anciens pour le siége des villes, sont la Tortue, la Catapulte, la Baliste, la Grue, le Bélier, les Tours mobiles.

§. I.

La Tortue.

LA TORTUE étoit une machine composée d'une grosse charpente très solide & très forte. Sa hauteur, jusqu'aux sabliéres d'en haut, sur lesquelles étoit appuié le comble, étoit de douze piés. La base en étoit quarrée, & chaque face de vingt-cinq piés. Elle étoit couverte d'une espéce de matelas piqué, & compo- *Vitruv. lib. 10. cap. 20. &c.*

sé de peaux crues, préparées avec différentes drogues pour la mettre en sureté contre les feux qu'on pouvoit lancer dessus. Cette lourde machine étoit soutenue sur quatre roues, ou peutêtre sur huit. On l'appelloit Tortue, parce qu'elle servoit de couverture & de défense très forte & très puissante contre les corps énormes qu'on jettoit dessus; & ceux qui étoient dessous s'y trouvoient en sureté, de même que la tortue l'est dans son écaille. Elle servoit également pour le comblement du fossé, & pour la sappe.

Pour le comblement du fossé il faloit qu'on en joignît plusieurs ensemble à côté & fort près les unes des autres, & sur une même ligne. Diodore de Sicile, parlant du siége d'Halicarnasse par Alexandre le Grand, dit que ce Conquérant fit d'abord approcher trois Tortues pour combler le fossé de la ville, & qu'il fit alors avancer ses béliers sur le comblement pour battre en bréche. Il est souvent parlé de cette machine dans les Auteurs. Il y en avoit sans doute de différente forme, & de différente grandeur.

Diodor. lib. 17. p. 507.

On croit que la machine, appellée *Musculus*, dont César fit usage au sié-

Cæsar. in bell. Civ. lib. 2.

ge de Marſeille, étoit auſſi une Tortue, mais fort baſſe, & d'une très grande longueur : on l'appelleroit aujourd'hui une galerie de charpente. Il y a apparence que ſa longueur étoit égale à la largeur du foſſé. Céſar la fit pouſſer juſqu'au pié des murailles, pour les ruiner par la ſappe. Souvent néanmoins Céſar diſtingue la Tortue du *Muſcule*.

Il y a encore pluſieurs autres machines deſtinées à couvrir les ſoldats, appellées *crates*, *plutei*, *vineæ*, &c. dont on faiſoit uſage dans les ſiéges de villes, que je n'entreprends point de décrire ici, pour éviter une ennuieuſe longueur. On peut les comprendre en général ſous le nom de mantelets.

Outre la tortue, machine de bois dont j'ai parlé, il y en avoit une autre compoſée de ſoldats, qui peut être miſe au nombre des machines de guerre. Pluſieurs ſoldats, ramaſſés enſemble, mettoient leurs grands boucliers, qui avoient la forme d'une tuile à canal, les uns contre les autres par deſſus leurs têtes. Bien dreſſés à cet exercice, ils formoient un toit ſi bien compoſé & ſi ferme, que quelque effort que les aſſiégés puſſent fai-

re, ils ne pouvoient ni le rompre, ni l'ébranler. On faisoit monter sur la premiére tortue des soldats qui en faisoient une seconde; & par ce moien ils égaloient quelquefois la hauteur des murs de la ville qu'ils assiégeoient.

§. II.

Catapulte. Baliste.

JE JOINS ensemble ces deux machines, quoique les Auteurs les distinguent: mais souvent aussi ils les confondent, & il seroit difficile d'en marquer au juste la différence. Elles étoient également destinées à lancer des traits, des fléches, des pierres. Il y en avoit de diverse grandeur, & qui, par cette raison, produisoient plus ou moins d'effet. Les [a] unes servoient pour les batailles, & pourroient être appellées des piéces de campagne: les autres étoient emploiées aux siéges, & c'étoit l'usage le plus ordinaire qu'on en faisoit. Il faloit que les Balistes fussent plus pesantes & plus diffi-

a Magnitudine eximia quintodecimæ legionis balista ingentibus saxis hostilem aciem proruebat. *Tacit. Hist. lib.* 3. *cap.* 23.

ciles à voiturer que les Catapultes; car celles-ci, dans les armées, étoient toujours en plus grand nombre que les premiéres. Tite Live, dans la description qu'il fait du siége de Carthagéne, dit que l'on prit près de six-vingts grandes Catapultes, & plus de deux cens quatre-vingts petites; trente trois grandes Balistes, & cinquante-deux petites. Joséphe marque la même différence par raport aux Romains, qui avoient au siége de Jérusalem trois cens Catapultes, & quarante Balistes.

Liv. lib. 26. n. 47.

Joseph. lib. 5. cap. 9.

Ces machines avoient une force que nous avons de la peine à comprendre, mais qui est attestée par tous les bons Auteurs.

Végéce dit que la Baliste poussoit des traits avec tant de rapidité & de violence, qu'elle brisoit tout ce qu'elle rencontroit. Athénée marque qu'Agésistrate en fit une d'un peu plus de deux piés seulement de longueur, qui jettoit des traits jusqu'à l'espace de près de cinq cens pas; & une autre de trois piés environ, qui portoit à plus de cinq cens pas. Ces sortes de machines ressembloient assez à nos arbalêtes. Il y en avoit de bien plus

Veget. lib. 4. cap. 22.

fortes, & qui lançoient à plus de cent vingt-cinq pas des pierres de trois cens livres peſant, & même plus.

Vitruv. lib. 19. c. ultim.

On voit des effets ſurprenans de ces machines dans Joſéphe. » Les » traits, dit-il, & la violence des Catapultes faiſoient périr bien des » gens. Les pierres pouſſées par les » machines faiſoient ſauter les cré- » naux, & rompoient les angles des » tours. Il n'y avoit point de phalan- » ge ſi profonde, dont une de ces » pierres n'emportât toute une file » d'un bout juſqu'à l'autre. Il ſe paſſa » cette nuit des choſes qui faiſoient » voir la force prodigieuſe de ces ma- » chines. Un homme, qui étoit à cô- » té de Joſéphe, reçut un coup de » pierre qui lui emporta la tête à trois » cens ſoixante-quinze pas de là.

Joſeph. Bell. Jud. lib. 3, cap. 7.

§. III.

Le Bélier.

L'usage du Bélier eſt fort ancien, & l'invention en eſt attribuée à divers peuples. Il paroit difficile, & aſſez indiférent, d'en découvrir l'Auteur.

Le Bélier étoit ou ſuſpendu, ou non ſuſpendu.

Le Bélier ſuſpendu étoit composé d'une poutre d'un ſeul brin de bois de chêne, aſſez ſemblable à un mât de navire, d'une longueur & d'une groſſeur prodigieuſe, dont le bout étoit armé d'une tête de fer fondu proportionnée au reſte, & de la figure de celle d'un bélier, ce qui lui fit donner ce nom, à cauſe qu'elle heurte les murailles comme le bélier fait de ſa tête tout ce qu'il rencontre. Ce Bélier devoit être d'une groſſeur conforme à ſa longueur. Vitruve donne à celui dont il parle quatre mille talens de peſanteur, c'eſt-à-dire quatre cens quatre-vingts mille livres, * ce qui n'eſt pas exorbitant. Cette terrible machine étoit ſuſpendue & balancée en équilibre, comme la branche d'une balance, avec une chaîne ou de gros cables, qui la ſoutenoient en l'air, dans une eſpéce de bâtiment de charpente, qu'on faiſoit avancer ſur le comblement du foſſé à une certaine diſtance du mur par le moien de rouleaux ou de pluſieurs roues. Ce bâtiment étoit mis en ſureté contre le feu des aſſiégés par différentes couvertures dont il

Vitruv. lib. 10. cap. 21.

** La livre Romaine étoit moins forte que la nôtre de près d'un quart.*

étoit environné. Cette maniére de faire agir le Bélier paroit la plus aisée, & ne demande pas de grandes forces mouvantes. Il n'en faut pas de considérables pour mouvoir tout corps suspendu en l'air, quelque pesant qu'il puisse être.

Mais il n'est pas si aisé de comprendre comment on faisoit le transport de ces Béliers. Car il ne faut pas s'imaginer qu'on pût trouver des poutres d'une si immense grosseur & d'une longueur si extraordinaire par tout où l'on en avoit besoin ; & il est certain que les armées ne marchoient jamais sans ces sortes de machines. Mr. le Chevalier Follard, au défaut de lumiéres qu'il ne trouve point sur ce sujet dans les Ecrivains de l'antiquité, imagine qu'on transportoit la poutre béliére sur un chariot à quatre roues d'une construction particuliére, composé d'une charpente très forte, & la poutre suspendue court sur un fort montant, puissamment soutenu de toutes les piéces de charpente capables de résister aux plus grands efforts, le tout retenu & bandé par de fortes lames & des équerres de fer.

Il y avoit une autre sorte de Bélier

qui n'étoit point suspendu. On voit sur la colonne Trajane les Daces, qui assiégent quelques Romains dans une forteresse, & qui poussent un Bélier à force de bras. Ils sont à découvert, ensorte que tant le Bélier, que ceux qui le poussent, sont exposés aux traits des assiégés. Il ne pouvoit pas, de cette maniére, produire un grand effet.

On doute si les Béliers, placés sur des tours mobiles, ou dans une espéce de tortue, étoient suspendus ou non, & il y a de fortes raisons pour & contre. Mon plan ne me permet pas d'entrer dans cet examen.

Je raporterai bientôt les effets prodigieux du Bélier. Comme c'étoit la machine la plus pernicieuse aux assiégés, on inventa bien des maniéres pour la rendre inutile. On lançoit du feu contre le toit qui la couvroit, & contre la charpente qui la soutenoit, pour la bruler avec le Bélier. Pour amortir les coups qu'il portoit, on suspendoit des sacs de laine à l'endroit où il devoit fraper. On opposoit au Bélier d'autres machines pour en rompre la force, ou en détourner la pointe, lorsqu'il viendroit avec violence. Il y

Veget lib. 4. cap. 23.

avoit beaucoup d'autres maniéres d'en empécher l'effet. On en peut voir quelques-unes dans les siéges que j'ai indiqués au commencement de ce paragraphe. On raconte une action surprenante d'un Juif, qui, au siége de Jotapat, jetta une pierre d'énorme grandeur sur la tête du Bélier avec tant de violence, qu'il la détacha de la poutre, & la fit tomber. Il sauta ensuite du mur en bas, alla prendre cette tête au milieu des ennemis, & la porta sur le mur. Il reçut dans son corps cinq fléches qui le percérent, & malgré ces blessures il se tint encore hardiment sur le mur, jusqu'à ce que, perdant son sang & ses forces, il tomba en bas du mur, avec la tête du Bélier qu'il ne voulut jamais quitter.

Joseph. de bell. Jud. lib. 3. cap. 16.

§. IV.

Tours mobiles.

VEGECE fait une description de ces Tours, qui en donne une idée assez claire. Les Tours ambulatoires, dit cet Auteur, sont faites d'un assemblage de poutres & de forts madriers, assez conforme à une maison. Pour les garantir contre le danger des feux

Veget. de re milit. lib. 4. cap. 17.

lancés par ceux de la ville, on les couvre de peaux crues, ou de piéces d'étofe faites de poil. Leur hauteur se proportionne à celle de leur base. Elles ont quelquefois trente piés en quarré & quelquefois quarante ou cinquante. Elles sont si hautes qu'elles surpassent les murailles, & même les tours des villes. Elles sont appuiées sur plusieurs roues selon les régles de la méchanique, par le moien desquelles on fait mouvoir facilement la machine, quelque grande qu'elle puisse être. La ville est en extrême danger, si l'on peut approcher la Tour jusqu'à la muraille. Car elle a plusieurs escaliers pour monter d'un étage à l'autre, & fournit différentes façons d'attaques. Il y a en bas un Bélier pour battre en bréche, & sur l'étage du milieu un pont-levis composé de deux poutres, avec ses gardefoux garnis d'un tissu d'ozier, qui s'abat promtement sur le mur de la ville lorsqu'on en est à portée. Les assiégeans passent sur ce pont, & se rendent maîtres du mur. Sur les étages plus hauts il y a des soldats armés de pertuisannes, & des gens de trait qui tirent d'enhaut continuellement sur

les aſſiégés. Quand les choſes en ſont là, la ville ne tient pas lontems. Car que peut-on eſpérer, lorſque ceux qui avoient mis toute leur confiance dans la hauteur de leurs rempars, en voient tout-à-coup paroitre un autre qui les domine.

ARTICLE TROISIE'ME.

Attaque & défenſe des places.

JE JOINS enſemble l'attaque & la défenſe des places, pour abréger cette matiére, qui par elle-même a beaucoup d'étendue. Je n'en traiterai même que les parties les plus eſſentielles, & je le ferai le plus briévement qu'il me ſera poſſible.

§. I.

Lignes de circonvallation & de contrevallation.

LORSQUE les villes que l'on aſſiégoit étoient extrêmement fortes & peuplées, on les environnoit par un foſſé & un retranchement contre les aſſiégés, & par un autre foſſé en dehors du côté de la campagne contre les troupes qui pourroient venir au ſecours de la ville : & c'eſt ce qu'on appelle lignes de circonvallations &

de contrevallations. Les assiégeans établissoient leur camp entre ces deux lignes. Celles de contrevallation étoient contre la ville assiégée, les autres contre les entreprises du dehors.

Quand on prévoioit que le siége devoit traîner en longueur, souvent on le changeoit en blocus ; & pour lors les deux lignes dont je parle étoient des murs solides d'une forte maçonnerie, & flanqués de tours d'espace en espace. On en voit un exemple bien sensible dans le siége de Platée par les Lacédémoniens & les Thébains, dont Thucydide nous a laissé une longue description. » Les deux » lignes environnantes étoient com» posées de deux murailles à seize » piés de distance, & les soldats lo» geoient dans cet intervalle, qui » étoit distingué par chambres : de » sorte qu'on eût dit que ce n'étoit » qu'un seul mur, avec de hautes tours » d'espace en espace, qui occupoient » tout cet entre-deux, pour pouvoir se » défendre en même tems contre ceux » du dedans, & contre ceux du de» hors. On ne pouvoit faire le tour des » chambres qu'en passant à travers » les tours, & le haut de la muraille

Thucyd. lib. 2. pag. 147. &c.

» étoit bordé d'un parapet de bois d'o-
» ſier . . . Il y avoit un foſſé de part &
» d'autre, dont la terre avoit ſervi
» pour faire la brique du mur. « C'eſt ainſi que Thucydide décrit ces deux murs environnans, qui n'étoient pas d'une grande circonférence, parce que la ville étoit fort petite. J'ai exposé ailleurs aſſez au long l'hiſtoire de ce ſiége, ou plutôt de ce blocus, fort célébre dans l'antiquité, & j'ai marqué comment, malgré ces fortifications, une partie de la garniſon ſe ſauva.

Tom. III. liv. VI. chap. V.

Appian. in Iberic. p. 306.

Le camp de l'armée Romaine devant Numance embraſſoit une bien plus grande étendue de terrain. Cette ville avoit vingt-quatre ſtades de circuit, c'eſt-à-dire une lieue. Scipion l'aiant inveſtie, fit tirer une circonvallation, qui devoit embraſſer plus de deux fois autant de terrain que l'enceinte de la ville. Lorſque cet ouvrage fut fait, on ouvrit une autre ligne contre les aſſiégés à une diſtance raiſonnable de la premiére, compoſée d'un rempart de huit piés d'épaiſſeur ſur dix de hauteur, qu'on garnit d'une bonne paliſſade. Le tout étoit flanqué de tours à cent piés l'une de

l'autre. Nous avons de la peine à comprendre ces immenſes travaux des Romains, une ligne de circonvallation qui a plus de deux lieues de circuit : mais rien n'eſt plus conſtant que ces faits. Avançons maintenant vers la place.

§. II.

Approches du camp au corps de la place.

QUOIQUE les tranchées, les lignes obliques, les galeries ſouterraines, & d'autres pareilles inventions, ne paroiſſent ni ſouvent ni clairement exprimées dans les Auteurs, on ne peut guéres raiſonnablement douter qu'elles n'aient été en uſage tant chez les Grecs que chez les Romains. Eſt-il vraiſemblable que chez les Anciens, dont les Généraux, entre beaucoup d'autres excellentes qualités, avoient celle d'épargner avec un grand ſoin le ſang & la vie des ſoldats, on approchât d'une place & qu'on en fît le ſiége, ſans prendre aucune précaution contre les machines des aſſiégés, dont les rempars étoient ſi bien garnis, & dont les coups étoient ſi meurtriers ? Quand il

n'en ſeroit fait mention dans aucun des Hiſtoriens, qui auroient pu, dans la deſcription des ſiéges, omettre cette circonſtance comme fort connue de tout le monde, on ne devroit pas préſumer que de ſi habiles Généraux euſſent ignoré ou négligé une choſe, d'un côté ſi importante, & de l'autre ſi facile, & qui devoit naturellement venir dans l'eſprit de tout homme un peu verſé dans l'attaque des places. Mais pluſieurs Hiſtoriens en parlent. Un ſeul nous tiendroit lieu de tous les autres : c'eſt Polybe dans le fragment où il parle du ſiége de la ville d'E-
Polyb. lib. 9. pag. 571. chinne par Philippe. Il en termine la deſcription par ces mots : *Pour mettre à l'abri des traits des aſſiégés tant ceux qui venoient du camp aux travaux, que ceux qui retournoient des travaux au camp; on conduiſit des tranchées* * *depuis le camp juſqu'aux tortues ; & ces tranchées étoient couvertes.*

Diod. l. 20. pag. 818. Lontems avant Philippe, Démétrius Poliorcéte avoit emploié le même moien au ſiége de Rhodes. Diodore de Sicile dit que *ce Guerrier célébre*

* σύριγγες κατάστεγοι. *Suidas entend par* σύριγξ *une longue tranchée :* ἐπιμήκης διώρυξ. foſſa longa. Longus cuniculus, & meatus ſubterraneus.

fit construire des tortues & des galeries creusées dans terre, ou des sappes couvertes pour communiquer aux batteries de béliers, & ordonna une tranchée blindée par dessus pour aller en sureté & à couvert du camp aux tours & aux tortues, & revenir de même. Les gens de mer furent chargés de cet ouvrage, qui avoit quatre stades de longueur, c'est-à-dire cinq cens pas.

Il est donc constant que l'usage des tranchées étoit fort connu chez les Anciens, sans quoi ils n'auroient pu former aucun siége. Il y en avoit de différentes sortes. C'étoient ou des fossés paralléles au front de l'attaque, ou des communications creusées dans terre & couvertes par dessus, ou ouvertes & tirées obliquement pour s'empécher d'être enfilés. Ces tranchées sont souvent exprimées dans les Auteurs par le mot latin *aggeres*, qui ne signifie pas toujours des Cavaliers.

Ces Cavaliers étoient des élévations de terre, sur lesquelles on plaçoit des machines ; & voici comme on les construisoit. On commençoit la terrasse sur le bord du fossé, & non loin en deça. On y travailloit à la faveur des mantelets qu'on élevoit fort haut, derriére lesquels les soldats

travailloient à couvert des machines des aſſiégés. Ces ſortes de mantelets n'étoient pas toujours de claies ou de faſcinages, mais de peaux crues, de matelats, ou d'un rideau * fait de gros cables; le tout ſuſpendu entre des mâts fort hauts, & plantés en terre: ce qui rompoit la force des coups qui s'amortiſſoient contre. On continuoit ce travail juſqu'à la hauteur de ces rideaux ſuſpendus, qu'on guindoit plus haut à meſure que l'ouvrage s'élevoit. On rempliſſoit en même tems l'eſpace vuide de la terraſſe avec des pierres, des terres, & toute autre matiére; pendant que d'autres régaloient & battoient les terres, pour rendre le terrain ferme, & capable de ſoutenir le poids des tours & des machines qu'on dreſſoit ſur la plate-forme. De ces tours, & des batteries de baliſtes & de catapultes, partoit une grêle de pierres, de fléches, & de gros dards ſur les remparts & les défenſes des aſſiégés.

Arrian. lib. 4. pag. 180. La terraſſe que fit faire Alexandre le Grand au roc de Coriénez eſt quelque choſe de ſurprenant. Ce roc,

* *Céſar ſe ſervit d'un pareil rideau au ſiége de Marſeille. De bell. civ. lib. 3.*

qu'on eſtimoit imprenable, avoit deux mille cinq cens pas de hauteur, & ſept à huit mille de tour. Il étoit eſcarpé de tous côtés, n'aiant qu'un ſentier taillé dans le roc, où un homme à peine pouvoit monter. D'ailleurs il étoit ceint d'un profond abyme qui lui ſervoit de foſſé, qu'il faloit remplir ſi l'on avoit envie d'en aborder. Toutes ces difficultés ne furent pas capables de rebuter Alexandre, qui ne trouvoit rien d'impoſſible à ſon courage, ni a ſa fortune. Il commença donc à faire couper de hauts ſapins qui environnoient le lieu en grand nombre, pour s'en ſervir comme d'échelle pour deſcendre dans le foſſé. Ses ſoldats travailloient nuit & jour à le combler. Quoique toute l'armée fût emploiée ſucceſſivement à cet ouvrage, on ne faiſoit pas plus de trente piés par jour & un peu moins la nuit, tant il étoit difficile. Quand l'ouvrage fut plus avancé, & qu'on commença a approcher davantage du haut, on enfonça des pieux dans les deux côtés du foſſé à une diſtance raiſonnable, (avec des poutres en travers) pour pouvoir ſoutenir la charge qu'on vouloit mettre deſſus. Pour

lors on forma comme un plancher & un pont de claies & de fascines, que l'on couvrit de terre jusqu'à la hauteur du bord du fossé, ensorte que l'armée fût en état d'avancer de plein pié jusqu'au roc. Jusques-là les Barbares s'étoient moqués de l'entreprise, la croiant absolument impossible. Mais quand ils se virent en butte aux fléches des ennemis, qui travailloient à leur terrasse à couvert derriére des mantelets, ils commencérent à perdre courage, demandérent à capituler, & bientôt après livrérent le roc à Alexandre.

Le comblement des fossés n'étoit pas toujours si difficile que celui dont je viens de parler, mais il demandoit toujours de grandes précautions & de grands travaux. Les soldats travailloient à couvert sous les tortues, & sous d'autres machines pareilles. Pour combler les fossés, ils se servoient de pierres, de troncs d'arbres, & de fascinages, le tout mélé avec de la terre. Il faloit que ces sortes d'ouvrages fussent d'une très grande solidité, à cause du poids prodigieux des machines qui portoient dessus, qui eussent enfoncé, si cette espéce de chaussée avoit

été composée seulement de fascinage. Si les fossés étoient remplis d'eau, on commençoit par les sécher en tout ou en partie par différentes saignées qu'on y faisoit.

Pendant qu'on poussoit ces travaux, les assiégés ne s'endormoient pas. Ils ouvroient plusieurs galleries souterraines par dessous le fossé jusqu'au comblement, pour en enlever la terre, qu'ils se donnoient de main en main jusques dans la ville : ce qui faisoit que l'ouvrage n'avançoit point, parce que les assiégés en enlevoient autant qu'on en mettoit. Ils emploioient encore une autre ruse plus efficace que la premiére, en pratiquant des chambres souterraines sous le travail des assiégeans. Après avoir ôté une partie des terres par dessous sans qu'il y parût, ils soutenoient le reste par des étais, c'est-à-dire par de grosses poutres, qu'ils enduisoient de matiéres grasses, & de godron. Ils remplissoient ensuite le vuide d'entre les poutres de bois sec, & de toutes sortes de matiéres faciles à s'enflammer, & auxquelles ils mettoient le feu : de sorte que les poutres venant à rompre, tout tomboit comme dans un

gouffre avec les tortues, les béliers, & les hommes emploiés à les mettre en mouvement.

Les assiégeans usoient du même artifice pour faire tomber les murs des villes. Darius assiégeant Calcédoine, les murs étoient si forts, & la ville si garnie de vivres, que les habitans ne se mettoient pas en peine du siége. Le Roi ne fit point approcher ses troupes des murailles, & même il ne fit point le dégât dans le pays. Il se tint en repos, comme s'il eût attendu un renfort considérable. Mais, pendant que ceux de Calcédoine ne songeoient qu'à garder leurs rempars, il ouvrit à trois quarts de lieue de la ville une mine souterraine, qui fut conduite par les Perses jusques sous la place du marché. Ils jugérent qu'ils étoient directement sous ce lieu par les racines des oliviers qu'ils savoient être dans cette place, & aux quelles ils arrivérent. Alors ils donnérent jour à leur mine, & montant par cet endroit ils prirent la ville, pendant que les assiégés étoient encore occupés à la garde de leurs murailles.

Polyb. lib. 5. cap. 5.

C'est ainsi que le Dictateur A. Servilius prit la ville de Fidénes, aiant fait

Liv. lib. 4. n. 22.

fait faire plusieurs fausses attaques de différens côtés, pendant qu'une mine, creusée jusques sous la citadelle, y ouvrit une entrée à ses troupes. Un autre Dictateur (c'étoit le célébre Camille) ne mit fin au long siége de Veies que par cette ruse. Il entreprit de faire conduire une mine jusques sous le château. Et afin qu'on ne discontinuât point cet ouvrage, & que le travail qu'il faloit faire sous terre ne rebutât point les mineurs, il les partagea en six brigades, qui se relevoient de six heures en six heures. Le travail ne discontinuant ni le jour, ni la nuit, on perça enfin jusqu'au château, & la ville fut prise.

Liv. lib. 5. n. 42.

Dans le siége d'Athénes par Sylla, il est étonnant combien, de part & d'autre, on emploia de mines & de contre-mines. Les mineurs n'étoient pas lontems sans se rencontrer, & il se donnoit de furieux combats dans ces lieux souterrains. Les Romains aiant pénétré jusques sous la muraille, en sapérent une grande partie, & la mirent comme en l'air sur des bouts de poutres, auxquelles, sans perdre de tems, ils mirent le feu. La muraille tomba subitement dans le fossé

Appian. de bell. Mithrid. pag. 193.

avec un fracas & des ruines incroiables, & tous ceux qui étoient dessus y périrent. C'étoit-là une des maniéres d'attaquer les places.

§. III.

Moiens dont on se servoit pour réparer les bréches.

LES ANCIENS emploioient plusieurs moiens pour se défendre contre l'ennemi lorsque la bréche étoit ouverte.

Quelquefois, mais plus rarement, on se servoit d'arbres coupés, qu'on étendoit sur tout le front de la bréche fort près à près les uns des autres, afin que les branches s'entrelassassent ensemble; & les troncs étoient attachés ensemble par de forts liens, de sorte qu'il étoit impossible de séparer ces arbres, ce qui formoit une haie impénétrable, derriére laquelle étoit une foule de soldats armés de piques & de longues pertuisannes.

Les bréches étoient quelquefois faites avec tant de promtitude, soit par les sappes du dessus, soit par celles qui étoient pratiquées sous terre, soit enfin par les coups violens des béliers, que les assiégés se trouvoient tout d'un coup ouverts lorsqu'ils y pen-

ſoient le moins. Ils recouroient alors à un remède fort ſimple pour avoir le tems de ſe reconnoître, & de ſe remparer derriére la bréche. Ils jettoient au bas & ſur les décombres de la bréche une quantité prodigieuſe de bois ſec & de matiéres combuſtibles, auxquelles on mettoit le feu ; ce qui cauſoit un tel embraſement, qu'il étoit impoſſible aux aſſiégeans de paſſer à travers la flamme, & d'approcher de la bréche. La garniſon d'Haliarte en Béotie ſongea à emploier ce moien contre les Romains.

Liv. lib. 42. n. 63.

Mais la voie la plus ordinaire étoit d'élever de nouveaux murs derriére les bréches, c'eſt ce qu'on appelle maintenant *retirades.* Ces murs n'étoient pas ordinairement paralléles à la muraille ruinée. Ils tiroient un rentrant en demi-cercle, dont les deux extrémités tenoient aux deux côtés de la muraille qui reſtoient encore en entier. Ils ne manquoient pas de creuſer un foſſé très large & très profond devant ce mur, pour obliger les aſſiégeans de l'attaquer avec tout l'attirail des machines qu'on emploioit contre les murailles les plus fortes. Sylla aiant renverſé à coups

Appian. Bell. Mithrid. pag. 194.

de béliers une grande partie du mur du Pirée, fit tout aussitôt attaquer la bréche, où il s'engagea un combat très furieux, de sorte qu'il fut obligé de faire sonner la retraite. Les assiégés profitant du relâche qu'elle leur donnoit, tirérent promtement un second mur derriére la bréche. Sylla s'en étant aperçu, fit avancer ses machines pour le battre, jugeant bien qu'étant tout fraîchement fait, il ne pourroit lontems résister contre leur violence. Il en vint à bout sans beaucoup de peine, & en même tems il fit monter à l'assaut. L'action fut vive & vigoureuse : mais enfin il fut repoussé avec perte, & obligé de quitter l'entreprise. L'Histoire est pleine de pareils exemples.

§. IV.

Attaque & défense des places par les machines.

LES MACHINES dont on faisoit le plus d'usage dans les siéges, étoient, comme je l'ai marqué auparavant, les catapultes, les balistes, les tortues, les béliers, les tours mobiles. Pour en bien connoitre la force, il ne faut que relire la description des

siéges les plus importans dont il a été parlé dans cette Histoire, tels que sont ceux de Lilybée en Sicile par les Romains ; de Carthage, par Scipion ; de Syracuse, d'abord par les Athéniens, puis par Marcellus ; de Tyr, par Alexandre;de Rhodes,par Démétrius Poliorcéte; d'Athénes,par Sylla.

Je n'en citerai ici qu'un seul, dont méme je ne raporterai que quelques circonstances détachées, mais très propres, ce me semble, à montrer la maniére dont les Anciens attaquoient & défendoient les places, & l'usage qu'ils faisoient des machines de guerre. C'est le fameux siége de Jérusalem par Tite, décrit fort au long par l'Historien Joséphe, témoin oculaire de ce qu'il raconte.

La ville de Jérusalem étoit enfermée par un triple mur, excepté du côté des vallées où il n'y en avoit qu'un, parce qu'elles étoient inaccessibles.

Joseph. bell. Jud. lib. 5.

Tite commença par faire couper tous les arbres qui étoient dans le voisinage, & emploia ce bois à faire élever plusieurs plate-formes. Il n'y avoit personne dans toute l'armée qui ne mît la main à l'œuvre : les travailleurs avoient devant eux des claies &

des gabions qui les mettoient en sûreté. Les Juifs de leur côté ne manquoient à rien de tout ce qui pouvoit servir pour leur défense : les rampars furent bientôt couverts d'un grand nombre de machines.

On attaqua d'abord le premier mur. Les terrasses étant achevées, Tite fit mettre les béliers en batterie, fit avancer les autres machines pour empécher les efforts des assiégés, & fit battre le mur par trois différens endroits. Les Juifs lançoient continuellement un nombre incroiable de feux & de traits contre les machines des ennemis, & contre ceux qui poussoient les béliers. Plusieurs même sortirent pour y mettre le feu, & on eut bien de la peine à les repousser.

Tite avoit fait élever sur ses terrasses trois tours, de soixante quinze piés de haut chacune, pour commander de là les rempars & les murs assiégés. Pendant la nuit une de ces tours tomba d'elle-même : ce qui causa un grand effroi dans toute l'armée. Elles incommodoient extrêmement les assiégés, parce qu'elles étoient pleines de machines faciles à transporter, de frondeurs & de gens de trait, qui les

accabloient par une grêle continuelle de dards, de fléches, & de pierres, sans qu'ils sussent comment y remédier, parce qu'ils ne pouvoient élever de Cavaliers qui égalassent la hauteur de ces tours, ni les renverser tant elles étoient fortes, ni les bruler parce qu'elles étoient toutes couvertes de plaques de fer. Ils furent donc obligés de se retirer hors de la portée de ces traits. Ainsi rien ne pouvant plus retarder l'effet des béliers, & ces redoutables machines s'avançant toujours, les Juifs abandonnérent ce premier mur après quinze jours de résistance. Les Romains entrérent sans peine par la bréche, & ouvrirent les portes au reste de l'armée.

Le second mur ne les arréta pas lontems : Tite s'en rendit bientôt maître, aussi bien que de la nouvelle ville. Les Juifs aiant fait alors des efforts extraordinaires, vinrent à bout de l'en chasser, & ce ne fut qu'après quatre jours de combats continuels & très rudes qu'il les regagna.

Mais le troisiéme mur lui couta bien des peines & bien du sang, les Juifs refusant de préter l'oreille à aucune proposition de paix, & se dé-

fendant avec une opiniâtreté, qui tenoit moins du courage, que d'une fureur & d'une rage de gens desespérés.

Tite partagea son armée en deux, pour former deux attaques du côté de la forteresse Antonia, & il fit travailler ses troupes à élever quatre terrasses à chacune desquelles une légion étoit occupée. Quoique l'ouvrage ne fût interrompu ni jour ni nuit, il ne put être achevé qu'après plus de quinze jours, & pour lors on planta les machines dessus. Jean & Simon étoient à la tête des factieux qui dominoient dans la ville. Le premier fit miner jusqu'à la terrasse qui regardoit la forteresse Antonia, soutenir la terre avec des pieux, apporter une très grande quantité de bois enduit de poix résine & de bitume, & y mit ensuite le feu. Ces étais aiant été bientôt consumés, la terrasse fondit, & en tombant fit un bruit épouvantable. Deux jours après, Simon attaqua les autres terrasses, sur lesquelles les assiégeans avoient placé leurs béliers, & commençoient à battre le múr. Trois jeunes Officiers, suivis de soldats déterminés comme eux, se jettérent, des flambeaux à la main, à travers les

ennemis comme s'ils n'eussent eu rien à craindre de tant de dards & de tant d'épées, & ne se retirérent qu'après avoir mis le feu aux machines. Lorsque la flamme commença à s'élever, les Romains accoururent du camp pour venir au secours de leurs machines. Les Juifs les repoussoient à coups de traits du haut des murs. Ils avoient jusqu'à trois cens catapultes & quarante balistes. Ils firent aussi de grosses sorties, & méprisant le péril ils en venoient aux mains avec ceux qui s'avançoient pour éteindre le feu. Les Romains s'efforçoient de retirer leurs béliers, dont les couvertures étoient brulées: & les Juifs, pour les en empécher, demeuroient dans les flâmes sans lâcher prise. Cet embrasement passa de là aux terrasses, sans que les Romains pussent y remédier. Ainsi, se voiant de tous côtés environnés du feu, & desespérant de pouvoir conserver leurs travaux, ils se retirérent dans leur camp. Ils ne pouvoient se consoler d'avoir perdu en une heure, par la ruine de leurs travaux, ce qui leur avoit couté tant de tems & de peine. Plusieurs même, voiant leurs machines toutes brisées, desespéroient de

pouvoir jamais prendre la place.

Mais Tite ne perdit pas courage. Aiant tenu un grand Conſeil de guerre, il propoſa de bâtir un mur tout autour de la ville, pour ôter aux aſſiégés toute eſpérance de recevoir ou du ſecours, ou des vivres, qui commençoient à leur manquer. Cet avis fut généralement approuvé, & l'ardeur ſe remit dans les troupes. Mais ce qui paroit incroiable, & qui eſt véritablement digne des Romains, c'eſt que ce grand ouvrage, qui paroiſſoit avoir beſoin de trois mois pour s'exécuter, la ville aiant deux lieues de circuit, fut commencé & achevé en trois jours. La ville étant ainſi enfermée, on mit des troupes en garde dans les forts, dont la nouvelle muraille étoit flanquée d'eſpace en eſpace. Tite, en même tems, commença à faire élever vers la fortereſſe Antonia quatre terraſſes, plus grandes encore que les premiéres. Elles furent achevées en vingt & un jour, malgré la difficulté de trouver le bois néceſſaire pour un tel ouvrage.

Jean, qui avoit à défendre la fortereſſe Antonia, voulant prévenir le péril où il ſe trouveroit ſi les aſſié-

geans faiſoient bréche, ne perdoit point de tems pour ſe fortifier, & pour tenter toutes choſes avant que les béliers fuſſent mis en batterie. Il fit une ſortie avec les flambeaux à la main, pour mettre le feu aux travaux des ennemis : mais il fut contraint de revenir ſans avoir pu en approcher.

Alors les Romains avancérent leurs béliers, pour battre la tour Antonia : mais voiant que malgré les coups redoublés ils ne pouvoient faire bréche, ils réſolurent d'en venir à la ſappe ; & ſe couvrant de leurs boucliers en forme de tortue contre la quantité de pierres & de cailloux dont les Juifs les accabloient, ils travaillérent ſi opiniâtrement avec des leviers & avec leurs mains, qu'ils ébranlérent quatre des pierres du fondement de la tour. La nuit obligea les uns & les autres à prendre un peu de repos : & cependant l'endroit du mur, ſous lequel Jean avoit fait cette mine par le moien de laquelle il avoit ruiné les premiéres terraſſes des Romains, ſe trouvant affoibli des coups que les Romains y avoient donnés, tomba tout d'un coup. Les Juifs dans le moment élevérent un autre mur derriére celui qui venoit de tomber.

Comme il étoit construit tout récemment, on espéroit qu'il seroit plus facile de le renverser : mais personne n'osoit monter le premier à l'assaut, tant le courage déterminé des Juifs avoit jetté de terreur parmi les troupes. On fit pourtant quelques tentatives, qui ne réussirent pas. La Providence leur ouvrit une autre voie. Quelques soldats, qui étoient de garde aux plate-formes, montérent vers la fin de la nuit par la ruine du mur sans faire de bruit jusqu'à la forteresse Antonia. Ils trouvérent les soldats du corps de garde le plus avancé endormis, & leur coupérent la gorge. Etant ainsi maîtres du mur, ils firent sonner leurs trompettes qu'ils avoient eu soin d'apporter avec eux. A ce bruit, ceux des autres corps de garde s'imaginant que les Romains étoient en grand nombre, furent saisis d'une telle fraieur qu'ils s'enfuirent. Tite arriva bientôt après avec une partie de ses troupes, & montant par les mêmes ruines poursuivit les fuiards jusqu'aux portes du Temple. Les Juifs en défendirent l'entrée avec un courage incroiable. L'action fut des plus vives, & dura au moins dix heures. Mais en-

ſin la fureur & le deſeſpoir des Juifs, qui voioient que leur ſalut dépendoit du ſuccès de ce combat, l'emportérent ſur la valeur & ſur l'expérience des Romains. Ceux-ci crurent devoir ſe contenter de s'être rendus maîtres de la fortereſſe Antonia, quoiqu'il n'y eût eu qu'une partie de leur armée qui ſe fût trouvée à ce combat.

Il ſe paſſa pluſieurs attaques que j'omets. Le plus grand des béliers que Tite avoit fait conſtruire & placer ſur les plate-formes, battit continuellement durant ſix jours les murs du Temple, ſans pouvoir rien avancer non plus que les autres, tant ce ſuperbe édifice étoit à l'épreuve de leurs efforts. Les Romains aiant perdu l'eſpérance de réuſſir par ces ſortes d'attaques, réſolurent d'en venir à l'eſcalade. Les Juifs, qui ne l'avoient pas prévû, ne purent les empécher de planter leurs échelles. Mais jamais réſiſtance ne fut plus grande que celle qu'ils firent. Ils renverſoient ceux qui montoient, tuoient à coups d'épée ceux qui étoient déja ſur les derniers échelons, avant qu'ils puſſent ſe couvrir de leurs boucliers, & renverſérent même des échelles toutes

couvertes de ſoldats, ce qui couta la vie à pluſieurs Romains. Les autres furent obligés de ſe retirer, ſans avoir pu faire réuſſir leur entrepriſe.

Les Juifs firent de fréquentes ſorties, où ils ſe battoient comme des furieux & des forcenés. Il en couta bien du ſang aux Romains. Mais enfin Tite ſe rendit maître du Temple, auquel, malgré les défenſes rigoureuſes qu'il en avoit faites, un ſoldat mit le feu, qui le conſuma entiérement. C'eſt ainſi que s'accomplit la prédiction que Jeſus Chriſt en avoit faite.

CHAPITRE TROISIE'ME.

De la Marine des Anciens.

Tome IV. de l'Hiſt. anc. pag. 598.

J'ai de'ja dit ailleurs quelque choſe de la Marine des Anciens, de leurs vaiſſeaux, & de leurs troupes de mer. Je prie le Lecteur d'y avoir recours, pour ſuppléer à une partie de ce qui pourra manquer ici.

On ne peut rien dire de ſûr touchant l'origine de la navigation. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que le

plus ancien vaiſſeau dont il ſoit parlé dans l'hiſtoire eſt l'arche de Noé, dont Dieu lui-même avoit donné le deſſein, & preſcrit la forme & toutes les meſures, mais uniquement par rapo t aux vûes qu'il avoit d'y renfermer la famille de Noé & tous les animaux de la terre & de l'air.

Cet art aura eu ſans doute, comme tous les autres, des commencemens groſſiers & imparfaits : de ſimples planches, des radeaux, des battelets, de petites barques. La maniére dont les poiſſons ſe meuvent dans l'eau, & les oiſeaux dans l'air, aura pu faire naître aux hommes la penſée d'imiter par les rames & les voiles les ſecours que la nature a donnés à ces animaux. Quoiqu'il en ſoit, ils ſont parvenus par degrés à conſtruire des navires dans la perfection où nous les voions.

On peut diviſer les vaiſſeaux en deux eſpéces : les vaiſſeaux de charge [a] *onerariæ naves*, qui ſervent pour le négoce & pour le tranſport; & les vaiſſeaux de guerre, appellés ſouvent de longs vaiſſeaux, *longæ naves*.

a Bomilcar centum triginta navibus longis, & ſeptingintis onerariis profectus. *Liv. lib.* 25. *n.* 27.

Les premiers étoient de petits bâtimens, qu'on appelloit ordinairement *ouverts*, parce qu'ils n'avoient pas de pont. Ces petites barques n'avoient pas non plus à la proue ces éperons, qu'on appelloit *rostra*, dont on se servoit dans les combats pour fraper les vaisseaux ennemis, & les couler à fond.

Les navires longs qui servoient pour la guerre, étoient de deux sortes. Les uns n'avoient qu'un rang de rames de chaque côté, les autres en avoient plusieurs.

De ceux qui n'avoient qu'un rang de rames, quelques-uns avoient vingt rames, εἰκόσοροι; d'autres trente, τριακόντοροι; d'autres cinquante, πεντηκόντοροι, ou même cent, ἑκατόντοροι. Rien n'est plus commun que ces noms de navires dans les Auteurs Grecs. Les rameurs étoient placés, moitié d'un côté du vaisseau, moitié de l'autre, sur une même ligne.

Entre les vaisseaux à plusieurs rangs de rames, les uns en avoient deux seulement, *biremes*: d'autres trois, *triremes*: d'autres quatre, *quadriremes*: d'autres cinq, *quinqueremes*: d'autres un plus grand nombre, comme on

le verra dans la ſuite. Ceux dont il eſt le plus ſouvent parlé dans les Auteurs, & dont les Anciens faiſoient le plus d'uſage dans les combats, ſont les *trirémes* & les *quinquerémes :* qu'on me permette de déſigner par ces noms les vaiſſeaux qui avoient trois ou cinq rangs de rames.

On voit dans tous les Auteurs anciens une diſtinction claire & évidente entre ces deux ſortes de vaiſſeaux. Les uns étoient appellés τριακόντοροι, *vaiſſeaux à trente rames :* πεντηκόντοροι, *vaiſſeaux à cinquante rames &c.* & ceux-là étoient mis au nombre des petits vaiſſeaux. Les autres étoient appellés τριήρεις, *à trois rangs de rames :* πεντήρεις, *à cinq rangs de rames; &c.* & ceux-ci étoient mis au nombre des grands vaiſſeaux. On verra bientôt la différence qu'il y avoit entre les uns & les autres pour le nombre de ceux qui les montoient. Ce qui diſtingue les derniers, c'eſt, outre la grandeur, qu'ils avoient pluſieurs rangs de rames. Et Tite Live le dit clairement : *Quinqueremis Romana .. pluribus remorum ordinibus ſcindentibus vortices*; auſſi bien que Virgile : *Terno conſurgunt ordine remi.* Il eſt donc inconteſtable qu'il y avoit chez les An-

Liv. lib. 37. n. 30.

Æn. lib. 5.

ciens des vaiſſeaux à pluſieurs rangs de rames, à deux, à trois, à quatre, à cinq, à ſix, juſqu'à trente & quarante : mais il n'y avoit que ceux d'un moindre nombre de rangs de rames qui fuſſent d'uſage : la plupart des autres n'étoient que pour la parade.

De ſavoir ce que c'étoit que ces divers rangs de rames & comment on pouvoit les mettre en mouvement, c'eſt ce qui fait la difficulté, & qui forme une grande diſpute parmi les Savans, laquelle, ſelon toutes les apparences, demeurera toujours indéciſe. Les perſonnes, parmi nous, les plus habiles & les plus expérimentées dans la marine, croient la choſe abſolumènt impoſſible. Elle le ſeroit en effet, ſi l'on ſuppoſoit que ces divers rangs de rames étoient perpendiculairement les uns ſur les autres. Mais on voit le contraire dans la colonne Trajane, où, dans les birémes & les trirémes, les rangs de deſſous ſont mis obliquemnt, & comme par degrés.

Les raiſonnemens qu'on oppoſe à l'opinion de ceux qui admettent pluſieurs rangs de rames dans les vaiſſeaux, paroiſſent, il faut l'avouer,

très forts & très concluans: mais quelle force peuvent avoir les meilleurs raisonnemens du monde contre des faits certains, & contre une expérience atteſtée par tous les anciens Auteurs.

Il paroit que les rameurs étoient diſtingués par degrés. Ceux du plus bas, s'appelloient *Thalamites:* ceux du milieu, *Zugites:* ceux d'enhaut *Thranites.* Ces derniers avoient une paie plus forte que les autres, ſans doute parce qu'ils manioient des rames plus longues & plus peſantes que celles des degrés inférieurs.

Interpr. Ariſtophan. in Ranis.

Thucyd. lib. 6. pag. 432.

C'eſt encore une queſtion, ſi dans les grands vaiſſeaux chaque rame n'avoit qu'un rameur; ou ſi élle en avoit pluſieurs, comme en ont aujourd'hui les rames de nos galéres. Dans les birémes & les trirémes de la colonne Trajane on ne voit ſur chaque côté d'un banc qu'un rameur. Il y a beaucoup d'apparence que le nombre en étoit multiplié dans les vaiſſeaux qui étoient plus grands. J'évite d'entrer dans des diſcuſſions qui me meneroient fort loin, & qui n'entrent point dans mon plan.

On trouve dans Athénée des deſcriptions de vaiſſeaux, dont la gran-

Athen. lib. 5. p. 203-206.

deur étonne, & paroit incroiable. Les deux premiers sont de Ptolémée Philopator roi d'Egypte. L'un d'eux étoit de quarante rangs de rames, & avoit quatre cens vingt piés de longueur, sur cinquante sept de largeur. Quatre mille rameurs suffisoient à peine pour mettre en mouvement cette masse énorme. Elle fut mise en mer avec une machine, où il entra autant de bois qu'il en eût falu pour faire cinquante vaisseaux à cinq rangs de rames. Quel moien de concevoir l'usage des quarante rangs de rames dans ce vaisseau? Aussi n'étoit-il que pour la parade.

L'autre vaisseau, appellé *talamégue*, parce qu'il portoit des lits & des chambres, avoit de longueur trois cens douze piés & demi, & dans sa plus grande largeur quarante-cinq piés. Sa hauteur, en comptant la tente qu'on avoit mise sur le pont, étoit de près de soixante piés. Aux trois côtés du vaisseau, (le côté de la proue n'est point compté ici) on fit une double gallerie l'une sur l'autre, d'une étendue immense. C'étoit un vrai palais portatif. Ptolémée l'avoit fait construire pour se promener sur le

Nil avec toute sa Cour. Athénée ne marque point combien il avoit de rangs de rames.

Le troisiéme vaisseau est celui que fit construire Hiéron II. roi de Syracuse, sous la direction du fameux Archiméde. Il étoit à vingt rangs de rames, & d'une magnificence incroiable. Aucun port de Sicile ne pouvant le contenir, Hiéron en fit présent à Ptolémée Philopator, & le fit conduire à Alexandrie. Quoique la sentine en fût très profonde, un seul homme la vuidoit par le moien d'une machine qu'Archiméde avoit inventée.

Ibid. pag. 206-209.

Ces vaisseaux, qui n'étoient que pour la parade, ne regardent point, à proprement parler, la matiére que je traite. Il en faut dire autant [a] de celui de Philippe pere de Persée, dont parle Tite Live. Il avoit seize rangs de rames : mais il ne pouvoit presque être mis en mouvement à cause de sa grandeur.

Ce qui m'étonne, c'est ce que dit Plutarque des galéres de Démétrius

Plut. in Demetr. p. 897.

a Coactus Philippus naves omnes tectas tradere ; quin & regiam unam inhabilis prope magnitudinis, quam sexdecim versus remorum agebant. *Liv. lib. 33. n. 30.*

Poliorcéte ; & il a ſoin d'avertir qu'il parle dans l'exacte vérité, & ſans aucune exagération. Ce Prince, fort verſé, comme on ſait, dans les Arts, & fort inventif par raport aux machines de guerre, avoit fait conſtruire auſſi pluſieurs galéres à quinze & à ſeize rangs de rames, qui n'étoient point pour la ſimple oſtentation, mais dont il faiſoit un uſage merveilleux dans les ſiéges & dans les combats. Lyſimaque, ne pouvant ajouter foi à tout ce qu'on en diſoit, l'envoia prier, quoique ſon ennemi, de faire voguer ſes galéres devant lui : & quand il eut vû leur mouvement promt & léger, il s'en retourna ſurpris au delà de tout ce qu'on peut dire, & n'oſoit preſque en croire le témoignage de ſes propres yeux. Ces vaiſſeaux étoient d'une beauté & d'une richeſſe étonnantes, mais leur légéreté & leur agilité paroiſſoient encore plus dignes d'admiration, que leur grandeur & leur magnificence.

Mais renfermons-nous dans ceux qui étoient plus connus & plus communs, j'entends principalement les galéres à trois, quatre, & cinq rangs

de rames ; & voions l'usage qu'on en faisoit dans les combats.

Il n'est point parlé dans Homére de vaisseaux à plusieurs rangs de rames : ce n'est que depuis la guerre de Troie que l'usage en a été établi : la date en est inconnue. On croit que ce sont les Corinthiens qui les premiers changérent l'ancienne forme des galéres, & qui en construisirent à trois rangs de rames, & peutêtre aussi à cinq. Syracuse, colonie de Corinthe, se piqua, sur tout du tems de l'ancien Denys, d'imiter l'industrie de la ville à qui elle devoit son origine ; & vint même à bout de la surpasser, en perfectionnant ce que la premiére n'avoit fait qu'ébaucher. Les guerres qu'elle eut à soutenir contre Carthage l'obligérent de donner tous ses soins & toute son application à la marine. Ces deux villes pour lors étoient les plus puissantes sur mer.

Thucyd. lib. 1. pag. 8-10.

La Gréce, en général, ne s'étoit point encore distinguée de ce côté-là. Le plan & le dessein de Lycurgue avoit été d'interdire absolument à ses citoiens l'usage de la marine ; & cela par deux motifs, également dignes de la sage & profonde politi-

que de ce Législateur. Sa premiére vûe étoit d'écarter de sa République tout commerce avec l'étranger, de peur que ce mélange n'altérât la pureté des mœurs, & n'affoiblît la sévérité des maximes qu'il y avoit établies. En second lieu, il vouloit ôter aux Lacédémoniens toute envie de s'agrandir, & toute espérance de faire des conquêtes, regardant cette funeste ambition comme la ruine des Etats. Sparte n'eut donc d'abord qu'un très petit nombre de vaisseaux.

Athénes n'en étoit guéres mieux fournie dans les commencemens. Ce fut Thémistocle, qui, perçant dans l'avenir, & pressentant de loin ce qu'on avoit à craindre de la part des Perses, tourna toutes les forces d'Athénes du côté de la mer, équipa sous un autre prétexte une nombreuse flote, & par cette sage prévoiance sauva la Gréce, procura à sa patrie une gloire immortelle, & la mit en état de devenir bientôt supérieure à tous les peuples voisins.

Pendant près de cinq siécles entiers, Rome, si l'on en croit Polybe, ignora absolument ce que c'etoit que vaisseau, que galére, que flote. Uni-

quement occupée à ſoumettre les peuples qui l'environnoient, elle n'en avoit pas beſoin. Quand elle commença à faire paſſer ſes troupes en Sicile, elle n'avoit pas une ſeule felouque en propre, & elle empruntoit de ſes voiſins des vaiſſeaux pour le transport de ſes armées. Mais elle ſentit bientôt qu'elle ne pourroit point réſiſter aux Carthaginois tant qu'ils ſeroient maîtres de la mer. Elle ſongea donc à leur en diſputer l'empire, & à équiper une flote. Une quinquéréme que les Romains avoient priſe ſur les ennemis, leur en fit naître la penſée, & leur ſervit de modéle. En moins de deux mois ils conſtruiſirent cent galéres à cinq rangs de rames, & vingt à trois rangs. Ils formérent des matelots & des rameurs à une manœuvre qui juſques-là leur avoit été inconnue, & dans le premier combat qu'ils donnérent, ils vainquirent les Carthaginois, c'eſt-à-dire la nation du monde la plus puiſſante ſur mer, & la plus habile en fait de marine.

Polyb. lib. 1. pag. 20.

La flote de Xerxès, lorſqu'il partit d'Aſie pour attaquer la Gréce, conſiſtoit en plus de douze cens galéres

Herod. lib. 7. cap. 89.

a trois rangs de rames, dont chacune portoit deux cens trente hommes; & en trois mille galéres de trente ou cinquante rames, & autres vaisseaux de transport, qui contenoient, l'une portant l'autre, quatre-vingts hommes. Les autres galéres que fournirent les peuples d'Europe portoient chacune deux cens hommes. Celles qui partirent d'Athénes, pendant la guerre du Péloponnése, pour attaquer les Syracusains, en portoient autant. On peut donc supposer que la charge ordinaire de ces vaisseaux étoit deux cens hommes.

Je souhaiterois que les Historiens eussent distingué clairement entre ces deux cens hommes, qui étoient la charge ordinaire des vaisseaux, combien il y en avoit pour la chiourme, & combien pour le combat. Plutarque, en parlant de ceux des Athéniens qui se trouvérent à l'action de Salamine, marque que chacune des cent quatre-vingts galéres dont leur flote étoit composée, n'avoit que dix-huit hommes de guerre, dont quatre tiroient de l'arc, & les autres étoient pesamment armés. C'est bien peu de monde.

Plut. in Themist. p. 119.

Ce combat près de Salamine est un

Herod lib. 8. c. 84-96.

des plus célébres de l'antiquité : mais nous n'en avons pas un détail bien précis. Les Athéniens s'y diſtinguérent par un courage invincible , & leur Chef encore plus par ſon habileté & ſa prudence. Il perſuada aux Grecs, non ſans beaucoup de peine , de s'arréter dans un détroit qui rendoit inutile le grand nombre des vaiſſeaux Perſans : & il attendit , pour engager l'action , qu'un certain vent, fort contraire aux ennemis , commençât à ſouffler.

Le dernier combat des Athéniens dans le port de Syracuſe cauſa leur ruine. Parce qu'on craignoit extrêmement les éperons des galéres ennemies , dont on avoit fait une triſte expérience dans les actions précédentes, Nicias s'étoit muni de harpons de fer pour les accrocher, afin d'en rompre le coup , & d'en venir d'abord aux mains comme ſur terre. Mais les ennemis qui s'en étoient aperçus , couvrirent de cuir la proue, & le haut des galéres, pour ne pas donner tant de priſe, & pour éviter d'en venir à l'abordage. Les décharges leur réuſſiſſoient bien mieux. Les Athéniens furent accablés d'une grêle

de pierres qui portoient toujours leur coup, au lieu que les dards & les traits qu'ils lançoient étoient presque toujours sans effet à cause du mouvement de la mer, & de l'agitation des vaisseaux. Leur ancienne gloire & leur puissance firent naufrage dans ce dernier combat.

Polybe fait une courte mais fort belle description d'un combat naval, qui fut à l'égard des Romains comme un heureux augure pour l'avenir, & qui leur ouvrit l'entrée aux conquêtes qui devoient leur assurer l'empire de la mer. C'est celui de Myle en Sicile contre les Carthaginois, sous la conduite du Consul Duilius. Je l'ai raporté dans l'histoire des Carthaginois. Ce qu'il y a de particulier dans ce combat, est une machine de nouvelle invention, attachée au haut de la proue des vaisseaux Romains, & qu'on appella *Corbeau*. C'étoit une espéce de Grue, guindée en haut & suspendue par des cordages, qui portoit à son extrémité un pesant cône de fer nommé Corbeau, qu'on faisoit tomber avec impétuosité sur les vaisseaux ennemis, pour en enfoncer le plancher, & pour les accrocher.

Cette machine fut la principale cauſe de la victoire, qui fut la premiére que les Romains remportérent ſur mer.

Le même Polybe fait une deſcription plus étendue d'un célébre combat naval qui ſe donna près d'Ecnome ville de Sicile. Les Romains, commandés par les Conſuls Attilius Régulus & L. Manlius, avoient trois cens trente vaiſſeaux pontés, & cent quarante mille hommes, chaque vaiſſeau portant trois cens rameurs, & ſix vingts ſoldats. La flote des Carthaginois, commandée par Hannon & Amilcar, avoit trois cens cinquante vaiſſeaux, & plus de cent cinquante mille hommes. Le deſſein des premiers étoit de porter la guerre en Afrique, & d'en faire le théatre de la guerre; ce que les autres avoient un extrême intérêt d'empécher. Tout ſe prépara donc au combat.

L'ordonnance des Romains ici fut toute extraordinaire. Ils ne ſe rangérent point ſur une ou pluſieurs lignes comme c'étoit aſſez la coutume, de peur que les ennemis ne les doublaſſent à cauſe de leur nombre, & ils ſongérent à faire front de tous côtés. D'ailleurs, comme la force des enne-

mis consistoit dans la légéreté de leurs vaisseaux, ils crurent devoir voguer obliquement, & prendre une ordonnance qu'on eût peine à rompre.

Pour cela, les deux vaisseaux à six rangs que montoient les Consuls Régulus & Manlius, furent mis de front à côté l'un de l'autre. Ils étoient suivis chacun d'une file de vaisseaux : on appelloit l'une la premiére flote, & l'autre la seconde. Les bâtimens de chaque file s'écartoient & élargissoient l'intervalle à mesure qu'ils se rangeoient, & tournoient la proue en dehors. Les deux premiéres flotes ainsi rangées en forme de bec ou de coin, on forma une troisiéme ligne de vaisseaux, qu'on nomma la troisiéme flote. Elle fermoit l'intervalle, & faisoit front aux ennemis : en sorte que cet ordre de bataille avoit la figure d'un triangle. Ces trois rangs composoient comme un corps séparé, qui étoit composé de trois flotes : car on les appelloit ainsi. Cette troisiéme ligne, ou troisiéme flote, remorquoit les vaisseaux destinés à transporter la cavalerie, qui formoient un second corps. Enfin la quatriéme flote, ou les Triaires, (c'est le nom qu'on lui

donnoit) venoient après, & étoient à la queue, de telle ſorte qu'ils débordoient des deux côtés la ligne qui les précédoit : & c'étoit là le troiſiéme corps. De cette maniére, l'ordre de bataille repréſentoit un coin ou un bec, dont le haut étoit creux, & la baſe ſolide ; mais fort dans ſon tout, propre à l'action, & difficile à rompre.

Les Carthaginois de leur côté rangérent preſque tous leurs vaiſſeaux ſur une même ligne. L'aile droite, commandée par Hannon, & compoſée des galéres les plus légéres & les plus agiles, s'avançoit beaucoup en pleine mer, pour enveloper celles des ennemis qui lui étoient oppoſées, & avoit toutes les proues tournées vers eux. L'aile gauche, qui faiſoit la quatriéme partie de la flote, étoit rangée en forme de tenaille, c'eſt-à-dire en potence, & tiroit vers la terre. Amilcar, en qualité d'Amiral, commandoit le centre, & cette aile gauche. Il uſa de ſtratagême pour ſéparer les vaiſſeaux des Romains. Ceux-ci ſe promettant une victoire aſſurée ſur des vaiſſeaux à qui l'on avoit donné tant d'étendue, commen-

cérent par l'attaque du centre, qui eut ordre de se retirer peu-à-peu, comme cédant à l'ennemi, & se disposant à fuir. Les Romains ne manquérent pas de poursuivre les fuiards. Par cette manœuvre, la première & la seconde flote (on a marqué auparavant ce qu'il faut entendre par ces mots) s'éloignoient de la troisiéme, qui remorquoit les vaisseaux de charge, & de la quatriéme où étoient les Triaires destinés à les soutenir. Quand elles furent à une certaine distance, alors, sur le signal qui fut donné du vaisseau d'Amilcar, les Carthaginois fondent tous en même tems sur les vaisseaux qui poursuivoient. Les Carthaginois l'emportoient sur les Romains par la légéreté de leurs vaisseaux, par l'adresse & la facilité qu'ils avoient tantôt à s'approcher, tantôt à reculer: mais la vigueur des Romains dans la mélée, leurs corbeaux pour accrocher les vaisseaux ennemis, la présence des deux Consuls qui combattoient à leur tête, & sous les yeux desquels ils bruloient de se signaler, ne leur inspiroient pas moins de confiance qu'en avoient les Carthaginois. Tel étoit le choc de ce côte-là.

En même tems Hannon, qui commandoit l'aile droite, vient tomber ſur les vaiſſeaux des Triaires, & y jette le trouble & la confuſion. D'un autre côté, les Carthaginois qui étoient en potence & proche de la terre, ſe rangent de front, & fondent ſur les vaiſſeaux qui remorquoient. Ceux-ci lâchent auſſitôt les cordes, & en viennent aux mains: de ſorte que toute cette bataille étoit diviſée en trois parties, qui faiſoient autant de combats fort éloignés l'un de l'autre.

Comme des deux côtés les forces étoient à peu près égales, l'avantage d'abord le fut auſſi. Enfin le corps que commandoit Amilcar ne pouvant plus réſiſter, fut mis en fuite, & Manlius attacha à ſes vaiſſeaux ceux qu'il avoit pris. Regulus en même tems vint au ſecours des Triaires & des vaiſſeaux de charge, menant avec lui les bâtimens de la ſeconde flote qui n'avoient rien ſouffert. Pendant qu'il eſt aux mains avec Hannon, les Triaires, qui ſe rendoient déja, reprennent courage, & retournent à la charge avec vigueur. Les Carthaginois, attaqués devant & derriére, ne purent réſiſter plus lontems, & prirent la fuite.

Sur ces entrefaites Manlius revient, & aperçoit la troisiéme flote aculée contre le rivage par les Carthaginois de l'aile gauche. Les vaisseaux de charge & les Triaires étant en sureté, ils se joignent Régulus & lui pour courir la tirer du danger où elle étoit: car elle soutenoit une espéce de siége, & auroit été entiérement défaite, si les Carthaginois, par la crainte d'être accrochés & forcés d'en venir aux mains, ne se fussent contentés de la resserrer contre terre, sans oser l'attaquer. Les Consuls étant arrivés fort à propos, entourérent les Carthaginois, & leur enlevérent cinquante vaisseaux avec tout l'équipage.

Tel fut le succès de ce combat naval, dont l'avantage fut entiérement du côté des Romains. Il y périt vingt-quatre de leurs bâtimens, & plus de trente des Carthaginois. Nul vaisseau équipé des Romains ne tomba en la puissance de l'ennemi, & ils en prirent plus de soixante-quatre.

Jamais les Romains, même dans le tems de leurs plus grandes forces, ne mirent en mer de leur chef & en leur propre nom une flote aussi nombreuse que celle dont il est parlé ici; & Po-

lybe en fait la remarque. Quatre ans auparavant ils ignoroient absolument ce que c'étoit que flote : & en voici une de trois cens trente vaisseaux pontés qui met à la voile.

En voiant la rapidité avec laquelle ces bâtimens étoient construits, on seroit tenté de croire qu'ils étoient d'une très modique grandeur, & qu'ils ne pouvoient pas contenir beaucoup de monde. On voit ici le contraire. Polybe nous apprend une circonstance, qui nulle part ailleurs n'est marquée si clairement, & qu'il nous importoit extrêmement de savoir : c'est que chaque galére portoit trois cens rameurs, & six vingts soldats. Combien faloit-il de place pour les agrès d'une telle galére, pour le magazin des vivres, pour le réservoir d'eau! On voit dans Tite Live qu'on y mettoit des vivres & de l'eau quelquefois pour quarante cinq jours, & d'autres fois sans doute pour un plus long espace.

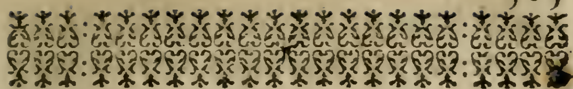
Liv. lib. 29. n. 25.

Les corbeaux, dont il est souvent parlé dans les combats de mer, machine propre à accrocher les vaisseaux, nous apprennent que les Anciens ne trouvoient point de moien plus effi-

cace pour s'aſſurer la victoire, que de ſe joindre, & d'en venir aux mains. Ils portoient ſouvent dans leurs vaiſſeaux des baliſtes & des catapultes pour lancer des traits & des pierres. Quoique ces machines, qui leur tenoient lieu de nos canons, fiſſent des effets ſurprenans, ils ne s'en ſervoient que lorſque les vaiſſeaux étoient à une certaine portée, & ils en venoient à l'abordage le plutôt qu'il leur étoit poſſible. C'eſt là en effet, & ce n'eſt que là, que paroit véritablement le courage des troupes.

Les galéres qui compoſoient ici les deux flotes, étoient à trois rangs de rames, ou tout au plus à cinq. Celles qui portoient les deux Conſuls étoient à ſix rangs. Dans le combat de Myle, l'Amiral montoit une galére à ſept rangs de rames. On juge aiſément que ces galéres des Amiraux n'étoient pas pour la ſimple parade, & qu'elles devoient être dans le combat d'un plus grand uſage que toutes les autres.





LIVRE VINGT-QUATRIÉME.

AVANT-PROPOS.

NOUS SOMMES enfin arrivés aux Arts & aux Sciences qui dépendent purement de l'eſprit, & qui ſont deſtinés à l'enrichir de toutes les connoiſſances propres à inſtruire l'homme, à en perfectionner la plus noble partie, à lui former l'eſprit & le cœur, en un mot à le mettre en état de remplir les divers emplois où la divine Providence l'appellera. Car, il ne faut pas s'y tromper; le but des Sciences n'eſt point de devenir ſavant uniquement pour ſoi, ni de ſatisfaire une inquiéte & ſtérile curioſité qui nous entraîne par un plaiſir ſéduiſant d'objets en objets; mais de contribuer, chacun en ſa maniére, à l'avantage commun de la ſociété. Borner ſon travail & ſes études à ſa propre ſatisfaction, & ſe concentrer en ſoi-même, c'eſt ignorer que l'homme fait partie d'un tout auquel il doit ſe raporter, & dont la beauté conſiſte

eſſentiellement dans l'union & l'harmonie des parties qui le compoſent, & qui toutes, quoique par des voies différentes, tendent à la même fin, qui eſt l'utilité publique.

C'eſt dans cette vûe que Dieu diſtribue aux hommes divers talens & diverſes inclinations, qui ſont quelquefois ſi marquées & ſi fortes, qu'il eſt preſque impoſſible d'y réſiſter. On ſait quel panchant le fameux Mr. Paſcal eut pour la Géométrie dès la plus tendre enfance, & quel merveilleux progrès il y fit par la ſeule force de ſon génie, malgré le ſoin que ſon pere avoit pris de lui en cacher tous les inſtrumens, & tous les Livres qui pouvoient lui en donner quelque idée. Je pourrois raporter un grand nombre de pareils exemples dans chaque art & dans chaque ſcience.

Une ſuite & un effet de ces inclinations naturelles, qui annoncent preſque toujours les grands talens, eſt l'application perſévérante que les Savans donnent a certaines études, ſouvent abſtraites & difficiles, quelquefois même deſagréables & ennuieuſes, dans leſquelles pourtant ils trouvent un plaiſir ſecret qui les

y attache par une force preſque invincible. Qui peut douter que ce plaiſir ne ſoit comme un attrait & un appas que la Providence joint à certains travaux rudes & pénibles, pour leur en adoucir l'âpreté, & pour leur faire ſurmonter avec courage des obſtacles qui les rebuteroient tôt ou tard, s'ils n'étoient paſſionnés pour leur objet, & poſſédés par un goût ſupérieur à tout ?

Mais ne voit-on pas auſſi que le deſſein de Dieu, en partageant avec une diverſité ſi étonnante les talens & les inclinations, a été de mettre les Savans en état d'être utiles à la ſociété en général, & de lui procurer tous les ſecours qui dépendent d'eux ? Et quoi de plus honorable & de plus flateur pour eux, s'ils entendent bien leur véritable gloire, que de ſe voir choiſis entre tous les hommes pour être les miniſtres & les coopérateurs des ſoins de la divine Providence ſur le genre humain dans ce qu'elle a de plus grand & de plus divin, qui eſt d'éclairer les eſprits, & de devenir leur lumiére ?

Me ſeroit-il permis, en enviſageant cette multitude infinie de connoiſ-

ſances deſtinées à l'inſtruction de l'homme, depuis la Grammaire qui en eſt la baſe juſqu'à celles qui ſont les plus élevées & les plus ſublimes, de les comparer à l'aſſemblage des Etoiles répandues dans la vaſte étendue du Firmament pour diſſiper les ténébres de la nuit? J'y voi, ce me ſemble, de merveilleux raports avec les Sciences & les Savans. Elles ont chacune leur place marquée, où elles demeurent conſtamment. Elles brillent toutes, mais d'un éclat différent, les unes plus, les autres moins, ſans porter d'envie aux autres. Elles marchent conſtamment dans la route qui leur eſt déſignée, ſans jamais s'écarter ni à droite, ni à gauche. Enfin, & c'eſt ce qui me paroit le plus digne d'attention, elles ne luiſent point pour elles-mêmes, mais pour celui qui les a faites. *Stellæ dederunt lumen in cuſtodiis ſuis, & lætatæ ſunt. Vocatæ ſunt, & dixerunt, Adſumus; & luxerunt ei cum jucunditate, qui fecit illas.* Voila notre devoir, & notre modéle. Je n'en dis pas davantage.

Baruch. 3. 34. & 35.

Ce Livre renferme ce qui regarde les Grammairiens; les Philologues, je donnerai en ſon lieu la ſignification

de ce mot; les Rhéteurs ; les Sophistes. Je dois avertir par avance le Lecteur, qu'il trouvera ici dans son chemin quelques ronces & quelques épines. J'en ai écarté beaucoup, & n'ai laissé ce qui en reste que malgré moi, y étant obligé par la nature des matiéres que je traite.

CHAPITRE PREMIER.

DES GRAMMAIRIENS.

LA GRAMMAIRE est l'Art de parler & d'écrire correctement.

Il n'est rien de plus admirable en soi-même, ni qui mérite davantage notre attention, que le double présent que Dieu nous a fait de la Parole & de l'Ecriture. Nous en faisons un continuel usage sans presque jamais y réfléchir, & sans considérer les merveilles étonnantes que l'une & l'autre renferment.

LA PAROLE fait un des plus grands avantages de l'homme au-dessus de tous les autres animaux. Elle est une des plus grandes preuves de la raison,

& l'on peut dire que c'eſt la parole qui la met le plus en évidence. Mais par quel art ingénieux ſe produit-elle ! & combien faut-il que de parties différentes, au premier commandement de l'ame, ſe réuniſſent & concourent enſemble pour former la voix !

J'ai une penſée en moi-même que je voudrois communiquer à d'autres, ou quelque doute dont je ſouhaiterois être éclairci. Rien de plus ſpirituel, & par conſéquent de plus éloigné des ſens, que la penſée. Quel véhicule pourra donc la faire paſſer juſqu'aux perſonnes qui m'environnent ? Si je n'en puis venir à bout, renfermé en moi-même, réduit à moi ſeul, privé de tout commerce, de tout entretien, de toute conſolation, je ſouffre des tourmens inexplicables. La compagnie la plus nombreuſe, le monde entier même, n'eſt pour moi qu'une affreuſe ſolitude. La divine Providence m'a épargné toutes ces peines, en attachant mes idées à des ſons, & me rendant maître de ces ſons par une méchanique naturelle qu'on ne peut aſſez admirer.

Au moment même & dans l'inſtant précis que je veux communiquer ma

penſée à d'autres, le poulmon, le gozier, la langue, le palais, les dents, les lévres, & une infinité d'organes qui en dépendent & en font partie, ſe mettent en mouvement, & exécutent mes ordres avec une rapidité qui prévient preſque mes deſirs. L'air ſorti de mon poulmon, diverſifié & modifié en une infinité de maniéres ſelon la diverſité de mes ſentimens, va porter le ſon dans l'oreille de mes auditeurs, & leur apprend tout ce qui ſe paſſe en moi, & tout ce que je veux qu'ils ſachent.

Pour apprendre à produire des effets ſi merveilleux, ai-je eu beſoin de maîtres, de leçons, d'inſtructions ? La Nature, c'eſt-à-dire la divine Providence, a tout fait en moi, mais ſans moi. Elle a formé dans mon corps tous les organes néceſſaires pour produire ces effets merveilleux; & elle les a formés d'une délicateſſe qui échape preſque aux ſens, & avec une variété, une multiplicité, une diſtinction, un art, une induſtrie, que les Naturaliſtes avouent être au-deſſus de toute expreſſion & de toute admiration. Ce n'eſt pas aſſez. Elle nous a donné une autorité ſouveraine ſur

tous ces organes, pour qui nos ſimples deſirs ſont une voix impérieuſe à laquelle ils ne réſiſtent point, & qui les met auſſitôt en mouvement. Pourquoi ne ſommes-nous pas ainſi dociles & ſoumis à la voix du Créateur?

La maniére de former la voix renferme, comme je l'ai dit, des merveilles ſans nombre. Je n'en raporterai ici qu'une circonſtance, qui fera juger des autres. Elle eſt tirée des Mémoires de l'Académie des Sciences.

Mémoires de l'Académie des Sciences. an. 1700.

Dans notre gozier, & au haut de la Trachée-artére, qui eſt le canal par où l'air entre dans les poulmons & par où il en ſort, eſt une petite fente ovale, capable de s'ouvrir plus ou moins, qu'on appelle la *Glotte*. Comme l'ouverture de cette glotte eſt fort petite par raport à la largeur de la Trachée, l'air ne peut ſortir de la Trachée par la glotte ſans augmenter extrêmement ſa viteſſe, & ſans précipiter ſon cours. Ainſi il agite violemment, en paſſant, les petites parties des deux lévres de la glotte, les met en reſſort, & leur fait faire des vibrations qui cauſent le ſon. Ce ſon ainſi formé va retentir dans la cavité de la bouche & des narines.

La glotte forme les tons aussibien que le son ; & ce ne peut être que par les différens changemens de son ouverture. Elle est ovale, comme je l'ai déja dit, & capable de s'élargir jusqu'à un certain point, ou de s'étrécir ; & par là les fibres des membranes qui la composent, deviennent plus longues pour les tons bas, & plus courtes pour les tons hauts.

On voit par un calcul exact de Mr. Dodart, que pour tous les tons & les demi-tons d'une voix ordinaire, pour toutes les petites parcelles de ton dont elle peut hausser une octave sans se forcer, pour le plus ou le moins de force qu'on peut donner au son sans changer le ton, il faut nécessairement supposer que le petit diamétre de la glotte, qui est de moins d'une ligne, & qui change de longueur à tous ces changemens, peut être & est actuellement divisé en 9632 parties ; que même ces parties ne sont pas toutes égales, & que par conséquent quelques-unes sont beaucoup plus petites que la $\frac{1}{9632}$ partie d'une ligne. Quel moien que l'Art des hommes pût jamais atteindre à des divisions si fines & si délicates ! & n'est-on

pas étonné que la Nature elle-même ait pu les exécuter ? D'un autre côté, il n'eſt pas moins ſurprenant que l'oreille, qui a un ſentiment ſi juſte pour les tons, s'aperçoive, pour peu que la voix détonne, d'une différence dont l'origine n'eſt que la $\frac{1}{9632}$ partie de moins d'une ligne.

Cette oreille même, peut-on ſe laſſer de conſidérer ſa ſtructure, façonnée d'une maniére admirable pour raſſembler de tous côtés dans ſes cavités anfractueuſes les impreſſions vagues & les ondulations du ſon, & pour les déterminer enſuite par une douce réflexion vers l'organe interne de l'ouïe ? C'eſt aux Naturaliſtes à dévelóper toutes ces merveilles. Mais c'eſt à nous à en admirer avec reconnoiſſance les avantages infinis, dont nous jouiſſons preſque à chaque moment ſans y faire beaucoup de réflexion. Que ſeroit-ce qu'un peuple de muets, réunis enſemble par l'habitation, mais qui ne pourroient ſe faire part de leurs penſées que par des ſignes & des geſtes, ni ſe communiquer mutuellement leurs beſoins, leurs doutes, leurs difficultés, leur joie, leur triſteſſe, en un mot tous les ſentimens

de leur ame, en quoi consiste proprement la vie de l'homme raisonnable.

L'ECRITURE est une autre merveille qui approche beaucoup de celle de la *Parole*, & qui lui ajoute un nouveau prix par l'étendue qu'elle donne à l'usage qu'on en peut faire, & par la stabilité & une sorte de perpétuité qu'elle lui procure. Cette invention a été parfaitement décrite par ces beaux vers de Lucain :

Phoenices primi, famæ si creditur, ausi
Mansuram rudibus vocem signare figuris;

& encore mieux rendue par cette traduction de Brébeuf, qui enchérit beaucoup sur l'original :

C'est de * lui que nous vient cet art ingénieux
De peindre la parole, & de parler aux yeux;
Et par les traits divers de figures tracées,
Donner de la couleur & du corps aux pensées.

* *De Cadmus Phénicien.*

C'est [a] cette invention, qui nous met en état de converser & de nous entretenir avec les absens, & de faire

a Ejusdem beneficio absentibus conversamur; & qui multorum dierum itinere distamus, atque immensis mansionum spatiis & intervallis sejungi-

paſſer juſqu'à eux nos penſées & nos ſentimens malgré la diſtance infinie des lieux. La langue, qui eſt le premier inſtrument & le premier organe du diſcours, n'a point de part dans ce commerce également utile & agréable. La main, inſtruite par l'uſage à imprimer ſur le papier des caractéres ſenſibles, lui préte ſon miniſtére, ſe rend ſon interpréte toute muette qu'elle eſt, & devient en ſa place le véhicule de la parole.

C'eſt à cette même invention, comme le remarque encore Théodoret, dont je viens de citer les paroles, que nous ſommes redevables du riche & ineſtimable tréſor des Ecrits qui ſont parvenus juſqu'à nous, & qui nous ont donné la connoiſſance, non ſeulement des arts, des ſciences, & de tous les faits paſſés; mais, ce qui eſt infiniment plus précieux, celle

mur, ingeniorum concepta & animorum ſententias nobis invicem per manus tranſmittimus. Et lingua quidem, quæ primarium orationis organum eſt, otioſa ceſſat. Sermoni autem dextra ancillatur, quæ, calamo arrepto, quod nobis cum amico tranſigendum erat negotium, papyro aut chartæ inſcribit: & ſermonis vehiculum eſt, non os, nec lingua, ſed manus, quæ longi temporis uſu artem edocuit, & elementorum compoſitionem ſeu ſtructuram probè edocta eſt. *Theodoret. de Provid. orat.* 4.

des

des vérités & des myſtéres de la religion.

Eſt-il aiſé de comprendre comment les hommes ont pu compoſer de vingt-cinq ou trente lettres tout au plus cette infinie variété de mots, qui n'aiant rien de ſemblable en eux-mêmes à ce qui ſe paſſe dans notre eſprit, ne laiſſent pas d'en découvrir aux autres tout le ſecret, & de faire entendre à ceux qui n'y peuvent pénétrer tout ce que nous concevons, & tous les divers mouvemens de notre ame? Tranſportons-nous en eſprit dans ces pays où l'invention de l'écriture n'a point pénétré, ou n'eſt point miſe en uſage. Quelle ignorance! quelle groſſiéreté! quelle barbarie! ſont-ce des hommes? On peut conſulter la ſavante Diſſertation de Mr. Fréret ſur * *les Principes de l'Art d'écrire:* elle renferme une infinité de choſes très curieuſes.

* *Mémoire de l'Academ. des Inſcript. Tome* VI.

Ne rougiſſons pas de l'avouer, & rendons un juſte hommage de reconnoiſſance à celui à qui ſeul nous ſommes redevables du double bienfait de la Parole & de l'Ecriture. Il n'y avoit que Dieu qui pût apprendre aux hommes à établir certaines figures pour être les ſignes de ces ſons.

Voila quel est le premier objet de la Grammaire, qui est, comme je l'ai déja dit, l'Art de parler & d'écrire correctement. Elle étoit infiniment plus estimée, & cultivée avec beaucoup plus de soin chez les Grecs & chez les Romains que parmi nous, où elle est tombée dans un grand mépris, & presque généralement négligée. Cette différence de sentimens & de conduite sur ce point, vient de ce que ces deux nations donnoient un tems considérable & une application particuliére à l'étude de leur propre langue, au lieu qu'il est très rare que nous apprenions la nôtre par principes, ce qui est certainement un grand défaut dans la maniére dont nous instruisons pour l'ordinaire les jeunes gens.

On est étonné de lire dans Quintilien un éloge magnifique de la Grammaire, qu'il dit [a] être nécessaire aux enfans, agréable aux vieillards, une douce occupation dans la retraite, & celle de toutes les études qui produit plus d'utilité qu'elle n'en promet. Ce

a Necessaria pueris, jucunda senibus, dulcis secretorum comes, & quæ vel sola omni studiorum genere plus habet operis quàm ostentationis. *Quintil. lib. 1. cap. 4.*

n'eſt pas là l'idée qu'on s'en forme. Auſſi avoit-elle chez les Anciens beaucoup plus d'étendue que nous ne lui en donnons. Elle ne ſe bornoit pas à preſcrire les régles de parler, de lire, & d'écrire correctement, ce qui eſt une partie très importante. L'intelligence & l'explication des Poétes étoit du reſſort de la Grammaire, & l'on comprend combien de choſes étoient néceſſairement renfermées dans cette étude. Elle y joignoit une autre partie, qui ſuppoſe un grand fonds d'érudition & de jugement : c'eſt la *Critique*. J'expliquerai bientôt en quoi elle conſiſtoit.

On ne confondoit pas ces ſortes de Grammairiens, appellés auſſi *Philologues*, avec les *Grammatiſtes* ou *Litérateurs*, dont l'unique emploi étoit d'enſeigner aux enfans les premiers élémens de la langue Grecque ou Latine. C'eſt pourquoi ces derniers ne jouiſſoient pas des immunités & des autres priviléges accordés par les Empereurs aux Grammairiens.

Je raporterai ici en peu de mots ce que l'Hiſtoire nous apprend de ceux qui ſe ſont le plus diſtingués dans ce genre ſoit chez les Grecs, ſoit chez

les Romains. Mr. Capperonnier, mon Confrére au Collége Roial, qui a parfaitement approfondi tout ce qui regarde la Grammaire, a bien voulu me communiquer quelques remarques sur ce sujet.

ARTICLE PREMIER.

GRAMMAIRIENS GRECS.

JE N'ENTRERAI point dans l'examen de l'origine des Lettres Grecques. Si l'on veut s'instruire de cette matiére, on la trouvera dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions & des Belles Lettres traitée avec beaucoup d'érudition par feu Mr. l'Abbé Renaudot. Je m'en tiens à l'opinion commune de presque tous les Auteurs Grecs & Latins, qui conviennent que Cadmus, parti de Phénicie, communiqua aux Grecs les premiéres Lettres, qui furent depuis appellées Ioniques; dont la ressemblance avec l'Alphabet Hébreu ou Phénicien marque assez l'origine. Je me borne ici à parler de ceux qui se sont le plus distingués par raport à la Grammaire Grecque.

Tome II.

On croit que PLATON est le premier Auteur chez qui l'on trouve

quelques veſtiges de l'art Grammatical. En effet, dans ſon *Philébe*, il montre la maniére dont on peut enſeigner la ſcience des Lettres. Dans ſon *Cratyle*, il agite l'ancienne & fameuſe queſtion, ſi la ſignification des mots leur eſt naturelle, ou ſi elle eſt arbitraire, & fondée uniquement ſur la volonté des hommes, à qui il a plu d'attacher telles idées à tels mots. Il diſtingue deux ſortes de mots : les primitifs, qu'il attribue à Dieu ; les autres, qui ſont de l'invention des hommes. Il inſinue que la langue Grecque venoit de l'Hébraïque, qu'il appelle la langue Barbare. Dans ce même Dialogue il examine l'origine & l'étymologie de pluſieurs noms. C'eſt pourquoi Phavorin dit dans Diogéne Laërce, que Platon a le premier obſervé la propriété & l'uſage de la Grammaire. Pag. 18.

Il ſemble néanmoins qu'ARISTOTE pourroit être regardé comme le premier auteur de cette ſcience. Il a diſtribué les mots en certaines claſſes : il en a examiné les différens genres & les propriétés particuliéres. Le chapitre xx de ſa Poétique commence par ce détail. » Le ſtile ou l'Elocution

» poétique renferme ces huit parties.
» L'élément, la ſyllabe, la conjonc-
» tion, le nom, le verbe, l'article,
» le cas ou l'inflexion, la propoſition
» ou phraſe.

In vit. Epic. Hermippus, cité par Diogéne Laërce, dit qu'EPICURE enſeigna la Grammaire avant que la lecture des Livres de Démocrite l'engageât à l'étude de la Philoſophie.

Lib 6. cap. 6. Quintilien dit que les Philoſophes Stoïciens ajoutérent beaucoup de choſes à ce qu'Ariſtote & Théodecte avoient inventé touchant la Grammaire. Parmi ces additions il compte les prépoſitions, le pronom, le participe, l'adverbe, & l'interjection.

Le grand Etymologiſte, Suidas, Héſychius, Etienne de Byzance, Athénée, Harpocration, & autres *Philologues polygraphes* font mention de pluſieurs anciens Grammairiens Grecs, dont les uns ont vécu après Ariſtote & Alexandre le Grand, les autres après le ſiécle d'Auguſte. Nous dirons quelque choſe des plus célébres.

On peut placer dans la premiére claſſe PHILETAS de l'île de Co, que Ptolémée premier du nom, roi

d'Egypte, donna pour précepteur à son fils Ptolémée Philadelphe.

HECATE'E d'Abdére, qui avoit composé un Traité touchant la poésie d'Homére & d'Hésiode.

LYNCE'E de Samos, disciple de Théophraste.

ZENODOTE d'Ephése, qui le premier corrigea les fautes qui s'étoient glissées dans les Oeuvres d'Homére.

CALLIMAQUE, oncle maternel de celui dont il nous reste quelques poésies. Il comptoit parmi ses disciples le célébre ERATOSTHENE, dont je parlerai bientôt sous le titre de Philologue.

ARISTOPHANE de Byzance eut pour maître Eratosthéne. Il vivoit du tems de Ptolémée Philopator, & fut fort estimé.

ARISTARQUE, disciple d'Aristophane, effaça par sa réputation celle de tous les Grammairiens qui l'avoient précédé, ou qui vivoient de son tems. Il naquit dans la Samothrace, & eut pour patrie d'adoption la ville d'Alexandrie. Il fut fort considéré de Ptolémée Philométor, qui lui confia l'éducation de son fils. Il s'appliqua

extrêmement à la Critique, & il fit une révision des poésies d'Homére avec une exactitude incroiable, mais peutêtre trop magistrale. Car dès qu'un vers ne lui plaisoit pas, il le traitoit de supposé: *Homeri versum negat, quem non probat.* On dit qu'il marquoit la figure d'une broche à côté des vers qu'il condannoit de supposition; d'où est venu le mot ὀβελίζειν.

Cic. Epist. 11. lib. 3. ad Famil.

Quelque grande que fût la réputation & l'autorité d'Aristarque, souvent néanmoins on appelloit de ses jugemens, & on se donnoit la liberté de condanner le goût de ce grand Critique, qui décidoit en quelques rencontres que tels & tels vers de l'Iliade devoient être transportés dans l'Odyssée. Il est rare que ces sortes de transpositions réussissent, &, pour l'ordinaire, elles marquent plus de hardiesse que de jugement. Zénodote fut chargé de revoir & d'examiner la Critique d'Aristarque.

Suid.

Au sentiment de plusieurs personnes, ce fut cet Aristarque qui divisa les deux grands Poémes d'Homére chacun en autant de Livres qu'il y a de lettres dans l'alphabet, & qui donna à chaque Livre le nom d'une lettre.

Il travailla auſſi ſur Pindare, ſur Aratus, & ſur d'autres Poétes.

Il eut beaucoup de conteſtations dans Pergame avec le Grammairien Cratès, dont je parlerai bientôt.

Cicéron appelle Atticus ſon Ariſtarque, parce qu'en bon ami, & en Cenſeur d'une critique ſûre, il vouloit bien revoir & corriger ſes harangues. Horace ſe ſert auſſi de ce nom, pour déſigner un Critique exact & ſenſé. *Lib. 1. Epiſt. 10. ad Attic.* *In Art. Poet.*

Vir bonus & prudens verſus reprehendet inertes : &c.
Fiet Ariſtarchus, nec dicet : Cur ego amicum
Offendam in nugis ?

Quintilien [a] nous apprend que ces Grammairiens Critiques, non ſeulement ſe donnoient la liberté de noter comme avec la verge de Cenſeur les vers qui leur déplaiſoient, & de retrancher du nombre des Ouvrages

a Miſtum his omnibus judicium eſt. Quo quidem ita ſeverè ſunt uſi veteres Grammatici, ut non verſus modò cenſorii quadam virgula notare, & libros, qui falsò viderentur inſcripti, tanquam ſubdititios ſummovere familia permiſerint ſibi : ſed auctores alios in ordinem redegerint, alios omnino exemerint numero. *Quintil. lib. 1. cap. 4.*

d'un Auteur des Livres entiers, comme autant d'enfans ſuppoſés qu'on lui attribuoit mal-à-propos: mais qu'ils portoient leur autorité juſqu'à marquer aux Ecrivains leurs rangs, donnant à quelques-uns une diſtinction d'honneur, en laiſſant pluſieurs dans la foule, & dégradant entiérement les autres.

Ce que j'ai dit d'Ariſtarque nous montre que la Critique, qui faiſoit le principal mérite des anciens Grammairiens, conſiſtoit principalement à diſcerner le véritable Auteur d'un ouvrage; à diſtinguer les Ecrits qu'on lui ſuppoſoit de ceux qui étoient réellement partis de ſa plume; dans ceux même qui étoient reconnus pour être de lui, à rejetter des endroits qu'une main étrangére y avoit inſérés à deſſein; enfin à faire ſentir ce qu'il y avoit de plus beau, de plus ſolide, de plus remarquable dans les ouvrages d'eſprit, & à en rendre la raiſon. Or tout cela demandoit beaucoup de lecture, d'érudition, de goût, & ſur tout un diſcernement juſte & exact. Pour connoitre l'utilité de cet art, & en ſentir le prix, il ne faut que ſe rappeller dans la mémoire certains

peuples & certains ſiécles où régnoit une profonde ignorance, & où, faute de critique, les abſurdités les plus groſſiéres & les fauſſetés les plus ſenſibles paſſoient, en tout genre, pour des vérités inconteſtables. C'eſt la gloire de notre ſiécle, & l'effet des bonnes études, d'avoir pleinement diſſipé tous ces nuages par la lumiére d'une ſolide & judicieuſe critique.

CRATE'S de Mallos ville de Cilicie, étoit contemporain d'Ariſtarque. Il fut envoié à Rome en qualité d'Ambaſſadeur par Attale II. roi de Pergame. Il introduiſit dans cette grande ville l'étude de la Grammaire, dont il avoit fait juſques-là ſa principale occupation. Il laiſſa neuf Livres de corrections ſur les Poémes d'Homére. *Sueton. de illuſtr. Gram.*

Après ſa mort, on vit encore à Rome pluſieurs Critiques Grecs; entr'autres les deux Tyrannions.

TYRANNION, Grammairien célébre au tems de Pompée, étoit d'Amiſe dans le roiaume de Pont. Il s'appelloit au commencement Théophraſte: mais à cauſe qu'il tourmentoit ſes compagnons d'étude, & peut-être ſes diſciples, on le ſurnomma Tyrannion. *Suidas.*

Il fut diſciple de Denys de Thrace à Rhodes. Il tomba entre les mains de Luculle, lorſque ce Général des troupes Romaines eut mis en fuite Mithridate, & ſe fut emparé d'une partie de ſes Etats. Cette captivité de Tyrannion ne lui fut pas deſavantageuſe, puiſqu'elle lui procura l'occaſion de ſe rendre illuſtre à Rome, & d'y amaſſer du bien. Il l'emploia, entre autres uſages, à dreſſer une Bibliothéque, ſelon Suidas, de plus de trente mille volumes. Charles Etienne, & d'autres Auteurs, diſent ſeulement trois mille; ce qui eſt plus vraiſemblable.

Le ſoin que prenoit Tyrannion d'amaſſer des Livres, a contribué très utilement à conſerver les Ouvrages d'Ariſtote. La deſtinée de ces Ouvrages a été ſinguliére: je l'ai expoſée ailleurs.

Son intelligence & ſon induſtrie particuliére en ce point le mit en etat de rendre à Ciceron un ſervice qui lui fit grand plaiſir, & auquel il fut très ſenſible. On ſait combien les perſonnes qui ſe piquent d'étude & de ſcience ſont attachées à leurs Livres. Ce ſont, pour ainſi dire, leurs amis

de toutes les heures, qui leur tiennent une fidéle compagnie; qui les entretiennent agréablement dans tous les tems; qui leur fournissent tantôt une occupation sérieuse, tantôt un délassement nécessaire; qui les suivent à la campagne & dans leurs voiages; & qui dans le tems de l'adversité sont presque leur unique consolation. L'exil de Cicéron l'avoit arraché à sa chére Bibliothéque. Il paroit qu'elle s'étoit sentie de la disgrace de son Maître, & que pendant son absence il y avoit eu plusieurs de ses Livres dissipés. Un de ses premiers soins, après son retour, fut d'en ramasser les restes, qu'il trouva plus abondans qu'il ne s'y étoit attendu. Il chargea Tyrannion de les mettre en ordre, & de les bien arranger, en quoi il réussit parfaitement. Cicéron, dans une Lettre où il invite son ami Atticus à le venir voir, l'assure qu'il sera charmé du bel ordre que Tyrannion avoit mis dans sa Bibliothéque. *Perbellè feceris, si ad nos veneris. Offendes designationem mirificam in librorum meorum bibliotheca, quorum reliquiæ multo meliores sunt quàm putaram.* Ce cher ami, sur sa priére, lui avoit envoié deux de ses

Epist. 4. Libri 4. ad Attic.

esclaves, fort habiles à travailler aux Livres, & à les coller, qu'on appelloit pour cette raison *glutinatores*. On sait que les Livres des Anciens n'étoient pas reliés comme le sont les nôtres, mais que c'étoient de longs rouleaux, composés de plusieurs feuilles de parchemin attachées & collées
Ibid. Epist. 8. les unes aux autres. Tyrannion avoit mis en œuvre ces deux esclaves, qui avoient fait des merveilles: & ma Bibliothéque rangée dans un si bel ordre, dit Cicéron, sembloit avoir ajouté une nouvelle ame à ma maison. *Postea quàm Tyrannio mihi libros disposuit, mens addita videtur meis ædibus: qua quidem in re mirifica opera Dionysii & Menophili tui fuit.*

Epist. 2. lib. 12. ad Attic. Le mérite de Tyrannion ne se bornoit pas à arranger des Livres: il savoit en faire usage. Lorsque César
An.M. 3958. étoit en Afrique pour faire la guerre à Juba, Cicéron & Atticus se promirent de convenir d'un jour pour assister à la lecture que Tyrannion leur
Ibid. Epist. 6. feroit d'un Livre de sa façon. Atticus l'aiant entendu lire sans son ami, en reçut des reproches » Quoi, lui dit, » Cicéron! J'ai refusé plusieurs fois » d'entendre cette lecture, parce que

» vous étiez abſent, & vous, vous
» n'avez pas daigné m'attendre,
» pour partager ce plaiſir avec moi?
» Mais je vous pardonne cette faute
» en faveur de l'admiration que vous
» témoignez pour cet oúvrage. » Quel étoit donc ce Livre ſi intéreſſant, & digne d'être loué & même admiré d'un homme tel qu'Atticus? C'étoient des remarques ſur la Grammaire, ſur les divers accens, ſur la quantité des ſyllabes, & ſur ce qu'on appelle la proſodie. Croiroit-on que des perſonnes d'un ſi rare mérite puſſent trouver du plaiſir à ces ſortes d'ouvrages? Ils alloient bien plus loin, & en compoſoient eux-mêmes de pareils, comme Quintilien nous l'apprend de *Lib. 1. cap. 4.* Céſar & de Meſſala, dont le premier avoit fait un traité ſur l'analogie, & l'autre ſur les mots & ſur les lettres.

Il faloit que Cicéron fît un grand cas de Tyrannion, puiſqu'il lui avoit permis d'ouvrir [a] dans ſa maiſon une école de Grammaire, où il donnoit des leçons de cet Art à quelques jeunes Romains, & entr'autres au fils de ſon

a Quinctus tuus, puer optimus, eruditur egregiè. Hoc nunc magis animadverto, quòd Tyrannio docet apud me. *Epiſt. 4. lib. 2. ad Quinct. frat.*

frere Quintus, & sans doute aussi au fils de Cicéron même.

TYRANNION, ainsi nommé à cause qu'il fut disciple du précédent, s'appelloit Diocles de son premier nom. Il étoit de Phénicie. Il fut fait prisonnier dans la guerre de Marc Antoine & d'Auguste, & acheté par un affranchi de l'Empereur, nommé Dymas. Il fut ensuite donné à Térentia, qui l'affranchit : elle avoit été femme de Cicéron, qui la répudia. Tyrannion ouvrit une Ecole dans Rome, & composa soixante-huit Livres. Il en fit un, pour prouver que la langue Latine descendoit de la langue Grecque; & un autre, qui contenoit une correction des poémes d'Homére.

DENYS LE THRACIEN étoit disciple d'Aristarque. Il enseigna la Grammaire à Rome du tems de Pompée, & composa plusieurs Livres de Grammaire, plusieurs Traités sur différentes matiéres, & un grand nombre de Commentaires sur divers Auteurs. Mr. Fabricius a fait imprimer une Grammaire de lui dans le septiéme Volume de sa Bibliothéque Grecque.

Cette piéce peut nous donner quelque idée de la méthode des anciens Grammairiens Grecs. L'Auteur diviſe ſon Ouvrage en ſix parties. 1°. La lecture ſelon les accens. 2°. L'explication des tropes ou figures poétiques. 3°. L'interprétation des dialectes, des mots extraordinaires, & de certains points hiſtoriques. 4°. La découverte de l'étymologie des mots. 5°. L'exacte recherche de * l'analogie. 6°. La maniére de juger des Poémes, ce que Denys regarde comme la plus belle & la plus importante partie de ſon Art. Enſuite, après avoir expoſé les trois accens, ſavoir l'aigu, le grave, & le circonflexe; il explique les différentes eſpéces de ponctuation. Il donne même en paſſant la définition de la *rhapſodie*, au ſens des anciens Homériſtes, qui tenant à la main une baguette de bois de laurier, chantoient des morceaux détachés des poémes d'Homére. De là il paſſe à l'explication des Lettres, qu'il diviſe en voielles & conſonnes; & celles-ci en

* L'analogie, *ſelon Vaugelas, eſt une conformité aux choſes qui ſe trouvent déja établies, ſur laquelle on ſe fonde comme ſur un modéle, pour faire des mots ou des phraſes ſemblables aux mots ou aux phraſes déja établies.*

hémiphones ou demi-voielles, *aphones* ou *cacophones*, c'est-à-dire mal sonantes, parce qu'il suppose qu'elles ont moins de son que les autres. Enfin il soudivise les *aphones* en *ténues*, *moiennes*, & *aspirées*, sans oublier les lettres *doubles*, & les *liquides* ou immuables. Après quoi il traite des syllabes longues, breves, & communes. Enfin il explique les *parties d'oraison*, qu'il réduit à huit, le nom, le verbe, le participe, l'article, le pronom, la préposition, l'adverbe & la conjonction. Cet Auteur regardoit l'interjection comme une espéce d'adverbe. Aiant exposé les six Conjugaisons ordinaires des verbes appellés barytons, il observe que quelques Grammairiens y en ajoutoient une septiéme, dont la terminaison étoit en ξω & ψω, comme ἀλέξω & ἕψω. Les verbes circonflexes en έω, άω, όω; & les quatre verbes en μι ne sont pas oubliés.

Ce détail de Grammaire nous paroit ennuieux & inutile. Les Anciens n'en jugeoient pas ainsi. Il n'est pas jusqu'à la ponctuation & aux accens dont ils ne fissent un usage très utile.

Ils savoient qu'une bonne ponctuation sert à donner au discours

de la clarté, de la grace, de l'harmonie; & qu'elle ſoulage les yeux & l'eſprit des lecteurs & des auditeurs, en faiſant ſentir l'ordre, la ſuite, la liaiſon, & la diſtinction des parties; en rendant la prononciation naturelle, & en lui preſcrivant de juſtes bornes & des repos de différentes ſortes, ſelon que le ſens le demande. C'eſt aux Grammairiens qu'on a cette obligation. Les Savans qui font uſage des anciens Manuſcrits où l'on ne trouve ni virgules, ni points, ni *à linea*, ni aucune autre diſtinction, éprouvent de quelle confuſion & de quel embarras cette maniére vicieuſe d'écrire eſt la cauſe. Cette partie de la Grammaire eſt preſque généralement négligée parmi nous, ſouvent même parmi les Savans: & cependant ce n'eſt l'étude que d'une demie-heure ou d'une heure.

J'en dis autant des accens. *L'accent* eſt une élévation de voix ſur l'une des ſyllabes du mot, après laquelle la voix vient néceſſairement à ſe rabaiſſer. L'élévation de la voix s'appelle accent *aigu*, ' & le rabaiſſement accent *grave*. ` Mais parce qu'il y avoit en Grec & en Latin de certaines ſyllabes lon-

gues ſur leſquelles on élevoit & on rabaiſſoit la voix, ils avoient inventé un troiſiéme accent, qu'ils appelloient *circonflexe*, qui d'abord s'eſt fait ainſi, ^ puis ainſi, ˜ & qui les comprenoit tous deux.

Les Grammairiens ont introduit les accens dans l'écriture, (car ils ne ſont pas de la premiére antiquité) pour diſtinguer la ſignification de quelques mots ſans cela équivoques, pour former des cadences plus harmonieuſes, pour varier les tons, pour apprendre quand il faloit élever ou baiſſer la voix.

Nous en avons auſſi l'uſage parmi nous, mais pour d'autres raiſons. L'accent *aigu* ſe met ſur tous les *é* fermés : *témérité*, &c. L'accent *grave* ſur les *è* fort ouverts ſuivis d'une *s* à la fin : *procès*, &c. L'accent *circonflexe* ſur certaines voielles longues : *dépôt*, *enfant mâle*, &c.

Il y a mille obſervations pareilles, auſquelles nous faiſons peu d'attention. Chez les Grecs & chez les Romains, tous les enfans, dès le plus bas âge, apprenoient exactement ces régles de Grammaire, qui leur devenoient naturelles par un long uſage.

De là vient qu'à Athénes & a Rome la basse populace même s'apercevoit si les Orateurs ou les Acteurs manquoient le moins du monde par raport à l'accent ou à la quantité, & en étoit sensiblement choquée.

Je passe un grand nombre de célébres Grammairiens qui dans la suite se sont distingués par leur grand savoir.

JULIUS POLLUX de Naucratie, ville d'Egypte, nous a laissé un *Onomasticon*, ouvrage fort estimé par beaucoup de Savans. Il vivoit dans le second siécle, sous l'Empereur Commode.

Dans l'intervalle de tems qui s'est écoulé depuis le septiéme siécle jusqu'à la prise de Constantinople par Mahomet second en 1453, nous trouvons plusieurs Savans Grammairiens, qui ont beaucoup travaillé à éclaircir les Auteurs Grecs, & à les rendre plus intelligibles. Tels sont entr'autres HESYCHIUS, auteur d'un excellent Dictionnaire, qui est d'un grand usage pour entendre les Poétes: LE GRAND ETYMOLOGISTE: SUIDAS, qui a composé un grand Dictionnaire hi-

ſtorique & grammatical, où il y a beaucoup d'érudition : Jean TZETZE'S, auteur d'une hiſtoire contenue en treize Livres ſous le nom de *Chiliades* ; & ſon frere Iſaac, Commentateur de Lycophron : EUSTATHE, Archevêque de Theſſalonique, auteur des grands Commentaires ſur Homére : & pluſieurs autres.

ARTICLE SECOND.

GRAMMAIRIENS LATINS.

SUETONE, dans ſon Livre *des Grammairiens Illuſtres*, marque qu'autrefois la Grammaire n'étoit pas même en uſage à Rome, bien loin d'y être en honneur, parce que ces anciens Romains ſe piquoient beaucoup plus d'être belliqueux, que d'être ſavans ; & que Cratès de Mallos, dont il a été parlé auparavant, fut le premier qui introduiſit dans Rome l'étude de la Grammaire. Ces anciens Grammairiens enſeignoient en même tems la Rhétorique, ou du moins y diſpoſoient leurs écoliers par des exercices préliminaires.

Parmi les vingt Grammairiens Illuſtres mentionnés par Suétone, on trouve :

AURELIUS OPILIUS, qui enſeigna d'abord la Philoſophie, enſuite la Rhétorique, & enfin la Grammaire. J'ai déja remarqué que cet Art avoit beaucoup plus d'étendue qu'il n'en a aujourd'hui.

MARC ANTOINE GNIPHON, qui enſeignoit auſſi la Rhétorique dans la maiſon de Jule Céſar encore enfant. Cicéron, pendant ſa Préture, aſſiſtoit à ſes leçons.

ATTEIUS, ſurnommé le Philologue. Salluſte & Aſinius Pollion furent de ſes diſciples.

VERRIUS FLACCUS, qui avoit compoſé un recueil des mots difficiles, abrégé depuis par Feſtus Pompeius. Il fut Précepteur des petits fils d'Auguſte.

CAIUS JULIUS HYGINUS, affranchi d'Auguſte, Garde de ſa bibliothéque; à qui l'on attribue une Mythologie, & un traité d'Aſtronomie poétique.

MARCUS POMPONIUS MARCELLUS, qui oſa critiquer un diſcours de Tibére. Et comme Atteius Capiton vouloit le juſtifier en ſoutenant que le mot critiqué par ce Grammairien étoit latin, ou que s'il

ne l'étoit pas encore, il le deviendroit, Pomponius fit cette réponse mémorable : *Vous pouvez, César, donner droit de bourgeoisie aux hommes, mais vous ne pouvez pas le donner aux mots.*

REMMIUS PALEMON de Vicence, qui, sous les Empereurs Tibére & Claude, s'étant rendu célébre par sa grande érudition, par sa facilité à parler & à faire des vers sur le champ, fut fort décrié par ses mauvaises mœurs, & par son arrogance.

Outre les anciens Grammairiens dont la vie a été écrite en abrégé par Suétone, il y en a d'autres, dont le nom fait honneur à cet Art, quoiqu'ils ne l'aient pas enseigné de vive voix, mais seulement par des Ecrits : tels que Varron, Cicéron, Messala, Jule César : car ces grands hommes ne croioient pas se deshonorer en traitant de telles matiéres.

J'omets, pour abréger, plusieurs Savans Grammairiens, dont plusieurs reviendront dans le Chapitre suivant, où je parle des Philologues. Ceux qui seront curieux de ramasser tous les ouvrages latins faits sur cette matiére, les trouveront dans le recueil

cueil des anciens Grammairiens donné par Elie Putſchius en 1605, deux Volumes *in*-4°. Un Livre excellent, & néceſſaire à tous les Maîtres qui enſeignent la langue Latine, eſt *la Minerve* de Sanctius, avec les Notes de Scioppius & de Périzonius.

COURTES REFLEXIONS

Sur le progrès & l'altération des Langues.

C'EST une choſe étonnante comment les Langues ſe forment, s'augmentent, ſe perfectionnent; & comment, après un certain cours d'années, elles dégénérent, & ſe corrompent.

Dieu, ſeul Auteur des Langues primitives, (& comment les hommes auroient-ils pu les inventer?) en introduiſit l'uſage pour punir & diſſiper la folle entrepriſe des hommes, qui voulurent, avant que de ſe ſéparer, rendre leur nom immortel par la conſtruction du plus ſuperbe édifice qui eût encore paru ſur la terre. Juſques-là les hommes, qui ne formoient que comme une même famille, ne parloient auſſi qu'une même langue.

Tout d'un coup, par un prodige des plus ſurprenans, Dieu effaça dans leur cerveau les traces anciennes de tous les mots qu'ils ſavoient, & y en ſubſtitua de nouvelles, qui formérent ſubitement de nouvelles langues. Il y a apparence, qu'en ſe diſtribuant en diverſes contrées, chacun ſe joignit à ceux dont il entendoit le langage, & de qui pareillement il étoit entendu.

Je m'arréte aux enfans de Javan, (en hébreu *Javan* eſt le même qu'*Ion*) d'où ſont deſcendus les Ioniens, c'eſt-à-dire les Grecs. Voila donc la langue Grecque établie parmi eux, entiérement différente de l'hébraïque, (je parle dans la ſuppoſition que l'Hébreu fût la langue du premier homme) différente, non ſeulement pour les mots, mais pour la maniére de décliner les noms & de conjuguer les verbes, pour les inflexions, les tours, les phraſes, le nombre, la cadence. Car il eſt remarquable que Dieu a donné à chaque langue un caractére, un génie particulier, qui la diſtingue de toutes les autres, & dont l'effet eſt ſenſible, quoiqu'on ne puiſſe pas trop en marquer la raiſon. A la multitude de mots Grecs

dont leur mémoire ſe trouva meublée dès ces premiers tems, l'uſage, la néceſſité, l'invention & la pratique des Arts, peutêtre même la commodité ou l'agrément, en firent ajouter de nouveaux. On compte deux mille cent cinquante-ſix racines Grecques. Les dérivés & les composés augmentérent beaucoup ce nombre, & ſe multipliérent à l'infini : nulle langue n'approche de la Grecque pour la richeſſe & l'abondance.

Rac. Grec. de Port-Roia.

Juſqu'ici nous n'avons vû que comme le matériel de la langue Grecque, c'eſt-à-dire les mots dont elle eſt compoſée, qui ne furent preſque qu'un don du Créateur & de la néceſſité. L'uſage, la liaiſon, l'arrangement de ces mots, eurent beſoin de l'art. On remarqua que, parmi ceux qui faiſoient uſage de cette langue, les uns parloient mieux que les autres, & qu'ils exprimoient leurs penſées d'une maniére plus nette, plus ſuivie, plus énergique, plus agréable. On les prit pour modéles, on les étudia avec ſoin, on fit des obſervations ſur leurs diſcours, ſoit qu'ils fuſſent écrits, ou de vive voix ſeulement. Et c'eſt ce qui donna lieu à ce que nous appel-

lons Grammaire, qui n'eſt autre choſe qu'un recueil d'obſervations ſur le langage: travail fort important, ou plutôt abſolument néceſſaire, pour fixer les régles d'une langue, pour les réduire en une méthode aiſée qui en facilite l'étude, pour éclaircir les doutes & les difficultés, pour faire connoitre & écarter les uſages vicieux, & pour la conduire par des réflexions ſenſées & judicieuſes a toute la beauté dont elle eſt ſuſceptible.

Nous ne ſavons rien des commencemens ni des progrès de la langue Grecque. Les Poémes d'Homére ſont le plus ancien ouvrage que nous aïons en cette langue; & l'élocution y eſt ſi parfaite, que tous les ſiécles ſuivans n'y ont pu rien ajouter. Cette perfection du langage s'eſt maintenue & conſervée chez les Grecs beaucoup plus lontems que dans aucune autre nation. Depuis Homére juſqu'à Théocrite il s'eſt écoulé plus de cinq cens ans. Tous les Poétes qui ont fleuri pendant ce long intervalle de tems, ſont regardés, excepté un très petit nombre, comme parfaits pour le langage chacun dans leur genre. Il en faut juger à peu près de même des

Orateurs, des Hiſtoriens, & des Philoſophes. Le goût des Arts univerſel & dominant chez les Grecs, l'eſtime qu'on y a toujours faite de l'Eloquence, le ſoin qu'ils avoient de cultiver leur langue qu'ils apprenoient ſeule, dédaignant pour la plupart juſqu'à la langue Romaine qui étoit la langue de leurs maîtres, tout cela a contribué à ſoutenir la langue Grecque dans ſa pureté pendant pluſieurs ſiécles, juſqu'à la tranſlation de l'Empire à Conſtantinople. Alors le mélange du latin, & l'affoibliſſement de l'Empire qui amena la décadence des Arts, fit un changement ſenſible dans la langue Grecque.

Les Romains uniquement occupés du ſoin d'établir & d'aſſurer leurs conquêtes par la voie des armes, ne ſongérent pas beaucoup d'abord à polir & à perfectionner leur langue. Le peu qui nous reſte des Annales des Pontifes, des Loix des douze Tables, & de quelques autres monumens en petit nombre, marque combien elle étoit groſſiére & imparfaite dans ces premiers tems. Elle ſe dévelopa peu à peu dans la ſuite par des accroiſſemens inſenſibles. Elle emprunta un

grand nombre de mots de la langue Grecque, qu'elle habilla à sa mode, & se rendit comme naturels: avantage que n'avoient point eu les Grecs. On aperçoit & on sent encore le goût de la langue Grecque dans les vieux Poétes Latins, tels que Pacuvius, Ennius, Plaute, sur tout par les mots composés qui y sont très fréquens. Ce que nous avons des discours de Caton, des Gracques, & des autres Orateurs de leur tems, montre un langage déja fort riche, fort énergique, & auquel il ne manquoit rien que de la grace, de l'arrangement, de l'harmonie.

Le commerce plus fréquent que Rome eut avec la Gréce depuis qu'elle en eut fait la conquête, y apporta un changement entier pour le langage, aussibien que pour le goût de l'éloquence & de la poésie, deux choses qui paroissent inséparables. A comparer Plaute avec Térence, Lucréce avec Virgile, on les croiroit séparés par plusieurs siécles, & cependant ils ne sont éloignés les uns des autres que de peu d'années. On peut fixer à Térence l'époque du renouvellement, ou plûtôt de l'établissement de la pure Latinité à Rome, & conduire cette époque

jusqu'à la mort d'Auguste; espace qui comprend cent cinquante ans, & quelque chose de plus. C'est ici le beau siécle de Rome par raport aux Belles-Lettres & aux Arts; &, comme on l'appelle, le siécle d'or, pendant lequel une foule d'Auteurs du premier mérite porta la pureté & l'élégance de la diction à son dernier période par des Ecrits, entiérement différens pour le stile & pour la matiére, mais tous également marqués au coin de la pure Latinité & du bon goût.

Ce progrès si rapide de la langue Latine doit moins étonner quand on se souvient que des hommes tels que Scipion l'Africain le Jeune & Lélius d'un côté, & de l'autre Cicéron & César, ne dédaignoient pas au milieu de leurs importantes occupations, les premiers de prêter leur main & leur plume à un Poéte Comique, les autres de composer eux-mêmes des Traités sur la Grammaire.

Cette pureté du langage alla toujours en déclinant depuis la mort d'Auguste, aussibien que le goût de la saine éloquence; car leur sort est presque toujours le même. Pour peu qu'on ait de discernement, on voit

une différence ſenſible entre les Auteurs du tems d'Auguſte, & ceux qui ont vécu après lui. Mais deux cens ans après, la différence eſt extrême, comme on le ſentira aiſément par la lecture des Ecrivains de l'Hiſtoire Auguſte. La pureté du langage ne s'eſt conſervée preſque (encore avec quelque altération) que parmi les Juriſconſultes Ulpien, Papinien, Paul, &c.

Je ne ſai ſi j'ai eu raiſon de dire que le ſort du langage & celui du goût étoit toujours le même. Nous avons de vieux Auteurs François, comme Marot, Amiot, Montagne, & d'autres, dont la lecture plait encore infiniment, & ſans doute plaira toujours. Qu'eſt-ce qu'on aime & qu'on eſtime dans ces Auteurs? Ce n'eſt point le langage, puiſque nous ne pourrions maintenant en ſouffrir un pareil. C'eſt un je ne ſai quoi, qu'on ſent mieux qu'on ne peut l'exprimer: un air ſimple & naïf, un tour gracieux, des maniéres naturelles, une nobleſſe & une grandeur de ſtile ſans affectation & ſans enflure, ſur tout des ſentimens puiſés dans la nature, qui partent du cœur, & qui vont au cœur: en un mot c'eſt ce goût antique

d'Athénes & de Rome, qui eſt de tous les tems & de tous les pays, & qui jette dans les Ecrits un certain ſel, dont la fineſſe & la délicateſſe ſe fait ſentir à tout Lecteur ſpirituel, & ajoute un nouveau prix a la force & a la ſolidité des choſes mêmes.

Mais pourquoi ce vieux langage ne plait-il plus ? je parle ſeulement des mots. Il en manque un très grand nombre dans notre langue. On en trouve d'excellens dans ces vieux Auteurs : les uns clairs, ſimples, naturels ; les autres pleins de force & d'énergie. J'ai toujours ſouhaité qu'une main habile fît un petit recueil des uns & des autres, c'eſt-à-dire de ce qui nous manque & de ce que nous pouvons acquerir, pour nous montrer le tort que nous avons de négliger ainſi le progrès & l'avancement de notre langue, & pour piquer (qu'on me pardonne cette expreſſion) la ſtupide indolence où nous demeurons ſur ce ſujet. Car, ſi la langue Françoiſe, riche d'ailleurs & opulente, éprouve en certaines occaſions une ſorte de diſette & de pauvreté, c'eſt à notre fauſſe délicateſſe que nous devons imputer ce défaut. Pourquoi ne pas l'enrichir

peu à peu de nouvelles expreſſions excellentes, que nos Auteurs anciens, ou que les peuples voiſins même nous fourniroient, comme nous voions que les Anglois le pratiquent ſi utilement? Je ſai bien qu'il faut être, ſur cet article, fort diſcret & fort réſervé: mais il ne faut pas auſſi pouſſer la diſcrétion juſqu'à une timide puſillanimité.

Nous avons lieu de croire que notre langue a été conduite au plus haut point de perfection où elle puiſſe arriver; & l'honneur qu'on lui fait de l'adopter dans preſque toutes les Cours de l'Europe, en eſt une glorieuſe preuve. S'il lui manque quelque choſe, ce ne peut être, ce ſemble, qu'une plus riche abondance; quoique cependant ceux qui ſavent manier la langue, ne s'aperçoivent preſque pas qu'elle manque d'aucuns mots pour exprimer leurs penſées: mais elle pourroit en avoir un plus grand nombre. La France a eu dans le ſiécle paſſé, & a encore dans celui-ci, des Ecrivains d'un mérite diſtingué, & fort capables de lui procurer ce nouvel avantage. Mais ils reſpectent & craignent le Public. Ils ſe font, avec juſtice, un devoir de ſe régler

ſur ſon goût, & de ne point le heurter. Ainſi, pour ne pas courrir le riſque de lui déplaire, ils n'oſent preſque jamais hazarder aucune expreſſion nouvelle, & ils laiſſent en ce point la langue dans l'état où ils l'ont trouvée. Ce ſeroit donc au Public à ſe rendre, pour l'honneur de la Langue & de la Nation, moins délicat & moins dédaigneux; & aux Auteurs, à devenir auſſi un peu moins timides; mais, je le répéte, en gardant toujours beaucoup de diſcrétion & de réſerve.

Mais je ne m'aperçoi pas, que moi-même peutêtre, en hazardant ainſi mes réflexions ſur notre langue, je pourrai paroitre manquer de reſpect pour le Public; ce qui ſeroit bien contraire à mon intention. Je finis cet Article, qui regarde la Grammaire, en prenant la liberté d'avertir encore les Lecteurs, que cette étude eſt très importante, & ne doit point être négligée. Je voi avec joie qu'on fait voir réguliérement dans pluſieurs Claſſes de l'Univerſité la Grammaire Françoiſe.

C'eſt celle de M. Reſtaut.

CHAPITRE SECOND.

DES PHILOLOGUES.

ON APPELLE *Philologues* ceux qui ont travaillé ſur les anciens Auteurs, pour les examiner, les corriger, les expliquer, & les mettre au jour : ceux qui ont embraſſé cette Litérature univerſelle qui s'étend ſur toutes ſortes de ſciences & d'Auteurs, & qui faiſoit anciennement la principale & la plus belle partie de la Grammaire. On entend donc par *Philologie* une eſpéce de ſcience compoſée de Grammaire, de Rhétorique, de Poétique, d'Antiquités, d'Hiſtoire, de Philoſophie, & quelquefois même de Mathématiques, de Médecine, & de Juriſprudence; ſans traiter aucune de ces matiéres à fond ni ſéparément, mais les effleurant toutes ou en partie. Je ne ſai pourquoi cette Philologie, qui a fait tant d'honneur aux Scaligers, aux Saumaiſes, aux Caſaubons, aux Voſſius, aux Sirmonds, aux Gronovius, &c. & qui eſt encore fort cultivée en Angleterre, en Allemagne,

& en Italie, eſt preſque mépriſée en France, où l'on ne fait plus de cas que des ſciences exactes, & portées à leur perfection, comme la Phyſique, la Géométrie, &c. Notre Académie des Belles-Lettres, qui, ſous ce nom, renferme toutes les eſpéces d'érudition ancienne & moderne, & qui donne tous les ans dans ſes Mémoires des Traités ſur toutes ſortes de matiéres, peut contribuer beaucoup à renouveller parmi nous & à augmenter ce goût de Philologie & d'érudition. Je raporterai ici quelques-uns de ceux qui ſe ſont le plus diſtingués dans ce genre d'érudition, en mélant les Grecs avec les Latins.

ERATOSTHE'NE.

SUETONE dit qu'Eratoſthéne fut le premier qui porta le nom de *Philologue*. Il étoit de Cyréne, & devint Bibliothéquaire d'Alexandrie. Il vivoit du tems de Ptolémée Philadelphe. Il avoit embraſſé toutes ſortes de connoiſſances, ſans vouloir en approfondir aucune comme font ceux qui s'appliquent particuliérement à une ſeule, & qui veulent y exceller. C'eſt ce qui lui fit donner le ſurnom de * *Béta*, parce que ne pouvant aſpirer au pre-

De illuſtr. Grammat. cap. 10.

Olymp. 146. Av. J.C. 200.

Suidas.

* Béta *eſt la ſeconde lettre de l'alphabet Grec.*

mier rang dans aucune ſcience particuliére, il étoit du moins parvenu au ſecond dans toutes en général. Il vécut quatre-vingts ans, & ſe laiſſa mourir de faim, ne pouvant ſurvivre à la perte de la vûe dont il fut affligé. J'aurai occaſion d'en parler encore ailleurs. Il eut pour diſciple Ariſtophane de Byzance, qui fut maître du célébre Critique Ariſtarque.

VARRON.

VARRON (*Marc. Terentius*) a été regardé comme le plus docte des
AN.M. 3619. Romains. Il naquit en 636 de la fon-
Apud. Aul. Gell. lib. 3. cap. 10. dation de Rome, & mourut l'an 726,
AN.M. 3709. âgé de 90 ans. Il aſſure lui-méme qu'il avoit composé près de cinq cens Volumes ſur différentes matiéres. Il dédia celui de la langue Latine à Cicéron. Il compoſa un Traité de la vie ruſtique, *de re ruſtica*, qui eſt fort eſtimé. Ces deux derniers ouvrages ſont parvenus juſqu'à nous.

Saint Auguſtin admire & releve en pluſieurs endroits la vaſte érudition de ce ſavant Romain. Il nous a conſervé le plan du grand ouvrage de Varron ſur les Antiquités Romaines, compoſé de quarante & un Li-

vres. C'eſt de cet ouvrage que parle Cicéron en s'adreſſant à Varron même. » Nous [a] étions, lui dit-il, auparavant » comme étrangers, & en quelque » ſorte égarés dans notre propre ville. » Vos Livres nous ont, pour ainſi dire, » ramenés chez nous, en nous faiſant » connoitre qui & où nous étions. Après le dénombrement qu'en fait Cicéron, ſaint Auguſtin, plein d'admiration, s'écrie: » Varron [b] a lu un » ſi grand nombre de Livres, qu'on » eſt étonné comment il a pu trouver » le tems d'en compoſer lui-même; » & il en a compoſé néanmoins un ſi » grand nombre, qu'à peine conçoit-» on qu'un ſeul homme en ait pu lire » autant!

Il étoit difficile que tant d'ouvrages fuſſent écrits d'un ſtile élégant & poli. Auſſi [c] le même ſaint Auguſtin remarque-t-il que Cicéron loue Varron

a Nos, inquit, in noſtra urbe peregrinantes erranteſque, tanquam hoſpites, tui libri quaſi domum reduxerunt, ut poſſemus aliquando qui & ubi eſſemus agnoſcere. *Academ. Quæſt. liv.* 1. *n.* 9.

b Varro tam multa legit, ut aliquid ei ſcribere vacaſſe miremur; tam multa ſcripſit, quàm multa vix quemquam legere potuiſſe credamus. *De Civit. Dei, lib.* 6. *c.* 2.

c Cum Marco Varrone, homine, inquit, omnium facilè acutiſſimo, & ſine ulla dubitatione doctiſſimo. Non ait, eloquentiſſimo vel facundiſſimo; quoniam re vera in hac facultate multùm impar eſt. *S. Auguſt. ibid.*

comme un homme d'un eſprit pénétrant & d'un ſavoir profond, non comme un homme fort diſert & fort éloquent.

ASCONIUS PEDIANUS.

ASCONIUS Pédianus, cité par Pline le Naturaliſte & par Quintilien, a vécu ſous Néron & ſous Veſpaſien. Nous avons un reſte de ſes Notes ou de ſes Commentaires ſur diverſes Oraiſons de Cicéron. On peut dire qu'il a ſervi de modéle à la plupart des Critiques & des Scholiaſtes Latins qui l'ont ſuivi, & à ceux qui ſe ſont mêlés d'expliquer les Auteurs.

PLINE L'ANCIEN.

PLINE (*C. Plinius Secundus*) dit *l'Ancien*, pourroit être rangé parmi les Hiſtoriens, ou plutôt encore parmi les Philoſophes qui ont traité de la Phyſique. Mais la multiplicité de matiéres dont il parle dans ſes Livres de l'Hiſtoire Naturelle, a fait que j'ai cru lui pouvoir donner place parmi les Philologues.

Pline étoit de Vérone, & vivoit dans le premier ſiécle ſous Veſpaſien & Tite, qui l'honorérent de leur

eſtime, & l'emploiérent en diverſes affaires. Il porta les armes avec diſtinction : il fut aggrégé dans le Collége des Augures, fut envoié Intendant en Eſpagne, & malgré le tems que lui déroboient ſes emplois, il en trouva ſuffiſamment pour travailler à un grand nombre d'ouvrages, qui malheureuſement ſont perdus, excepté celui de *l'Hiſtoire naturelle*, compris en trente-ſept Livres : [a] Ouvrage, dit Pline le Jeune, d'une étendue, d'une érudition infinie, & preſque auſſi varié que la nature elle-même. En effet, étoiles, planétes ; grêle, vents, pluies ; arbres, plantes, fleurs ; métaux, minéraux ; animaux de toute eſpéce, terreſtres, aquatiques, volatiles ; deſcriptions Géographiques de villes & de pays, il embraſſe tout, & ne laiſſe dans la nature & dans les arts aucune partie qu'il n'examine avec ſoin. Pour compoſer cet Ouvrage, il avoit parcouru près de deux mille Volumes.

Il a [b] ſoin d'avertir qu'il prenoit le tems de ce travail, non ſur celui des

a Opus diffuſum, eruditum, nec minùs varium quam ipſa natura. *Plin. Epiſt.* 5. *lib.* 3.

b Succiſivis temporibus iſta curamus, id eſt nocturnis. *Præf.*

affaires publiques dont il étoit chargé, mais sur son propre repos, & qu'il y emploioit seulement certaines heures perdues. Pline le Jeune son neveu nous apprend qu'il menoit une vie simple & frugale, dormoit peu, & mettoit tout le tems à profit : celui des repas, pendant lesquels il se faisoit lire ; celui même des voiages, où il avoit toujours à ses côtés son livre, ses tablettes, son copiste : car il ne lisoit rien dont il ne fit des extraits. Il comptoit que ménager ainsi le tems, c'étoit prolonger sa vie, dont le sommeil abrége beaucoup la durée. *Pluribus horis vivimus : profectò enim vita vigilia est.*

Ep. 5. l. 3.

In Præfat.

Pline étoit bien éloigné de la fastueuse vanité de certains Auteurs, qui ne rougissent point de copier les autres sans les nommer. » Il me [a] sem» ble, dit-il, que la probité & l'hon» neur demandent, que, par un aveu » sincére, on rende une sorte d'hom» mage à ceux de qui l'on a tiré quel-

[a] In his voluminibus Auctorum nomina prætexui. Est enim benignum, ut arbitror, & plenum ingenui pudoris, fateri per quos profeceris .. Obnoxii profectò animi, & infelicis ingenii est, deprehendi in furto malle, quàm mutuum reddere, cùm præsertim sors fiat ex usura. *In Præfat.*

» que secours & quelque lumiére. Il compare un Auteur qui profite du travail d'autrui, à une personne qui emprunte de l'argent dont elle paie l'intérét : avec cette différence pourtant, que le débiteur, par l'intérêt qu'il paie, n'acquitte point le fonds de la somme qu'on lui a prétée; au lieu qu'un Auteur, par l'aveu ingénu de ce qu'il emprunte, l'acquiert en quelque sorte, & se le rend propre. D'où il conclut, qu'il y a de la petitesse d'esprit & de la bassesse, d'aimer mieux être surpris honteusement dans le vol, que d'avouer ingénuement sa dette. Je me suis bien enrichi de la sorte, & à bon marché.

Il sentoit parfaitement toute la difficulté & tous les inconvéniens d'une entreprise comme la sienne, où la matiére qu'on traite est par elle-même ingrate, stérile, ennuieuse, & ne laisse aucun lieu de faire paroitre de l'esprit. Mais [a] il étoit persuadé qu'on fait quelque gré aux Auteurs, qui préférent le desir d'être utiles au Public, à celui de lui plaire : & qui, dans cette

a Equidem ita sentio, peculiarem in studiis causam eorum esse, qui difficultatibus victis, utilitatem juvandi prætulerunt gratiæ placendi. *Ibid.*

vûe, ont le courage de ſurmonter & de dévorer toutes les peines d'un travail ennuieux & rebutant.

Il ſe flate qu'on lui pardonnera toutes les fautes qui lui ſeront échapées ; & l'on y en trouve beaucoup en effet, comme cela eſt inévitable dans un Ouvrage d'une ſi vaſte étendue, & d'une ſi prodigieuſe variété.

Pline dédia ſon Ouvrage à Tite, alors aſſocié preſque à l'Empire par Veſpaſien ſon pere, & qui devint depuis les délices du genre humain. Il en fait un éloge magnifique & abrégé, en lui diſant : » Votre élévation » n'a cauſé en vous d'autre change- » ment, ſinon de vous mettre en état » de faire tout le bien que vous deſi- » rez, en égalant votre pouvoir à » votre bonne volonté : *Nec quicquam in te mutavit fortunæ amplitudo, niſi ut prodeſſe tantumdem poſſes & velles.*

Epiſt. 16. *lib.* 6. Pline le Jeune nous apprend dans une Lettre qu'il adreſſe à Tacite l'Hiſtorien, le triſte accident qui fit périr ſon Oncle. Il étoit à Miſéne, où il commandoit la flote. Aiant appris qu'il paroiſſoit un nuage d'une grandeur & d'une figure extraordinaire, il ſe mit ſur mer, & s'aperçut bientôt

qu'il ſortoit du mont Veſuve. Il ſe preſſe d'arriver au lieu d'où tout le monde fuioit, & où le péril paroiſſoit le plus grand, mais avec une telle liberté d'eſprit, qu'à meſure qu'il apercevoit quelque mouvement extraordinaire, il faiſoit ſes obſervations, & les dictoit. Déja ſur ſes vaiſſeaux voloit la cendre plus épaiſſe & plus chaude à meſure qu'ils approchoient. Déja tomboient autour d'eux des pierres calcinées, & des cailloux tout noirs, tout brulés, tout pulvériſés par la violence du feu. Pline délibéra quelque tems s'il retourneroit en arriére : mais s'étant raſſuré, il continua ſa route, mit pied à terre à Stabie, & s'arréta chez Pomponianus ſon ami, qu'il trouva tout tremblant, & qu'il tâcha d'encourager. Après le repas, il ſe coucha, & dormit d'un profond ſommeil. L'approche du danger obligea de l'éveiller. Les maiſons étoient tellement ébranlées par les fréquens tremblemens de terre, que l'on auroit dit qu'elles étoient arrachées de leurs fondemens. Ils s'avancérent tous dans la campagne. Je paſſe beaucoup de circonſtances. La nuit ſombre & affreuſe qui couvroit tout, n'étoit un

peu dissipée que par la lueur de l'incendie. Des flâmes qui parurent plus grandes, & une odeur de souffre qui annonçoit leur approche, mirent tout le monde en fuite. Pline se leve appuié sur deux valets, & dans le moment tombe mort, suffoqué apparemment par l'épaisseur de la fumée.

Telle fut la fin du savant Pline. On ne peut savoir mauvais gré à un Neveu d'avoir peint en beau la mort de son Oncle, & de n'y avoir vû que de la force, du courage, de l'intrépidité, & de la grandeur d'ame. Mais, si nous en voulons juger sainement, peut-on excuser de témérité une entreprise, où un homme expose sa vie, &, ce qui est encore plus condannable, celle des autres, pour satisfaire une simple curiosité ?

Il me reste, pour terminer cet article, à dire un mot du stile de Pline. Il lui est tout particulier, & ne ressemble à aucun autre. Il ne faut pas s'attendre à y trouver ni la pureté, ni l'élégance, ni l'admirable simplicité du siécle d'Auguste, dont il n'étoit pourtant éloigné que d'assez peu d'années. Son caractére propre est la force, l'énergie, la vivacité, je puis même

dire la hardiesse, tant pour les expressions que pour les pensées ; & une merveilleuse fécondité d'imagination pour peindre & rendre sensibles les objets qu'il décrit. Mais il faut avouer aussi que son stile est dur & serré, & par là souvent obscur : que ses pensées sont fréquemment poussées au delà du vrai, outrées, & même fausses. J'essaierai d'en donner quelques exemples.

Pline dévelope les merveilles renfermées dans la matiére dont les voiles de vaisseaux sont composés, c'est-à-dire du lin & du * chanvre. L'homme jette dans la terre une petite semence, qui lui servira à se rendre maître des vents, & à les convertir à ses besoins. Sans parler d'une infinité de secours qu'on tire du lin ou du chanvre pour tous les usages de la vie, quoi de plus merveilleux que de voir une herbe raprocher l'Egypte de l'Italie malgré la mer qui les sépare ? Et quelle herbe encore ? Petite, mince, foible, qui s'éléve à peine de terre, qui d'elle-même ne forme ni corps ni substance ferme, & qui a besoin, pour servir à nos usages, d'être brisée, & réduite à la souplesse de la laine. C'est

Lib. 19. in Proam.

** Pline ne parle que du lin.*

à cette plante, toute médiocre qu'elle est, qu'on doit la facilité de se transporter d'un bout du monde à l'autre. *Seritur linum. Sed in qua non occurrit vitæ parte? quodve miraculum majus, herbam esse quæ admoveat Ægyptum Italiæ... Denique tam parvo semine nasci, quod orbem terrarum ultro citroque portet, tam gracili avena, tam non altè à terra tolli; neque id viribus suis necti, sed passum, tusumque, & in mollitiem lanæ coactum!*

Lib. 3. cap. 5. Il donne une idée magnifique de la grandeur & de la majesté de l'Empire Romain. Rome, selon lui, est en même tems la mere de l'univers, & lui doit sa nourriture; choisie exprès par les dieux pour illustrer le ciel même, pour réunir tous les Empires épars çà & là dans le monde, pour adoucir les mœurs, pour réduire à un seul & même langage les langues barbares & discordantes de tant de nations, pour établir entre elles par ce moien un salutaire & facile commerce, pour rappeller l'homme aux loix de l'humanité, en un mot pour rendre cette ville la patrie commune de tous les peuples de l'univers. *Terra (Italia) omnium terrarum alumna,*

eadem

eadem & parens; numine deûm electa, quæ cœlum ipsum clarius faceret, sparsa congregaret imperia, ritusque molliret, & tot populorum discordes ferasque linguas sermonis commercio contraheret ad colloquia, & humanitatem homini daret; breviterque una cunctarum gentium in toto orbe patria fieret.

Je n'ajouterai plus ici qu'un seul endroit, mais qui m'a paru bien remarquable, & qui nous regarde tous. C'est avec raison, dit Pline, qu'on donne à l'homme le premier rang parmi toutes les autres créatures, lui pour qui la nature semble les avoir toutes formées: mais elle lui fait acheter bien cher tous ses présens, de sorte qu'on ne sait si on a plus lieu de la regarder à son égard comme une mere indulgente, que comme une dure marâtre. Tous les autres animaux naissent couverts chacun d'une maniére différente, l'homme est le seul qui ait besoin d'un secours étranger pour se couvrir. Il est jetté, en naissant, tout nud sur la terre aussi nue que lui. Le premier signe de vie qu'il donne, sont des * cris, des pleurs, des

Lib. 7. in Proœm.

* *La langue Latine a un mot propre pour exprimer le cri des enfans, vagitus: comme elle en a aussi pour*

larmes, ce qui n'arrive à aucun des autres animaux. A ce premier usage qu'il a fait de la lumiére, succédent les liens & les langes dont on serre & on envelope tous ses membres, ce qui ne lui est pas moins particulier. C'est dans cet état que se trouve, aussitôt après sa naissance, le Roi des animaux, destiné à leur commander, piés & mains liées, & poussant des gémissemens. Il commence sa vie par les supplices, coupable uniquement parce qu'il est né. Peut-on comprendre la folie des hommes, de croire, après de tels commencemens, qu'ils soient nés pour le faste & l'orgueil : *Principium jure tribuetur homini, cujus causa videtur cuncta alia genuisse natura, magnâ sæva mercede contra tanta sua munera; non sit ut satis æstimare, parens*

marquer le cri des beufs, vaches, & taureaux, mugitus; *& celui des lions en colére*, rugitus. *Notre langue a adopté les deux derniers mots*, mugissement, rugissement. *Je ne sai pas pourquoi elle n'en feroit pas autant à l'égard du premier, & pourquoi elle ne diroit pas* vagissement, *qui est dans la même analogie. Ce mot choqueroit d'abord par la nouveauté : on s'y accoutumeroit peut-être insensiblement, comme on s'est accoutumé aux autres. Pour moi, qui ne me sens pas assez d'autorité dans le public, je n'ai pas osé le hazarder ; & je me suis contenté de dire en moi-même avec quelque regret :*

Ego cur acquirere pauca,
Si possum, invideor? *Horat.*

melior homini, an triſtior noverca fuerit. Ante omnia, unum animantium cunctorum alienis velat opibus : ceteris variè tegmenta tribuit... Hominem tantùm nudum, & in nuda humo, natali die abjicit ad vagitus ſtatim & ploratum, nullumque tot animalium aliud ad lacrymas, & has protinus vitæ principio... Ab hoc lucis rudimento, quæ ne feras quidem inter nos genitas, vincula excipiunt, & omnium membrorum nexus. Itaque feliciter natus jacet, manibus pedibuſque devinctis, flens animal ceteris imperaturum; & à ſuppliciis vitam auſpicatur, unam tantùm ob culpam, quia natum eſt. Heu dementiam ab his initiis exiſtimantium ad ſuperbiam ſe genitos ! Les Payens ſentoient bien la miſére de l'homme dès ſa naiſſance, mais ils n'en connoiſſoient pas la cauſe, comme le remarque ſaint Auguſtin en parlant de Cicéron : *rem vidit, cauſam non vidit.*

Ce peu d'endroits de Pline que j'ai raportés ici, & que j'ai traduits du mieux qu'il m'a été poſſible, ſans pouvoir rendre l'énergie de l'original, peut ſuffire pour donner quelque idée de ſon ſtile & de ſon caractére. Je dois faire remarquer, avant que de

finir, l'art induſtrieux de l'Auteur dont je parle. Son Ouvrage, qui embraſſe toute l'Hiſtoire Naturelle, & qui traite dans un détail exact une infinité de ſujets, abſolument néceſſaires pour ſon plan, mais tout-à-fait ennuieux par eux-mêmes, eſt rempli preſque partout de ronces & d'épines, qui n'offrent rien d'agréable au Lecteur, & qui ſont fort capables de le rebuter. Pline, en homme habile, pour prévenir, ou du moins pour diminuer cet ennui & ce dégoût, a eu ſoin de répandre çà & là quelques fleurs, de jetter dans certains récits beaucoup d'agrément & de vivacité, & d'orner de belles & ſolides réflexions preſque toutes les Préfaces qu'il met à la tête de chacun de ſes Livres.

LUCIEN.

LUCIEN, Auteur Grec, étoit de Samoſate, capitale de la Comagéne, province de Syrie. Il étoit d'une condition fort médiocre. Son pere, n'aiant pas le moien de l'entretenir, réſolut de lui faire apprendre un métier. Mais les commencemens ne lui en aiant pas été favorables, il ſe jetta

dans les Lettres ſur un ſonge vrai ou ſuppoſé qui eſt raporté au commencement de ſes Ouvrages. J'en donnerai ici l'extrait, qui pourra contribuer à faire connoitre ſon génie & ſon ſtile.

J'avois près de quinze ans, dit-il, & n'allois plus à l'école, lorſque mon pere délibéra avec ſes amis ſur ce qu'il devoit faire de moi. Pluſieurs n'approuvoient pas qu'on me jettât dans les Lettres, parce que, pour y réuſſir, il faut beaucoup de tems & de dépenſe. Ils conſidéroient que je n'étois pas riche, & qu'en apprenant quelque métier j'aurois moien de me fournir moi-même en peu de tems de quoi vivre, ſans être à charge à mon pere, ni à ma famille. Cet avis fut ſuivi, & l'on me mit entre les mains d'un Oncle, qui étoit un excellent Sculpteur. Cet Art ne me déplaiſoit pas, parce que je m'étois amuſé de bonne heure à faire de petits ouvrages de cire où je réuſſiſſois aſſez : d'ailleurs la Sculpture ne me paroiſſoit pas tant un métier, qu'un divertiſſement honnête. On me mit donc à l'ouvrage, pour voir comment je m'y prendrois. Mais je commençai par appuier ſi

lourdement le ciſeau ſur la pierre qu'on m'avoit donné à travailler, & qui étoit fort délicate, qu'elle ſe rompit ſous mes mains. Mon Oncle entra dans une telle colére, qu'il ne put s'empécher de me fraper, & de me donner pluſieurs coups : ainſi mon apprentiſſage commença par les larmes.

Je courus au logis tout pleurant, & racontai ma triſte avanture, montrant les marques des coups que j'avois reçus: ce qui affligea extrémement ma mere. Le ſoir étant venu, je me couchai, & ne fis que réver toute la nuit. J'eus, pendant le ſommeil, un ſonge, dont l'image me demeura vivement empreinte dans la mémoire. Je crus voir deux femmes. L'une groſſiére & mal peignée, qui avoit les mains craſſeuſes, les bras retrouſſés, le viſage tout couvert de ſueur & de pouſſiére, enfin telle qu'étoit mon Oncle lorſqu'il travailloit de ſon métier. L'autre avoit un air gracieux, un viſage doux & riant, un habit fort propre, mais modeſte. Après m'avoir bien tiraillé pour m'attirer chacune à leur parti, enfin elles remirent à mon choix la déciſion de leur différent, & plaidérent leur cauſe ſucceſſivement.

La première commença ainſi. » Mon
» fils, je ſuis la Sculpture que tu viens
» d'embraſſer, & qui t'eſt connue dès
» ton enfance, ton Oncle s'y étant
» rendu très célébre. Si tu veux me
» ſuivre, ſans t'arréter aux cajoleries
» de ma rivale, je te rendrai illuſtre,
» non, comme elle, par des paroles,
» mais par des effets. Car, outre que
» tu deviendras robuſte & vigoureux
» comme moi, tu remporteras une
» eſtime qui ne ſera point ſujette à
» l'envie, ni cauſe un jour de ta perte,
» comme les charmes de celle qui te
» veut ſuborner. Du reſte, que mon
» habit ne te faſſe point de peine:
» c'eſt celui de Phidias & de Polycléte,
» & des autres grands Sculpteurs qui
» ſe ſont fait adorer dans leurs ouvra-
» ges, & qu'on révére encore avec
» les dieux qu'ils ont faits. Conſidére
» combien, en ſuivant leurs traces,
» tu acquerras de gloire & de louan-
» ge, & de quelle joie tu combleras
» ton pere & ta famille. « Voila à peu
près ce que me dit cette Dame, d'un
ton rude & groſſier, comme parlent
les Artiſans, mais avec force & viva-
cité. Après quoi l'autre me parla
ainſi.

» Je suis l'Erudition, qui préside à
» toutes les belles connoissances. La
» Sculpture t'a étalé les avantages que
» tu aurois avec elle. Mais, si tu l'é-
» coutes, tu ne seras jamais qu'un
» misérable Artisan, exposé au mé-
» pris & aux injures de tout le monde,
» & contraint de faire la cour aux
» Grands pour subsister. Quand tu de-
» viendrois des plus excellens en ton
» Art, on se contentera de t'admirer,
» sans porter d'envie à ta condition.
» Mais, si tu veux me suivre, je t'ap-
» prendrai tout ce qu'il y a de beau &
» de rare dans l'univers, & tout ce qu'il
» y a de remarquable dans toute l'An-
» tiquité. J'ornerai ton ame des vertus
» les plus estimables, telles que sont
» la modestie, la justice, la piété, la
» douceur, l'équité, la prudence, la
» patience, & l'amour de tout ce qui
» est honnête & louable: car ce sont
» là les véritables ornemens de l'ame.
» Au lieu de ce méchant habit que tu
» as, je t'en donnerai un majestueux,
» comme celui que tu me vois; &
» de pauvre & inconnu, je te rendrai
» illustre & opulent, digne des plus
» grands emplois, & en état d'y par-
» venir. S'il te prend envie de voiager

» dans les pays étrangers, je ferai
» marcher ta renommée devant toi.
» Par tout on viendra te consulter
» comme un oracle : tu seras adoré
» & respecté de tout le monde. Je
» te donnerai même l'immortalité
» tant vantée, & te ferai vivre à ja-
» mais dans la mémoire des hommes.
» Considére ce qu'Eschine & Démo-
» sthéne, l'admiration de tous les sié-
» cles, sont devenus par mon moien.
» Socrate, qui avoit suivi d'abord la
» Sculpture ma rivale, ne m'eut pas
» plutôt connue, qu'il l'abandonna
» pour moi. A-t-il eu sujet de s'en re-
» pentir ? Quitteras-tu tant d'honneur,
» de richesses, & de crédit, pour sui-
» vre une pauvre inconnue, qui le
» marteau & le ciseau à la main n'a
» que ces vils instrumens à t'offrir,
» qui est contrainte de travailler de
» ses mains pour vivre, & de songer
» plutôt à polir un marbre, qu'à se
» polir soi-même ?

Elle n'eut pas plutôt prononcé ces paroles, que touché de ses promesses, & n'aiant pas encore oublié les coups que j'avois reçus, je courus l'embrasser, sans attendre qu'elle eût achevé son discours. L'autre, transportée de

colére & de dépit, fut changée ſur le champ en ſtatue; comme on le dit de Niobé. Alors l'Erudition, pour me récompenſer de mon choix, me fit monter avec elle ſur ſon char, & touchant ſes chevaux ailés, me promena d'Orient en Occident, me faiſant répandre par tout je ne ſai quoi de céleſte & de divin, qui faiſoit regarder les hommes en haut avec étonnement, & me combler de bénédictions & de louanges. Elle me ramena enſuite dans mon pays couronné d'honneur & de gloire; & me rendant à mon pere, qui m'attendoit avec grande impatience; » Voi, lui dit» elle en lui montrant l'habit dont ſon fils étoit revétu, « de quel bonheur » tu l'euſſes privé ſans moi. Telle fut la fin de mon ſonge.

Lucien termine ce petit diſcours en marquant, que ſon deſſein, dans le récit de ce ſonge qui a tout l'air d'être de ſon invention, a été de porter la Jeuneſſe à l'amour de la vertu, & de l'encourager par ſon exemple à ſurmonter toutes les difficultés qui ſe rencontrent dans cette carriére, & à ne point regarder la pauvreté comme un obſtacle au vrai mérite.

L'effet de ce ſonge fut d'allumer en lui un vif deſir de ſe diſtinguer par l'étude des Belles-Lettres, & il s'y livra tout entier. On peut juger du progrès qu'il y fit par l'érudition qui paroit dans ſes Ecrits ſur toutes ſortes de matiéres : c'eſt ce qui m'a donné lieu de le ranger parmi les Philologues.

Il dit lui-même qu'il embraſſa la profeſſion d'Avocat : mais qu'aiant en horreur les criailleries & les autres vices du barreau, il eut recours à la Philoſophie comme à un aſyle.

Il paroit auſſi par ſes Ecrits que c'étoit un Rhéteur, qui faiſoit profeſſion d'éloquence, & qui compoſoit des déclamations & des harangues ſur divers ſujets, & même des plaidoiers, quoiqu'il ne nous en reſte point de ſa façon.

Il s'établit d'abord à Antioche, d'où il paſſa en Ionie & en Gréce, puis en Gaule & en Italie : mais ſon plus long ſéjour fut à Athénes. Dans ſon extrême vieilleſſe il prit la charge de Greffier du Préfet d'Egypte. Je n'entre point dans le détail des particularités de ſa vie, peu importantes pour mon ſujet. Il vécut juſqu'au tems de l'Em-

pereur Commode, à qui il adreſſa, après la mort de Marc Aurele, l'hiſtoire de l'impoſteur Alexandre.

Il a laiſſé beaucoup d'Ecrits, & ſur différentes matiéres. La pureté de la langue Grecque, & le ſtile net, agréable, vif, & plein d'eſprit, les font lire avec beaucoup de plaiſir. Il a attrapé dans ſes Dialogues des Morts cette ſimplicité fine, & cet enjouement naïf, qui ſont ſi propres à ce genre d'écrire, très difficile, quoiqu'il ne le paroiſſe pas, parce qu'il faut y faire parler une infinité de perſonnages, d'âge & d'état fort différens, chacun ſelon ſon caractére particulier.

Il a cet avantage, que Quintilien a remarqué dans Cicéron, qu'il peut être utile à ceux qui commencent, & qu'il n'eſt pas inutile aux plus avancés. Il eſt merveilleux pour la narration, & a une fécondité qui peut être d'un grand ſecours aux eſprits naturellement ſecs & ſtériles.

Il traite la Fable d'une maniére agréable, & fort propre à la faire retenir, ce qui n'eſt pas un petit avantage pour l'intelligence des Poétes. Il fait, en mille endroits, une peinture

admirable de la misére de cette vie, de la vanité des hommes, du faste des Philosophes, & de l'arrogance des Savans.

Il est vrai néanmoins qu'il faut du choix & du discernement dans cet Auteur, qui, dans plusieurs de ses Ouvrages, marque peu de respect pour la pudeur, & fait une profession ouverte d'impiété, se moquant également & de la religion Chrétienne dont il parle en plusieurs endroits avec un souverain mépris, & des superstitions payennes dont il fait voir le ridicule. C'est ce qui lui a fait donner le surnom de Blasphémateur & d'Athée. Aussi il suivoit la philosophie d'Epicure, qui n'est guéres éloignée de l'athéisme : ou plutôt il n'avoit ni religion, ni dogme fixe & constant, regardant tout comme incertain, & problématique, & voulant se rire de tout. *Suidas.*

Suidas dit qu'on tenoit qu'il étoit mort déchiré par les chiens, en punition de ce qu'il avoit eu la hardiesse de se railler de Jesus-Christ. Il seroit à souhaiter que ce fait fût mieux attesté.

AULU-GELLE.

AULU-GELLE (*Aulus Gellius* ou par corruption *Agellius*) eſt un Grammairien, qui vivoit dans le ſecond ſiécle, ſous M. Auréle, & ſous quelques Empereurs qui le ſuivirent. Il étudia la Grammaire à Rome, & la Philoſophie à Athénes ſous Calviſius Taurus, d'où il revint enſuite à Rome.

Gell. in Præf. Il s'eſt rendu célébre par ſes *Nuits Attiques*. C'eſt le nom qu'il a donné au recueil qu'il fit, pour ſes enfans, de ce qu'il avoit appris de plus beau par la lecture des Auteurs, ou par la converſation des hommes habiles. Il l'appella ainſi, parce qu'il l'avoit compoſé à Athénes pendant l'hiver, dont les longues nuits laiſſent plus de tems pour travailler. Macrobe en copie diverſes choſes ſans le nommer.

Il ne paroit pas un grand diſcernement dans les matiéres qu'il a choiſies comme les plus conſidérables & les plus utiles, & qui pour la plupart ne ſont que des remarques de Grammaire peu importantes. On lui eſt pourtant redevable de pluſieurs faits & de pluſieurs monumens de l'Antiquité, que lui ſeul nous a conſervés. Des vingt

Livres qui composent cet ouvrage, le huitiéme est entiérement perdu : il n'en reste que les titres des Chapitres. Celui où il traite en passant des Loix des douze Tables, est fort estimé. Lib. 20. c. 1.

Le stile d'Aulu-Gelle ne manque pas de force, mais il est souvent mélé de mots barbares & impropres, qui le rendent dur & obscur, & qui se sentent du siécle où il a vécu, dont il ne faut pas attendre beaucoup de pureté ni d'élégance.

Entre les particularités qu'il nous apprend de sa vie, il remarque qu'étant encore fort jeune, & aiant été choisi par les Préteurs pour juger quelques petites affaires de particuliers, il s'en présenta une où un homme demandoit à un autre une somme d'argent qu'il disoit lui avoir prétée. Il ne le prouvoit que par des indices fort foibles, n'aiant ni actes ni témoins : mais c'étoit constamment un homme d'honneur, d'une vie irréprochable, & d'une intégrité reconnue. Sa partie au contraire, qui nioit la dette, étoit un homme décrié pour son avarice sordide ; & l'on montroit qu'il avoit été souvent convaincu de mensonge, de fraude, & de perfidie. Aulu-Gelle Gell. lib. 14. cap. 2.

avoit pris avec lui, pour juger ce procès, plusieurs de ses amis accoutumés au barreau, mais qui ne demandoient qu'à expédier, parce qu'ils avoient bien d'autres affaires. Ainsi ils concluoient tous sans difficulté qu'on ne pouvoit point obliger un homme à paier, lorsqu'il n'y avoit point de preuves qu'il dût ce qu'on lui demandoit.

Aulu-Gelle ne put se résoudre à mettre ainsi les parties hors de Cour, jugeant l'un très capable de dénier ce qu'il devoit, & l'autre incapable de demander ce qu'on ne lui devoit pas. Il remit le jugement à un autre jour, & s'en alla consulter Favorin qui vivoit encore à Rome: c'étoit un Philosophe d'une grande réputation. Favorin lui raporta, sur le cas qu'il lui proposoit, un endroit de Caton, qui disoit que dans ces sortes d'occasions où il n'y avoit point de preuves, l'ancienne pratique des Romains étoit d'examiner lequel des deux étoit le plus homme de bien; &, quand ils l'étoient également, ou qu'ils étoient également décriés, de juger en faveur de celui à qui on demandoit: d'où Favorin concluoit, qu'entre deux

personnes si différentes il n'y avoit point de difficulté à croire un homme de bien contre un méchant. Quelque respect qu'eût Aulu-Gelle pour ce Philosophe, il ne put pas entrer entiérement dans sa pensée ; &, ne voulant rien faire contre sa conscience, il s'excusa de juger cette affaire, où il ne voioit pas assez clair. Elle ne souffriroit maintenant aucune difficulté, & le Debiteur prétendu seroit pris à serment, & cru sur sa parole.

ATHE'NE'E.

ATHE'NE'E étoit de Naucrate, ville autrefois célébre dans l'Egypte, sur un bras du Nil a qui elle donnoit le nom. Il vivoit du tems de l'Empereur Commode. Il a composé en Grec un ouvrage sous le nom de *Dipnosophiste*, c'est-à-dire *Banquet des Savans* ; qui est rempli d'une infinité de recherches curieuses & savantes, & qui donne beaucoup de lumiére pour les antiquités Grecques. Nous n'avons qu'un abrégé ou des extraits des premiers Livres de son Dipnosophiste, faits, comme le croit Casaubon, à Constantinople il y a cinq ou six cens ans.

Voss. hist. gr. lib. 2. c. 15.

JULIUS POLLUX.

JULIUS POLLUX étoit compatriote & contemporain d'Athénée. Il adressa à Commode, lorsqu'il n'étoit que César, & que M. Auréle vivoit encore, les dix Livres que nous avons de lui sous le titre d'*Onomasticon*. C'est un recueil des mots Synonymes par lesquels les bons Auteurs Grecs ont coutume d'exprimer une même chose. Il étoit apparemment l'un des Précepteurs de Commode. Il lui plut par sa belle voix, & ce Prince lui donna la chaire établie à Athénes pour les Professeurs en Eloquence. Philostrate, qui le met entre les Sophistes, lui attribue une grande connoissance de la langue Grecque, le discernement de ce qui étoit bien ou mal écrit, & assez de génie pour l'éloquence, mais peu d'art.

Philostr. pag. 589. 590.

SOLINUS.

C. JULIUS SOLINUS nous a laissé une description de la terre, sous le nom de *Polyhistor*. Vossius raporte plusieurs opinions sur le tems où a vécu cet Auteur, & conclut que tout ce qu'on en peut dire, c'est qu'il a

Voss. hist. Lat. lib. 3.

précédé saint Jérôme qui le cite, c'est-à-dire qu'il est après le premier siécle, & avant la fin du quatriéme. Son ouvrage n'est qu'un extrait de divers Auteurs, particuliérement de Pline le Naturaliste, & est fait avec assez peu de lumiére & de jugement.

PHILOSTRATE.

IL Y A EU plusieurs Sophistes de ce nom. Nous ne parlerons ici que de celui qui a fait la vie d'Apollone de Tyannes. Il étoit du nombre des hommes de lettres qui fréquentoient la Cour de l'Impératrice Julie femme de Sévére. Il professa l'éloquence à Athénes, & ensuite à Rome sous Sévére. La vie d'Apollone, écrite par Damis le plus zélé de ses disciples, qui n'étoit proprement que des Mémoires assez mal écrits, étant tombée entre les mains de Julie, elle la donna à Philostrate, qui sur ces Mémoires, & sur ce qu'il put tirer des Ouvrages d'Apollone même, & sur quelques autres Ecrits, composa l'Histoire que nous en avons.

Suidas. AN. J.C. 194.

Eusebe soutient qu'il seroit facile de montrer qu'une grande partie de ses narrations se détruisent d'elles-

Euseb. in Hier.

mêmes, & qu'elles ne ſentent que la fable & le roman. Auſſi il ne craint point d'aſſurer que tout ſon Ouvrage eſt plein de fictions & de fauſſetés.
Phot. cap. 44. Photius, qui raporte en abrégé une partie des faits de cette Hiſtoire, en traite pluſieurs de fables impertinentes. Suidas en parle de même.

Ce dernier, outre la vie d'Apollone, attribue à Philoſtrate beaucoup d'Ecrits, & entr'autres quatre Livres de Tableaux & de deſcriptions que nous avons encore, qui ont paſſé pour un Ouvrage fort beau, bien ſoutenu, & écrit dans toute la délicateſſe de la langue Attique.

MACROBE.

ON DONNE à cet Auteur, à la tête de ſes ouvrages, les noms d'*Aurélius Théodoſius Ambroſius Macrobius.* On y ajoute le titre d'*Illuſtre*, propre à ceux qui étoient élevés aux premiéres dignités de l'Empire. Il étoit d'un pays où la langue Latine n'étoit pas d'un uſage commun, c'eſt-à-dire de la Gréce ou de l'Orient. Il a vécu ſous Théodoſe, & ſous ſes enfans.

Quoiqu'on n'ait pas de certitude que cet Auteur ſoit le Macrobe qu'on

trouve dans les loix d'Honoré & de Théodose, on ne peut guéres néanmoins douter qu'il n'ait vécu vers ce tems-là, puisque toutes les personnes qu'il fait parler dans ses Saturnales, en sont à peu près.

Il feint cet entretien pour ramasser tout ce qu'il savoit d'antiquités, afin que ce recueil pût servir à l'instruction de son fils Eustathe, à qui il l'adresse. Et comme il y fait rassembler tous les plus grands & les plus habiles de Rome durant les vacations des Saturnales, on a donné le nom de *Saturnales* à son ouvrage. Il y fait profession de raporter ordinairement les choses dans les propres termes des Auteurs dont il les tiroit, parce qu'il ne cherchoit pas à faire paroitre de l'éloquence, mais a instruire son fils : outre qu'étant Grec, il n'avoit pas une entiére facilité à s'exprimer en Latin. On prétend en effet que son élocution n'est ni pure, ni belle ; & que dans les endroits où il parle de lui-même, on voit un Grec qui bégaie en Latin. Pour les choses, on y trouve de l'agrément & de l'érudition.

Saturn. lib. 1. in Præfat.

Outre les Saturnales, on a encore deux Livres de Macrobe sur le songe

que Cicéron attribue à Scipion, faits aussi pour son fils Eustathe, à qui il les adresse.

DONAT.

An. J.C. 354. DONAT, (*Ælius Donatus*) dont saint Jérôme a été écolier, enseignoit la Grammaire à Rome avec éclat sous l'Empereur Constance.

On a des Commentaires sur Virgile & sur Térence, qu'on prétend être ceux-mêmes que saint Jérôme attribue à Donat son Maître. Les plus habiles croient qu'il peut y avoir quelque chose de lui dans le Commentaire sur Virgile, mais qu'on y en a ajouté beaucoup d'autres qui sont indignes d'un homme aussi habile qu'il étoit. Pour le Commentaire sur Térence, on l'attribue à Evanthius, nommé Eugraphe par d'autres, qui vivoit du même tems. On ne croit pas non plus que les Vies de ces deux Poétes soient de Donat. Nous avons sous son nom quelques Ecrits de Grammaire qui sont estimés.

SERVIUS.

SERVIUS (*Maurus Honoratus*) vivoit vers le tems des Empereurs

Arcade & Honoré. Il eſt fort connu par le Commentaire ſur Virgile qui lui eſt attribué. L'opinion commune eſt que ce ſont des Extraits en forme d'Abrégé tirés de l'Ouvrage du véritable Servius, que ces Extraits ont fait perdre.

STOBE'E.

JEAN STOBE'E, Auteur Grec, vivoit vers le cinquiéme ſiécle. Ce qui nous reſte de ſon Recueil, nous a conſervé de rares monumens des Poétes & des Philoſophes anciens. On croit que parmi ces fragmens il ſe trouve pluſieurs choſes ajoutées par ceux qui ſont venus après lui.

CHAPITRE TROISIÉME.

DES RHÉTEURS.

ON APPELLE Rhéteurs ceux qui faiſoient profeſſion d'enſeigner l'Eloquence, & qui en ont laiſſé des préceptes.

L'Eloquence eſt l'art de bien parler. On pourroit croire que pour l'acquerir, il ſuffiroit d'écouter & de ſuivre la voix

de la nature. Elle nous dicte ce semble, en chaque occasion, ce qu'il faut dire, & souvent même la maniére de le dire. Ne voit-on pas tous les jours une infinité de personnes, qui, sans art, sans étude, & par la seule force du génie, savent mettre de l'ordre, de la netteté, de l'éloquence, & surtout du sentiment dans leurs discours? Que faut-il davantage.

Il est [a] vrai que sans le secours de la nature les préceptes ne sont d'aucun usage: mais il est vrai aussi qu'ils l'aident & la fortifient beaucoup, en lui servant de guide & de régle. Les préceptes ne sont autre chose que des observations qu'on a faites sur ce qu'il y avoit de beau & de défectueux dans les discours qu'on entendoit. Car, [b] comme le dit fort bien Cicéron, l'éloquence n'est point née de l'art, mais l'art est né de l'éloquence. Ces réflexions mises par ordre, ont formé ce qu'on appelle Rhétorique. Or qui doute qu'elles ne puissent être d'un grand

a Illud inprimis testandum est, nihil præcepta atque artes valere, nisi adjuvante natura. *Quintil. lib.* 1. *in Proœm.*

b Non esse eloquentiam ex artificio, sed artificium ex eloquentia natum. 1. *De Orat. n.* 146.

Initium dicendi dedit natura; initium artis observatio. *Quintil. l.* 3. *c.* 2.

grand ſecours pour acquerir & perfectionner le talent de la parole ?

Quintilien, dans le troiſiéme Livre de ſes *Inſtitutions Oratoires*, fait un aſſez long dénombrement des anciens Rhéteurs tant Grecs que Latins. Je ne m'arréterai que ſur ceux dont le nom & l'hiſtoire ſont plus connus, & je paſſerai légérement ſur les autres, & même j'en omettrai pluſieurs. Mr. Gibert, qui profeſſe la Rhétorique au Collége Mazarin depuis près de cinquante ans avec beaucoup de réputation, & qui a rempli lontems à pluſieurs repriſes, & toujours avec un égal ſuccès, l'honorable place de Recteur dans l'Univerſité de Paris, a compoſé ſur le ſujet que je traite ici, un Ouvrage plein d'érudition, dont il m'a permis, en qualité d'ancien ami, de faire tout l'uſage que je voudrois.



ARTICLE PREMIER.

DES RHÉTEURS GRECS.

EMPÉDOCLE. CORAX. TISIAS.

Quintil. lib. 3. cap. 1. Cic. in Brut. n. 46.

EMPEDOCLE d'Agrigente, célébre Philoſophe, paſſe pour le premier qui ait eu quelque connoiſſance de la Rhétorique; *Corax* & *Tiſias*, tous deux Siciliens, pour les premiers qui en aient donné des régles. Ils eurent pluſieurs diſciples, plus connus ſous le nom de Sophiſtes. Il en ſera parlé dans la ſuite.

PLATON.

QUOIQUE Platon ſemble avoir pris à tâche de décrier la Rhétorique, il mérite à juſte titre d'être mis au nombre des plus excellens Rhéteurs, n'aiant cenſuré & tourné en ridicule que ceux qui deshonoroient cet Art par l'abus qu'ils en faiſoient, & par le mauvais goût qu'ils s'efforçoient d'introduire dans l'Eloquence. Les réflexions ſenſées & ſolides qu'il a inſérées dans pluſieurs de ſes dialogues, ſur tout dans le Phédre & dans le Gorgias, peuvent être regardées comme une bonne Rhétorique, & en

contiennent les plus importans principes.

ARISTOTE.

ARISTOTE eſt reconnu avec raiſon pour le Chef & le Prince des Rhéteurs. Sa Rhétorique, diviſée en trois livres, a toujours été conſidérée par les Savans comme un chef-d'œuvre, & comme le Traité le plus accompli qui ait paru ſur cette matiére. Un ſentiment de jalouſie, ou plutôt d'émulation, nous a procuré cet Ouvrage. [a] Iſocrate, alors fort âgé, enſeignoit l'éloquence à Athénes avec un ſuccès extraordinaire, & étoit ſuivi d'un grand nombre d'illuſtres diſciples. J'aurois pu, par cette raiſon, le mettre au nombre des Rhéteurs : mais je me réſerve à en parler ſous un autre titre. Une réputation ſi éclatante réveilla Ariſtote. S'appliquant par une

[a] Itaque ipſe Ariſtoteles, cùm florere Iſocratem nobilitate diſcipulorum videret... mutavit repente totam formam prope diſciplinæ ſuæ, verſumque quemdam de Philoctete paulo ſecus dixit. Ille enim tacere ait ſibi eſſe turpe cum barbaris; hic autem, cùm Iſocratem pateretur dicere. *De Orat. lib. 3. n. 141.*

Iſocratis præſtantiſſimi diſcipuli fuerunt in omni ſtudiorum genere; eoque jam ſeniore... pomeridianis ſcholis Ariſtoteles præcipere artem oratoriam cœpit. *Quintil. lib. 3. cap. 1.*

parodie heureuse un vers d'une Tragédie Grecque, il se disoit à lui-même: *Il m'est honteux de garder le silence, & de laisser parler Isocrate.*

Αἰσχρὸν σιωπᾷν, Ισοκράτην δ' ἐᾷν λέγειν.

Jusques-là il n'avoit donné que des leçons de Philosophie. Il les continua le matin seulement, & ouvrit son Ecole l'après-midi pour y enseigner les préceptes de Rhétorique.

De Invent. lib 2. n. 6. De Orat. lib. 2. n. 160.

Il paroit qu'Aristote avoit composé plusieurs Ouvrages sur la Rhétorique. Cicéron parle en plus d'un endroit d'un Recueil, où [a] ce Philosophe avoit ramassé tous les préceptes de cet Art qui avoient paru depuis Tisias, qu'il en regarde comme l'inventeur, jusqu'à son tems; & il les avoit traités avec tant d'élégance & de netteté, & les avoit mis dans un si beau jour, qu'on ne les alloit plus chercher dans

a Nominatim cujusque præcepta magnâ conquisita curâ perspicuè conscripsit, atque enodata diligenter exposuit; ac tantùm inventoribus ipsis suavitate & brevitate dicendi præstitit, ut nemo illorum præcepta ex ipsorum libris cognoscat; sed omnes, qui, quod illi præcipiant, velint intelligere, ad hunc quasi ad quemdam multo commodiorem explicatorem convertantur. *De Invent.*

leurs Auteurs, mais dans Ariſtote ſeul.

Immédiatement après la Rhétorique d'Ariſtote renfermée en trois livres, on en trouve une qui a pour titre, *Rhetorica ad Alexandrum*, comme ſi elle avoit été adreſſée à Alexandre, & compoſée exprès pour lui. Mais tous les Savans conviennent qu'elle n'eſt point d'Ariſtote.

Il avoit compoſé ſur cette même matiére des Livres qui portoient le nom de Théodecte. Ce que raconte à ce ſujet Valére Maxime ne feroit pas d'honneur à Ariſtote s'il étoit vrai. Il dit que pour faire plaiſir à Théodecte, l'un de ſes diſciples qu'il conſidéroit particuliérement, il lui avoit fait préſent de ces Livres, & lui avoit permis de les publier ſous ſon nom: mais qu'enſuite, ſe repentant d'avoir cédé inconſidérément ſa propre gloire à un autre, il s'en déclara l'auteur. En effet il les cite comme de lui dans ſa Rhétorique. On doutoit encore, du tems de Quintilien, ſi cet Ecrit étoit d'Ariſtote ou de Théodecte.

Lib. 3. cap. 9. pag. 593. Quintil. lib. 2. cap. 15.

Quoiqu'il en ſoit, ſa Rhétorique, qui eſt parvenue juſqu'à nous, & qu'on ne lui conteſte point, eſt de tous ſes

Ouvrages le plus généralement eſtimé, pour l'ordre merveilleux qui y régne, pour la ſolidité des réflexions qui accompagnent ſes préceptes, pour la profonde connoiſſance du cœur humain, qui paroit ſurtout dans ſon Traité des mœurs & des paſſions. Les Maîtres, deſtinés à former les jeunes gens à l'Eloquence, ne peuvent trop étudier cet excellent Livre. J'en dis autant de ſa Poétique.

ANAXIMÉNE.

ANAXIME'NE de Lampſaque paſſe communément pour avoir été auteur de la *Rhétorique* adreſſée *à Alexandre.* Elle a ſon mérite, mais eſt très inférieure à celle d'Ariſtote. Il avoit écrit ſur beaucoup d'autres matiéres.

DENYS D'HALICARNASSE.

DENYS D'HALICARNASSE tient un des premiers rangs entre les Hiſtoriens & les Rhéteurs. Je ne le conſidére ici que ſous cette derniére qualité.

Auſſitôt après qu'Auguſte eut terminé les guerres civiles, vers le milieu de la CLXXXVII Olympiade, environ vingt-huit ans avant Jeſus-Chriſt,

Denys d'Halicarnaſſe vint s'établir à Rome, & il y ſéjourna vingt-deux ans. On juge, par quelques endroits de ſes Ouvrages, qu'il y enſeigna la Rhétorique ou publiquement, ou en particulier. Tome II p. 21. & p. 64.

Tout ce qu'il a écrit ſur cette matiére n'eſt point parvenu juſqu'à nous. Nous avons de cet Auteur un Traité de l'*Arrangement des paroles*; un autre de l'*Art*; un troiſiéme, qui n'eſt pas entier, *touchant le caractére des Ecrivains* anciens, & ſurtout des Orateurs. Dans la premiére partie il parle de *Lyſias*, d'*Iſocrate*, & d'*Iſée*: dans la ſeconde il traitoit de *Démoſthéne*, d'*Hypéride*, & d'*Eſchine*; il ne nous en reſte que ce qui regarde Démoſthéne, encore ce morceau n'eſt-il pas entier. Il ajoute auſſi quelque choſe de *Dinarque*. Suivent deux Lettres: l'une à Ammée, où il examine *ſi Démoſthéne s'eſt formé ſur la Rhétorique d'Ariſtote*; l'autre à un Pompéius, où *il rend compte de ce qu'il a cru être blâmable dans la diction de Platon*. Nous avons encore ſes *Comparaiſons* d'Hérodote & de Thucydide, de Xénophon, de Philiſte, & de Théopompe. Enfin nous avons ſes réflexions *ſur ce*

qui fait le propre caractére de Thucydide. Le but de ces derniers ouvrages, est de faire connoitre les Auteurs dont il parle ; de marquer en quoi ils sont imitables, & en quoi ils ne le sont pas.

Ce n'est donc pas une Rhétorique en forme que nous avons de cet Auteur : ce ne sont que des morceaux de Rhétorique, ou quelques points de cet Art, qu'il a jugé à propos de traiter.

L'examen qu'il fait des Ecrivains de l'antiquité les plus estimés, & le jugement qu'il en porte, peuvent servir beaucoup à former le goût. Il est vrai qu'on est choqué d'abord de la liberté avec laquelle il fait le procès sur certains articles à Platon & à Thucydide, pour lesquels d'ailleurs il témoigne une grande estime & un grand respect. Ce seroit une chose très utile, & qui ne seroit pas desagréable aux Lecteurs, d'entrer dans une discussion exacte de ces jugemens, & d'examiner, sans prévention & de bonne foi, s'ils sont fondés en raison & en vérité. Ni le plan de mon ouvrage, ni la médiocrité de mes talens, ne me permettent pas de songer à une telle entreprise. Notre Auteur déclare en plusieurs en-

Tom. II. p. 120. 137. 161.

droits que ce n'eſt ni l'envie de s'élever lui-même, ni le deſir de rabaiſſer les autres, qui le guident & le conduiſent dans ſes critiques, mais une volonté ſincére d'être utile à ſes Lecteurs. C'eſt une heureuſe diſpoſition pour juger ſainement.

Un fragment fort court qui nous reſte de lui, nous apprend quel motif l'avoit engagé à compoſer ſes Traités de Rhétorique : c'étoit le deſir de contribuer à l'affermiſſement du bon goût par raport à l'Eloquence. Depuis la mort d'Alexandre Roi de Macédoine, elle avoit ſouffert dans la Gréce de grands changemens, & par des déclins imperceptibles, mais qui alloient toujours en croiſſant, elle étoit enfin tombée dans un état qui la rendoit méconnoiſſable. Nous verrons dans la ſuite que ce déchet & cette altération commença par Démétrius de Phalére. Au lieu de cette beauté mâle & naturelle, de cette noble & ancienne ſimplicité, de cet air de dignité & de grandeur, qui lui avoient attiré un reſpect général, & procuré un empire ſouverain ſur les eſprits & ſur les cœurs ; ſa Rivale, j'entends la fauſſe Eloquence, ſortie des contrées

Tom. II. p. 80. 81.

délicieuses de l'Asie, travailla sourdement à la supplanter, fit usage pour cela du fard & des couleurs les plus vives, emploia les ornemens les plus propres à éblouir les yeux, & à faire illusion. Cette derniére-venue, sans autre mérite que celui d'une brillante mais vaine parure, vint à bout, quoiqu'étrangére, de s'établir dans toutes les villes Grecques, à l'exclusion de l'autre née dans le pays même, laquelle se vit exposée à l'oubli, au mépris, & même aux insultes de ceux qui l'avoient autrefois si lontems & si justement admirée. Notre Auteur compare, en ce point, la Gréce à une maison, où une concubine adroite & artificieuse, qui par ses charmes & ses attraits s'est rendue maîtresse de l'esprit du mari, a jetté le desordre & la corruption, & où elle exerce un empire absolu, pendant que la femme légitime, devenue en quelque sorte esclave, a la douleur de se voir méprisée & comptée pour rien, & contrainte d'essuier tous les jours les rebuts & les outrages les plus sensibles. Il reconnoit avec joie qu'on a vû depuis peu la saine Eloquence reprendre son ancien crédit, & sa Ri-

vale obligée à son tour de lui céder la place. Tout ce qu'il dit ici regarde la Gréce, & il attribue cet heureux changement au bon goût qui régnoit alors à Rome, d'où il s'étoit déja répandu, & devoit se répandre encore de plus en plus dans toutes les villes Grecques, qui se piqueroient à l'envi d'imiter l'exemple de la ville dominante. C'est pour contribuer à ce renouvellement de l'Eloquence dans sa patrie, que Denys d'Halicarnasse avoit composé tous ses Livres de Rhétorique : motif bien louable, & digne d'un bon & zélé citoien!

HERMOGÉNE.

HERMOGÉNE étoit de Tarse en Cilicie, & vivoit sous l'Empereur Marc Aurele Antonin. Ce Prince aiant eu la curiosité de l'entendre faire ses leçons, en fut charmé, & lui fit de grands présens. Il commença à professer à l'âge de quinze ans ; & il n'en avoit que dix-huit lorsqu'il composa sa Rhétorique, qui est regardée par les Savans comme un fort bon ouvrage. Mais, par un événement fort singulier, a l'âge de vingt-quatre ans il devint stupide, & sa stupidité dura

Philostr. de vit. Sophist. lib. 2. p. 575.

le reste de sa vie. Il mourut au commencement du troisiéme siécle.

APHTHONE.

APHTHONE vivoit à la fin du second siécle de l'Eglise, où au commencement du troisiéme. Au lieu que beaucoup d'autres n'ont écrit de la Rhétorique que pour ceux qui sont déja avancés dans la connoissance & dans l'usage de cet Art, afin de les y perfectionner ; Aphthone, au contraire, n'a écrit que pour les enfans, & ne donne des préceptes que sur les compositions qu'il croit à propos de leur faire faire, pour les préparer à ce qu'il y a de plus grand dans l'Eloquence.

LONGIN.

DENYS LONGIN étoit d'Athénes, mais originaire de Syrie. Quoiqu'il excellât beaucoup dans la Philosophie; Plotin disoit néanmoins de lui que c'étoit moins un Philosophe, qu'un homme de Lettres : & c'est en effet par les Lettres qu'il s'est particuliérement rendu célébre. Il avoit beaucoup d'érudition, & le discernement très fin, très exact, & très solide pour juger

des piéces, & pour en marquer les beautés & les défauts.

De tous ſes Ouvrages le tems ne nous a conſervé que ſon Traité *du Sublime*, qui eſt un des plus beaux morceaux qui nous reſtent de l'antiquité. L'excellente traduction que Mr. Despréaux en a donnée, & qui reſſemble plus à un original qu'à une copie, a mis tout le monde en état d'en juger, & a juſtifié l'eſtime générale qu'on a toujours eue de cet Auteur. Cécile, qui vivoit du tems d'Auguſte, avoit déja compoſé un Traité du ſtile ſublime: mais il s'étoit contenté de faire voir ce que c'eſt, ſans donner aucune régle pour arriver à cette ſublimité, qui ne perſuade pas tant qu'elle ravit & enleve l'eſprit du lecteur. C'eſt ce dernier point que Longin entreprend de traiter dans ſon Ecrit.

Entre les exemples qu'il donne de ces traits magnifiques & éclatans, il parle de Moyſe en ces termes: » Le
» Légiſlateur des Juifs, qui n'étoit
» pas un homme ordinaire, aiant fort
» bien conçu la grandeur & la puiſſan-
» ce de Dieu, l'a exprimée dans toute
» ſa dignité au commencement de ſes
» Loix par ces paroles: *Dieu dit, Que*

» *la lumiére se fasse, & la lumiére se*
» *fit; Que la terre se fasse, elle fut faite.* L'hébreu est encore plus énergique & plus sublime. Il porte, *Que la lumiére soit, & la lumiére fut.* Le mot de *faire* semble indiquer quelque effort, & une succession de tems: au lieu que ces mots, *Que la lumiére soit, & la lumiére fut*, marquent mieux la rapide obéissance du néant à l'ordre du Souverain Maître.

Longin enseigna la langue Grecque à Zénobie, qui épousa le célébre Odenat Roi de Palmyre, & ensuite Empereur des Romains. On prétendit qu'il avoit conseillé à cette Princesse d'écrire à l'Empereur Aurélien la lettre si fiére qu'elle lui envoia durant le siége de Palmyre; & ce fut sur cela qu'Aurélien le fit mourir. Il souffrit la mort avec beaucoup de constance, & en consolant ceux qui témoignoient plaindre son malheur.

Aurel. Vict. in Aurel.

Zos. lib. 1.

DÉMÉTRIUS.

Il y a un Traité en Grec *touchant l'Elocution*, lequel, pour n'être qu'un très petit morceau de Rhétorique, est pourtant capable de faire honneur à son Auteur; & on le donne à un hom-

me dont le nom réciproquement fait honneur à l'ouvrage : c'est le fameux Démétrius le Phalérien, ainsi surnommé du port d'Athénes nommé Phalére, d'où il étoit natif. Tous les Critiques néanmoins ne conviennent pas que cet ouvrage soit de lui. Il y en a qui l'attribuent à un Démétrius d'Alexandrie, bien postérieur au premier; d'autres croient qu'il est de Denys d'Halicarnasse. Mr. Gibert prouve par un examen judicieux de l'ouvrage en lui-même, de son stile & de ses principes, qu'il n'est point de Démétrius de Phalére.

ARTICLE SECOND.

DES RHÉTEURS LATINS.

CE N'EST POINT sans peine & sans contradiction que les Rhéteurs Latins vinrent à bout de s'établir à Rome. On sait que cette ville, uniquement occupée, dans les premiers siécles, du soin d'affermir sa puissance & d'étendre ses conquêtes, ne donna aucune application à l'étude des beaux arts & des sciences. Quatre ou cinq cens ans s'écoulérent, sans qu'on en fit grand cas à Rome. La philosophie

y étoit absolument ignorée, & [a] l'on n'y connoissoit d'autre éloquence que celle qui vient de la nature & d'un génie heureux, sans le secours de l'art & des préceptes. Les Philosophes & les Rhéteurs Grecs qui passérent à Rome, y portérent avec eux le goût des arts dont ils faisoient profession.
An. R. 585. Av. J.C. 167. Nous avons vû que Paul Emile, dans le voiage qu'il fit en Gréce après avoir vaincu Persée dernier Roi de Macédoine, demanda aux Athéniens de lui choisir un excellent Philosophe pour achever d'instruire ses enfans.

Cette coutume avoit commencé depuis quelque tems à Rome : mais elle y fut bientôt troublée par un Edit donné sous le Consulat de Strabon & de Messala, par lequel il étoit ordonné aux Philosophes & aux Rhéteurs de sortir de Rome. Ces exercices, inusités jusques-là, donnoient de l'inquiétude.

An. R. 591. Av. J.C 161. *Sueton. de clar. Rhet. cap. 1.*

An. R. 597. Av. J.C. 155. *Plut. in Cat. Cens. p. 349.*

Cinq ou six ans après cet Edit, arrivérent à Rome des Ambassadeurs d'Athénes pour une affaire particuliére. Tous les jeunes Romains qui

a Primò quidem Romani, qui nullum artis præceptum esse arbitrarentur, tantum, quantum ingenio & cogitatione poterant, consequebantur. *Cic. lib. 1. de Orat. n. 14.*

avoient quelque goût pour l'étude, allérent les voir, & prirent un si grand plaisir à les entendre, qu'ils étoient ravis d'admiration. Carnéade sur-tout, l'un de ces Ambassadeurs, qui joignoit à la force de son éloquence beaucoup de grace & de délicatesse, s'acquit une réputation extraordinaire. Toute la Ville retentissoit de ses louanges. On disoit par tout qu'il étoit arrivé un Grec avec des talens admirables, qui étoit au dessus de l'homme par son grand savoir, & dont l'éloquence également vive & douce inspiroit aux jeunes gens une ardeur pour l'étude, qui les portoit à quitter tous les autres plaisirs & toutes leurs autres occupations. Les Romains voioient avec grand plaisir leurs enfans s'addonner à cette érudition Grecque, & s'attacher à ces hommes merveilleux. Le seul Caton, dès le commencement que cet amour des Lettres se glissa dans la ville, en fut très fâché, craignant que les jeunes gens ne tournassent de ce côté-là leur ambition & leur émulation, & qu'ils ne préférassent la gloire de bien parler à celle de bien faire. Mais quand il vit que les discours de ces Philoso-

phes, traduits en Latin par un des Sénateurs, couroient dans toute la ville, & y étoient lus avec un applaudissement général, il emploia dans le Sénat tout son crédit pour faire terminer l'affaire qui avoit fait venir ces Ambassadeurs à Rome, & pour hâter leur départ. » Qu'ils s'en retournent » dans leurs Ecoles, disoit-il, & » qu'ils y instruisent, tant qu'ils vou- » dront, les enfans des Grecs : mais » que les enfans des Romains n'écou- » tent ici que les Loix & les Magi- » strats, comme ils faisoient avant » leur arrivée. « Comme si l'étude de la Philosophie & de l'Eloquence étoit opposée à l'obéissance que l'on doit aux Loix & aux Magistrats.

Le [a] départ & l'absence de ces Philosophes n'éteignirent point l'ardeur pour l'étude que leurs discours avoient allumée dans les esprits. Le goût pour l'éloquence devint la passion de toute la Jeunesse Romaine ; & bien loin que cette passion amortît dans les jeunes gens, comme l'avoit appréhendé Caton, le desir de la gloire mili-

a Auditis oratoribus Græcis, cognitisque eorum literis, adhibitisque doctoribus, incredibili quodam nostri homines dicendi studio flagraverunt. *Lib.* I. *de Orat.* n. 14.

taire, elle ne ſervit qu'à en relever le prix & le mérite. On en peut juger par ce que l'Hiſtoire nous apprend du ſecond Scipion l'Africain, qui vivoit dans ce tems-là. Il étoit, par raport aux belles Lettres, d'un goût ſi fin & ſi délicat, qu'il fut ſoupçonné, auſſi bien que Lélius, d'avoir eu quelque part aux Comédies de Térence, Ouvrage le plus parfait que nous ayions dans ce genre. Il [a] avoit toujours auprès de lui des Savans du premier mérite, comme Panétius & Polybe, qui l'accompagnoient même dans ſes campagnes. Ce dernier nous marque que Scipion encore tout jeune, & par conſéquent dans le tems même dont nous parlons, avoit une forte inclination pour les ſciences, & que pour lors il venoit tous les jours de Gréce à Rome un grand nombre de Savans en tout genre. Or Scipion, pour avoir été un homme Lettré, en fut-il un moins bon Capitaine?

Depuis ce tems-là l'étude de l'éloquence, pendant près de cinquante

a Scipio tam elegans liberalium ſtudiorum omniſque doctrinæ & auctor & admirator fuit, ut Polybium Panætiumque, præcellentes ingenio viros, domi militiæque ſecum habuerit. *Vell. Paterc. lib.* 1. *cap.* 13.

ans, prit tellement faveur à Rome, qu'elle étoit regardée comme l'un des moiens les plus efficaces pour parvenir aux premiéres dignités de la République. Mais elle n'étoit enſeignée que par des Rhéteurs Grecs. Ainſi tous les exercices, par leſquels on formoit la Jeuneſſe, ſe faiſoient dans une langue étrangére ; & cependant la langue du pays, c'eſt-à-dire la langue Latine, étoit preſque généralement négligée. Qui ne ſent pas combien cet uſage étoit, ſi j'oſe le dire, contraire au bon ſens & à la droite raiſon ? Car enfin c'étoit en Latin que ces jeunes gens devoient un jour plaider au Barreau, haranguer devant le Peuple, dire leur avis dans le Sénat : c'étoit donc en Latin auſſi qu'il faloit leur apprendre à parler & à compoſer. Je ne dis pas qu'il falût exclure les compoſitions Grecques. Comme ils ne pouvoient trouver de modéles parfaits d'éloquence que dans les Orateurs Grecs, il leur étoit abſolument néceſſaire d'étudier à fond cette langue, & de compoſer en Grec, pour ſe former ſur de ſi excellens modéles. *De clar. Orat. n. 310.* Cicéron pratiqua cette coutume, dans un âge même déja plus avancé, & il

en apporte la raiſon. » J'en uſois ainſi,
» dit-il, parce que la langue Grecque
» fourniſſant plus d'ornemens, accou-
» tumoit à compoſer de la même ma-
» niére en Latin. D'ailleurs étudiant
» ſous de très habiles Maîtres d'élo-
» quence qui tous étoient Grecs, ils
» auroient été hors d'état de m'inſtrui-
» re, & de corriger mes compoſi-
» tions, ſi je ne les avoit faites en
» Grec. « Mais il avertit qu'il y joi-
gnoit auſſi des compoſitions Latines,
quoique moins fréquemment.

J'ai dit que Cicéron avoit pour lors quelque âge. Car nous verrons bientôt que dans le tems de ſes premiéres études il ne compoſoit qu'en Grec, les Rhéteurs Latins ne s'étant pas encore établis à Rome, ou n'aiant commencé que très récemment à y enſeigner. C'eſt ce qu'il eſt tems d'expliquer, & par où j'entrerai dans le dénombrement des Rhéteurs Latins dont je dois parler dans cet Article.

L. PLOTIUS GALLUS.

LA COUTUME a une force bien impérieuſe, & ce n'eſt point ſans beaucoup de peine qu'elle céde à la raiſon même & à l'expérience. Suétone, ſur

De clar. Rhet. cap. 2.

An. R. 658. Av. J.C. 94. le témoignage de Cicéron dans une Lettre qui n'existe plus, nous aprend que L. Plotius Gallus fut le premier qui enseigna la Rhétorique à Rome dans la langue Latine. Il le fit avec un grand succès, & eut un grand concours d'auditeurs.

Plut. in Cicer. pag. 861. Cicéron alors, encore tout jeune, étudioit la Rhétorique, mais sous des Maîtres Grecs, qui seuls, jusques-là, l'avoient enseignée à Rome. Il s'étoit acquis une si grande réputation parmi ses camarades, que, par une distinction particuliére & pour lui faire honneur, au sortir des Ecoles ils le mettoient toujours au milieu de leur troupe; & les peres de ces enfans, qui leur entendoient tous les jours vanter la vivacité de son esprit, & la maturité de son jugement, alloient exprès dans les Ecoles pour en être témoins par eux-mêmes, ne pouvant croire tout le bien qu'on leur en raportoit.

Ce fut [a] dans ce tems que Plotius ou-

a Equidem memoria teneo, pueris nobis primùm Latinè docere cœpisse Lucium Plotium quemdam: ad quem cùm fieret concursus, quòd studiosissimus quisque apud eum exerceretur, dolebam mihi idem non licere. Continebar autem doctissimorum hominum auctoritate, qui existimabant Græcis exercitationibus ali meliùs ingenia posse. *Cic. apud Sueton. de clar. Rhet. cap. 2.*

vrit une Ecole de Rhétorique à Rome. Toute la Jeunesse Romaine, pour peu qu'elle eût de goût pour l'Eloquence, alloit l'entendre avec empressement. Cicéron, âgé pour lors de quatorze ans, auroit bien voulu suivre cet exemple, & profiter des leçons de ce nouveau Maître, dont la réputation faisoit beaucoup de bruit dans toute la Ville; & il étoit vivement touché de ce qu'on ne lui en laissoit pas la liberté. » J'étois retenu, dit-il, » par l'autorité & le conseil de per- » sonnes très savantes, qui croioient » que les exercices de Rhétorique en » langue Grecque étoient plus propres » à former l'esprit des jeunes gens.

Il n'est pas douteux que Cicéron entend ici parler de Crassus : il s'en explique ailleurs plus clairement, & dit qu'encore tout jeune il étudioit avec ses cousins les fils d'Aculéon sous des Maîtres qui étoient du choix & du goût de Crassus. *Lib. 2. de Orat. n. 2.*

Les Rhéteurs Latins étoient dans une grande estime à Rome, & leurs Ecoles fort fréquentées: mais il s'éleva bientôt contr'eux un terrible orage. Les Censeurs Domitius Enobarbus & AN. R. 660. AV. J. C. 92. *Sueton. de clar. Rhet. cap. 1.*

Licinius Craſſus donnérent contr'eux un Edit, dont Suétone nous a conſervé la teneur. » Nous avons appris, diſent ces Cenſeurs, » qu'il y a des » hommes, qui, ſous le nom de Rhé- » teurs Latins, ſe donnent pour Maî- » tres d'un nouvel Art, & que la Jeu- » neſſe s'aſſemble dans leurs Ecoles, » & y paſſe les journées entiéres dans » l'oiſiveté. Nos ancêtres ont marqué » ce qu'ils ſouhaitoient que leurs en- » fans appriſſent, & dans quelles Eco- » les ils vouloient qu'ils allaſſent. Ces » nouveaux établiſſement, oppoſés » aux coutumes & aux uſages de nos » ancêtres, ne nous plaiſent point, » & paroiſſent contre le bon ordre. » C'eſt pourquoi nous nous croions » obligés de notifier notre ſentiment, » & à ceux qui ont ouvert ces Ecoles, » & à ceux qui les fréquentent, & » de leur déclarer que cette nouveau- » té ne nous plait pas.

Le Craſſus dont j'ai parlé juſqu'ici, eſt un des Interlocuteurs que Cicéron introduit dans ſes Livres de l'Orateur.
An. R. 662. Av. J.C. 90. On ſuppoſe que ce Dialogue ſe paſſa deux ans après la Cenſure de Craſſus. Il y fait l'apologie de ſon Edit contre

les

les Rhéteurs Latins. » Je [a] leur avois » imposé silence, dit-il ; non que je » m'opposasse, comme quelques-uns » me le reprochoient, aux progrès » des jeunes gens dans l'éloquence, » mais au contraire parce que je ne » voulois pas qu'on leur gâtât l'esprit, » & qu'on leur inspirât une hardiesse » qui va jusqu'à l'impudence. Car » enfin je voiois que chez les Rhéteurs » Grecs, quelque médiocrité de mé- » rite qu'ils eussent, outre l'exercice de » la parole qui fait proprement leur » profession, il y avoit un fonds de » connoissances solides & estimables. » Mais je ne concevois pas que ces » nouveaux Maîtres pussent appren- » dre autre chose à notre Jeunesse, » sinon à parler avec un air de har-

a Etiam Latini, si diis placet, hoc biennio magistri dicendi extiterunt ; quos ego Censor edicto meo sustuleram : non quo (ut nescio quos dicere aiebant) acui ingenia adolescentium nollem ; sed contrà, ingenia obtundi nolui, corroborari impudentiam. Nam apud Græcos, cuicui modi essent, videbam tamen esse, præter hanc exercitationem linguæ, doctrinam aliquam & humanitatem dignam scientia. Hos verò novos magistros nihil intelligebam posse docere, nisi ut auderent : quod, etiam cum bonis rebus conjunctum, per se ipsum est magnopere fugiendum. Hoc cùm unum traderetur, & cùm impudentiæ ludus esset, putavi esse Censoris, ne longiùs id serperet, providere. *Lib. 3 de Orat. n. 93, 94.*

» dieſſe & de confiance, toujours blâ-
» mable, quand même il ſe trouve-
» roit joint avec d'autres bonnes qua-
» lités. Comme donc c'étoit-là tout
» ce qu'on y apprenoit, & que leur
» Ecole, à proprement parler, n'é-
» toit qu'une Ecole d'impudence, j'ai
» cru qu'il étoit du devoir d'un Cen-
» ſeur d'arréter cet abus, & d'en pré-
» venir les ſuites fâcheuſes.

Tout ce que j'ai dit juſqu'ici, nous montre combien, en matiére d'érudition & de ſcience, les nouvelles méthodes & les nouveaux établiſſemens trouvent d'obſtacles & de contradictions de la part même de perſonnes fort eſtimables d'ailleurs, & pleines de bonnes intentions. Mais enfin l'utilité & la vérité l'emportent, & ſe font jour à travers toutes les difficultés qu'on leur oppoſe. Quand ces tems d'orage & de trouble ſont paſſés; que les préventions, ſouvent aveugles & précipitées, ont fait place à de ſérieuſes & tranquilles réflexions; & que l'on examine les choſes de ſang froid, on eſt tout étonné que des pratiques, ſi utiles en elles-mêmes, aient pu trouver tant d'oppoſition. C'eſt le ſort qu'a eſſuié parmi nous, dans un genre

différent, la Philoſophie de Deſcartes, attaquée ſi vivement d'abord, & maintenant preſque généralement approuvée.

Il en fut de même à Rome, par raport aux Rhéteurs Latins. On comprit combien il étoit conforme au bon ſens & à la droite raiſon de former & d'exercer les jeunes gens à l'éloquence dans une langue qu'ils devoient toujours parler; & après ces premiéres ſecouſſes, l'Ecole des Rhéteurs Latins demeura ſtable & tranquille, & ne contribua pas peu au progrès étonnant que fit à Rome, dans les années ſuivantes, l'étude de l'éloquence.

Les Rhéteurs Grecs cependant ne furent point négligés, & ils eurent grande part à l'avancement dont je viens de parler. On eſt ſurpris quand on voit avec quelle ardeur & quel empreſſement les jeunes Romains alloient entendre ces Maîtres, même dans un âge aſſez avancé. Cicéron avoit commencé de paroitre au Barreau à l'âge de vingt-ſix ans. Son plaidoier pour S. Roſcius d'Amérie lui acquit une réputation extraordinaire. Molon, célébre Rhéteur Grec, étoit venu vers ce tems-là à Rome,

De clar. Orat. n. 3 . 2.

député par les Rhodiens. Cicéron, tout habile qu'il étoit déja, se rendit son disciple, & se crut heureux & fort honoré de recevoir ses leçons. Ibid. n. 315. 316. Après qu'il eut plaidé pendant deux ans, sa santé, ou peutêtre des raisons de politique, l'aiant obligé d'interrompre la plaidoierie, & de faire un voiage dans la Gréce & dans l'Asie, outre plusieurs autres Maîtres d'éloquence qu'il entendit à Athénes & ailleurs, il alla exprès à Rhodes pour se remettre sous la discipline de Molon, afin que cet habile Maître travaillât à réformer & pour ainsi dire à refondre son stile. Quintil. *Apollonio Moloni se Rhodi rursus formandum ac velut recoquendum dedit.* [a] Molon plaidoit fort bien, & avoit une composition fort belle: mais son principal talent étoit de discerner & de reconnoitre dans

a Quibus non contentus, Rhodum veni, meque ad eundem, quem Romæ audiveram, Molonem applicavi; cùm actorem in veris causis, scriptoremque præstantem, tum in notandis animadvertendisque vitiis, & instituendo docendoque prudentissimum. Is dedit operam (si modò id consequi potuit) ut nimis redundantes nos, & superfluentes juvenili quadam dicendi impunitate & licentia, reprimeret, & quasi extra ripas diffluentes coerceret. Ita recepi me, biennio pòst, non modò exercitatior, sed propè mutatus. Nam & contentio nimia vocis resederat, & quasi deferbuerat oratio. *De clar. Orat. n. 316.*

ceux qui s'adressoient à lui les défauts de stile, & il avoit un secret merveilleux pour les en corriger par les sages avis & les solides instructions qu'il leur donnoit. Il s'appliqua, car je n'oserois dire qu'il y réussit, (c'est Cicéron qui parle) à réprimer en moi & à retenir une vicieuse abondance de stile, qui se répandoit avec trop de licence au dela des justes bornes, & il m'apprit à ne pas m'abandonner à l'ardeur de l'âge, & au feu d'une imagination qui n'avoit pas encore eu le tems de se régler. Cicéron avoue que, depuis ce tems-là, il se fit en lui un grand changement, soit pour le ton de la voix qu'il ne poussoit plus avec tant de véhémence, soit pour le stile qui étoit devenu plus exact & plus châtié.

Il faloit que ces jeunes Romains eussent un desir bien vif de se perfectionner dans l'éloquence, pour s'assujettir à aller entendre ainsi ces Rhéteurs, & pour ne point rougir, au milieu d'une réputation déja brillante, de se rendre encore leurs disciples, & d'avouer qu'ils avoient besoin de leur secours. Mais, d'un autre côté, il faloit aussi que ces Rhéteurs eussent

un mérite bien ſolide & bien reconnu pour s'attirer une telle confiance ; & pour ſoutenir l'idée que des hommes, tels que Cicéron, avoient conçue d'eux.

Plotius, le premier des Rhéteurs Latins, qui a donné lieu à tout ce que j'ai dit juſqu'ici, eut ſans doute des Collégues & des Succeſſeurs qui remplirent la même fonction avec honneur. Suétone en raporte quelques-uns : mais, comme ils ſont peu connus, je paſſe tout d'un coup à Cicéron, qui n'a pas à la vérité enſeigné de vive voix l'Eloquence, mais qui nous en a laiſſé d'excellens préceptes.

CICÉRON.

CICERON, par ſes Traités ſur la Rhétorique, a mérité à juſte titre d'être mis à la tête des Rhéteurs Latins ; comme par ſes Harangues, il a mérité de tenir le premier rang parmi les Orateurs.

Ses Traités ſur la Rhétorique ſont : *Trois Livres de l'Orateur* ; un Livre intitulé ſimplement l'*Orateur* ; *un Dialogue ſur les Orateurs illuſtres*, intitulé *Brutus* ; deux Livres de l'*Invention* ; les *Partitions Oratoires* ; l'*Orateur par-*

fait ; & les *Topiques*. Dans ce dénombrement des Ouvrages de Cicéron sur l'Eloquence, je ne suis point l'ordre des tems où ils ont été composés.

I. LES TROIS premiers sont des chef-d'œuvres parfaits, où régne souverainement ce qu'on appelloit l'*Urbanité Romaine*, qui répond à l'Atticisme des Grecs, c'est-à-dire à ce qu'il y avoit parmi eux de plus fin, de plus délicat, de plus spirituel, en un mot de plus achevé pour les pensées, pour les expressions, pour les tours.

Les trois Livres *de l'Orateur* sont, à proprement parler, la Rhétorique de Cicéron : non une Rhétorique séche, hérissée de préceptes, & dénuée de tout agrément ; mais qui joint à la solidité des principes & des réflexions tout l'art, toute la délicatesse, toutes les graces dont une telle matiére est susceptible. Il [a] composa cet ouvrage à la priére de Q. Cicéron son frere, qui desiroit avoir de lui quelque chose de plus parfait que les livres

a Vis enim, quoniam quædam pueris aut adolescentulis nobis ex commentariolis nostris inchoata atque rudia exciderunt, vix hac ætate digna & hoc usu ... aliquid iisdem de rebus politius à nobis perfectiusque proferri. *De orat. lib.* 1. *n.* 5.

de l'Invention qui étoient le premier fruit de ſa jeuneſſe, & peu dignes de la réputation où il étoit enſuite parvenu. Pour éviter l'air & la ſéchereſſe de l'Ecole, il traite cette matiére par Dialogues, où il fait paroitre pour Interlocuteurs tout ce que Rome avoit de plus grands hommes & de plus eſtimés pour l'eſprit, pour l'érudition, & pour l'éloquence. Le tems où l'on ſuppoſe que ſe ſont tenus ces Dialogues, eſt la 662e année depuis la fondation de Rome, 90 ans avant Jeſus-Chriſt, ſous le Conſulat de L. Marcius Philippus & de Sex. Julius Céſar.

Ce genre d'écrire, j'entends les Dialogues, eſt d'une extrême difficulté: parce que, ſans parler de la variété des caractéres qui doivent ſe ſoutenir par tout également, & ne jamais ſe démentir; il faut y réunir deux choſes, qui paroiſſent preſque incompatibles, l'air ſimple & naturel d'entretiens familiers avec le ſtile noble d'une converſation de gens d'eſprit. Platon paſſe pour celui de tous les Auteurs anciens qui a le mieux réuſſi dans les Dialogues. On peut certainement, pour ne rien dire de

plus, lui égaler Cicéron, ſur tout dans les Traités dont il s'agit ici. Je ne ſai ſi mon eſtime & mon amour pour un Orateur, dont je pourrois dire que j'ai été nourri dès ma plus tendre enfance, me préviennent & m'aveuglent en ſa faveur; mais il me ſemble qu'on trouve dans ſes Entretiens un goût, un ſel, un eſprit, une grace, un naturel, qu'on ne ſe laſſe point d'y admirer.

Le troiſiéme des livres dont je parle, traite, entre autres ſujets, du choix & de l'arrangement des mots, matiére ſéche & deſagréable en elle-même, mais qui fut d'une grande utilité pour l'Eloquence Latine, & qui marque mieux que toute autre choſe le profond génie & les vûes étendues de cet Orateur. Quand il entra dans le Barreau, il trouva l'Eloquence Latine abſolument dénuée d'un avantage, qui relevoit infiniment celle des Grecs, à laquelle il avoit donné toute ſon application, & dont il ſentoit toutes les beautés comme ſi ç'avoit été ſa langue propre & naturelle, tant il ſe l'étoit rendu familiére par une étude ſérieuſe & profonde. Cet avantage étoit le ſon, le nombre, la

cadence, l'harmonie, dont la langue Grecque eſt plus ſuſceptible que toutes les autres, & qui lui donne ſur elles par cet endroit une ſupériorité inconteſtable. Cicéron, qui étoit un citoien extrêmement zélé pour l'honneur de ſa patrie, entreprit de lui faire part de cet avantage, dont juſques-là les Grecs ſeuls avoient été en poſſeſſion.

Il [a] ſentit que les mots, ſemblables à une cire molle, ont une flexibilité merveilleuſement propre à prendre toutes ſortes de formes ; de ſorte qu'on les manie & qu'on les tourne comme on veut. La preuve en eſt que pour toutes les différentes eſpéces de vers, qui ſont en fort grand nombre ; pour tous les différens ſtiles, le ſim-

a Nihil eſt tam tenerum, neque tam flexibile, neque quod tam facilè ſequatur quocumque ducas, quàm oratio. Ex hac verſus, ex eadem diſpares numeri conficiuntur : ex hac etiam ſoluta variis modis multorumque generum oratio. Non enim ſunt alia ſermonis, alia contentionis verba ; neque ex alio genere ad uſum quotidianum, alio ad ſcenam pompamque ſumuntur: ſed ea nos cùm jacentia ſuſtulimus è medio, ſicut molliſſimam ceram ad noſtrum arbitrium formamus & fingimus. Itaque tum graves ſumus, tum ſubtiles, tum medium quiddam tenemus : ſic inſtitutam noſtram ſententiam ſequitur orationis genus, idque ad omnem rationem, & aurium voluptatem, & animorum motum mutatur & flectitur. *De Orat. Lib.* 3. *n.* 176. 177.

ple, l'orné, le ſublime ; pour tous les effets que doit produire le diſcours, plaire, convaincre, toucher ; ce ne ſont point des mots d'une différente nature qu'on emploie, mais que tirés, pour ainſi dire, de la même maſſe, & diſpoſés également à tout, ces mots ſe prétent au gré du Poéte & de l'Orateur, qui en font tous les uſages qu'il leur plait.

Cicéron, bien perſuadé de ce principe, dont la lecture & l'étude aſſidue des Auteurs Grecs lui avoit donné une preuve ſenſible, ou plutôt qu'il avoit puiſé dans la nature même, entreprit d'ajouter à la langue Latine cet agrément, dont, juſqu'à ſon tems, elle avoit été abſolument deſtituée. Il en vint à bout ſi heureuſement & ſi promtement, qu'en peu d'années elle prit une forme toute nouvelle, &, ce qui eſt ſans exemple, arriva tout d'un coup, en ce genre, à une ſouveraine perfection. Car on ſait que dans les arts & dans les ſciences, pour l'ordinaire, le progrès eſt lent, & n'arrive que par degrés à une pleine maturité.

Il n'en fut pas ainſi dans la matiére dont nous parlons, c'eſt-à-dire dans

ce qui regarde le nombre & la cadence du discours. Cicéron saisit tout d'un coup le beau & le parfait, & introduisit dans sa langue, par l'heureux arrangement des mots, une douceur, une grace, une majesté, qui l'égalérent presque à la langue Grecque, & dont l'oreille est encore agréablement flatée, pour peu qu'on ait de goût & de sensibilité pour le son & pour l'harmonie. Il n'est donc pas étonnant que ce grand Orateur, pour assurer à sa langue ce nouvel avantage qu'il lui avoit procuré, & pour lui en perpétuer l'usage & la possession, ait cru devoir traiter à fond cette matiére. Il entre effectivement, sur ce sujet, dans un détail infini, qui ne peut plus nous être agréable, à nous pour qui cette langue est étrangére, mais qui étoit alors extrêmement utile & important; & l'on sent bien qu'il a traité cette matiére avec un soin particulier, & qu'il a fait usage de toutes ses lumiéres pour la mettre dans tout son jour. Aussi Quintilien remarque-t-il, que [a] parmi ses ouvrages de Rhétorique, cette partie est celle qu'il a le plus travaillée.

[a] Cui (M. Tullio) nescio an ulla pars hujus operis sit magis elaborata. *Lib. 9. cap. 4.*

On a rendu le même ſervice à notre langue ; & , ſi je ne me trompe, c'eſt Balzac qui a ſenti le premier, & qui a fait ſentir aux autres, combien elle eſt ſuſceptible de nombre, d'harmonie, & de cadences gracieuſes. Depuis lui cette partie de la compoſition s'eſt beaucoup perfectionnée : Mr. Fléchier en particulier, & tous nos bons Auteurs, ne nous laiſſent rien à deſirer ſur cet article. Il eſt bien important d'y rendre les jeunes gens attentifs, & d'accoutumer leurs oreilles à diſcerner par un vif & promt ſentiment ce qu'il y a de doux & d'agréable, ou de dur & de malſonnant dans l'arrangement des mots. Le Traité que Mr. l'Abbé d'Olivet vient de donner ſur la Proſodie Françoiſe, peut être pour cela d'un grand uſage.

J'ai déja dit que les trois livres de l'Orateur pouvoient être regardés comme la Rhétorique de Cicéron. En effet il y a fait entrer preſque tous les préceptes de cet Art, non dans l'ordre ordinaire & didactique de l'Ecole, mais d'une maniére plus libre, & qui paroit moins étudiée ; & il les a accompagnés de réflexions qui en relevent infiniment le prix, & qui en montrent le véritable uſage.

II. LE LIVRE intitulé l'*Orateur*, ne le céde point en beauté ni en solidité aux précédens. Cicéron y donne l'idée d'un Orateur parfait, non tel qu'il y en ait jamais eu, mais tel qu'il peut être. Il [a] faisoit un cas particulier de cet Ouvrage, qu'il regardoit avec une sorte de complaisance, & où il ne dissimuloit point qu'il avoit mis tout son esprit, & emploié toute la force de son jugement : c'est beaucoup dire. C'est ainsi qu'il s'en explique lui-même en écrivant à un ami qui avoit fort goûté cet Ouvrage, & il consent que le jugement qu'on en portera en bien ou en mal, fixe de la même maniére la réputation de l'Auteur. Il ajoute, (je dis ceci pour nos jeunes gens) qu'il souhaite que le jeune Lepta, qui étoit le fils de son ami, commence déja à lire des Ecrits de ce genre avec quelque plaisir : parce que, quoique son âge ne lui permette pas

a Oratorem meum tantopere à te probari, vehementer gaudeo. Mihi quidem sic persuadeo, me, quicquid habuerim judicii, in illum librum contulisse. Qui si est talis, qualem tibi videri scribis; ego quoque aliquid sum. Sin aliter, non recuso quin, quantum de illo libro, tantundem de judicii mei fama detrahatur. Leptam nostrum cupio delectari jam talibus scriptis. Etsi abest maturitas ætatis, jam tamen personare aures ejus hujusmodi vocibus, non est inutile. *Epist. 19. lib. 6. ad Famil.*

encore d'en recueillir tout le fruit, il n'eſt pas inutile que ces ſortes de leçons frapent de bonne heure ſes oreilles.

III. LE *Brutus* de Cicéron, eſt un Dialogue touchant les Orateurs illuſtres tant Grecs que Latins, qui avoient paru juſqu'à ſon tems : car il ne fait point mention de ceux qui étoient encore vivans, excepté de Céſar & de Marcellus. Cet Ouvrage fut composé peu de tems avant le précédent, & peutêtre la même année.

Dans le long dénombrement que ce Livre renferme, & où Cicéron marque en particulier le ſtile d'un très grand nombre d'Orateurs, on trouve une variété admirable de portraits & de caractéres, qui roulent tous ſur la même matiére, ſans jamais pourtant ſe reſſembler. Il y joint de tems en tems des réflexions & des eſpéces de digreſſions, qui y ajoutent un grand prix, & qui peuvent être d'un grand ſecours pour former l'Orateur.

IV. LE TRAITE' *du genre d'Orateur le plus parfait*, eſt fort court. Cicéron ſoutenoit que le ſtile Attique eſt le plus parfait, mais qu'il renferme les trois caractéres, & que l'O-

rateur les emploie ſelon l'exigence des ſujets. Pour en convaincre ceux qui penſoient autrement que lui, il traduiſit les célébres plaidoiers d'Eſchine contre Démoſthéne, & de Démoſthéne contre Eſchine. L'Ouvrage dont il s'agit ici n'étoit qu'une eſpéce de Préface pour cette Traduction, dont la perte ne peut être trop regrettée.

V. LES *Topiques* de Cicéron contiennent la méthode de trouver les argumens par le moien de certains termes qui les caractériſent, & qu'on appelle *Lieux de Rhétorique*, ou *Lieux de Logique*. C'eſt un art dont l'invention ou la perfection eſt dûe à Ariſtote. Ce fut pour expliquer le Traité où ce Philoſophe en parle que Cicéron compoſa celui-ci à la priére d'un Juriſconſulte de ſes amis, nommé Trébatius. Une choſe remarquable dans cet Ouvrage, pour montrer le génie, la mémoire, & la facilité de Cicéron, c'eſt qu'il n'avoit point le Livre du Philoſophe Grec, lorſqu'il entreprit de l'expliquer. Il étoit en voiage, & ſur mer, comme il nous l'apprend lui-même dans ce Livre. Il rappella dans ſa mémoire l'Ouvrage d'Ariſtote, il l'expliqua, & envoia à ſon ami ce

Τόποι. Locus.

Topic. n. 5.

qu'il avoit fait. Il faloit le bien ſavoir, & l'avoir bien préſent à l'eſprit, pour travailler deſſus de pure mémoire.

VI. LES *Partitions Oratoires* ſont une très bonne Rhétorique, donnée par diviſions & ſoudiviſions des matiéres, (ce qui eſt la raiſon du titre) d'un ſtile fort ſimple, mais clair, ſuccint, & élégant, très proportionné à la portée de ceux qui commencent; de telle ſorte qu'on peut s'en ſervir utilement en y joignant des exemples, au lieu que Cicéron n'a pas jugé à propos d'y en mettre.

VII. LES LIVRES DE RHETORIQUE, ou *de l'Invention Oratoire*, ſont certainement de Cicéron. Il n'en reſte que les deux premiers : les deux autres ſont perdus. J'ai déja remarqué qu'il les compoſa pendant ſa jeuneſſe, & que lui-même, dans la ſuite, les trouva peu dignes de ſa réputation. *De Orat. lib. 1. n. 5.*

La Rhétorique à Hérennius.

IL N'EST PAS aiſé de ſavoir qui eſt l'Auteur des quatre Livres de Rhétorique adreſſés à Hérennius, & qu'on voit à la tête des Ouvrages de Cicéron.

Dans les éditions communes, le titre porte qu'on n'en ſait rien, mais que d'habiles gens les attribuent à Cornificius. C'eſt une Rhétorique dans les formes, dont le ſtile, quoique ſimple & familier, eſt pur & Cicéronien; & c'eſt ce qui a fait croire à quelques perſonnes que cet Ouvrage eſt de Cicéron: mais ce ſentiment ſouffre bien des difficultés.

SÉNÉQUE LE RHÉTEUR.

SÉNÉQUE, dont nous parlons ici, naquit à Cordoue en Eſpagne environ l'an 700 de la ville de Rome, 53 ans avant Jeſus-Chriſt. Son ſurnom étoit *Marcus*. Il vint s'établir à Rome ſous le régne d'Auguſte. Il y amena, avec ſa femme nommée *Helvie*, trois fils qu'il avoit. L'un, qui s'appelloit *Méla*, fut pere du Poéte Lucain; le Philoſophe ſe nommoit *Lucius*; le nom du troiſiéme étoit *Novatus*: mais celui-ci aiant paſſé dans une autre famille par adoption, prit les noms de ſon pere adoptif *Junius Gallio*. Il eſt parlé
Act. 18. 12. de ce dernier dans les Actes des Apôtres.

Sénéque le pere avoit recueilli ce que plus de cent Auteurs, tant Grecs que

Latins, avoient dit ou pensé de plus remarquable sur differens sujets qu'ils avoient traités comme a l'envi les uns des autres, pour s'exercer à l'Eloquence selon la maniére de ces tems-là. De dix Livres de *Controverses* ou de *Plaidoiers* que contenoit ce Recueil, à peine en reste-il cinq, qui sont tres défectueux. Avec les Livres des Controverses, il y a aussi un Livre de Délibérations, qu'on met à la tête des autres, quoiqu'on sache que Sénéque ne le donna qu'après.

Ces Ouvrages de Sénéque donnent lieu à Mr. Gibert d'expliquer avec beaucoup d'ordre & de clarté l'estime & l'usage qu'on faisoit autrefois de la *Déclamation*. J'insérerai ici ce petit Traité presque tout entier. Il servira beaucoup à entendre ce qui sera dit dans la suite sur la maniére dont les Rhéteurs formoient les jeunes gens à l'Eloquence.

Déclamation est un mot connu dans [a] Horace, & encore plus dans [b] Juvé-

a Trojani belli scriptorem...
Dum tu declamas Romæ, Præneste relegi.
Horat. Epist. 1. lib. 1.

b Ut pueris placeas, & declamatio fias.
Juven. Satyr. 10.

nal : il ne [a] le fut point à Rome avant Cicéron & Calvus. On appelloit ainsi des compositions par lesquelles on s'exerçoit à l'Eloquence, & dont les sujets, vrais ou inventés, étoient tantôt dans le genre Délibératif, tantôt dans le Judiciaire, rarement dans le Démonstratif. Les discours que l'on faisoit sur ces sujets, étoient une image de ce qui se passe dans les Conseils ou au Barreau.

La Déclamation fut la voie que prit [b] Cicéron, encore jeune, pour devenir Orateur; & pour lors ce fut dans la langue Grecque. Il en fit encore usage dans un âge plus avancé, mais en Latin. Il continua cet exercice lors même que les troubles de l'Etat lui eurent fait abandonner le Barreau. Il récitoit alors à Cassius & à Dolabella, ou à d'autres, les harangues qu'il n'avoit ainsi composées que pour s'exercer. C'étoit l'exercice commun de tous ceux qui aspiroient à l'éloquence, ou qui vouloient s'y perfectionner, c'est-à-dire des premiéres personnes de l'E-

Cic. lib. 7. Epist. 33. ad Famil.

Id. de clar. Orat. n. 310.

a Apud nullum auctorem antiquum, ante ipsum Ciceronem & Calvum, inveniri potest. *Senec. Controv. lib. 1.*

b Cicero ad Praeturam usque graecè declamavit, latinè verò senior quoque. *Sueton. de clar. Rhet.*

tat. Ils s'y appliquoient ſous les yeux de Cicéron, & profitoient de ſes avis. *Hirtius* [a] *& Dolabella*, dit Cicéron, *viennent chez moi déclamer, & moi je vais chez eux faire bonne chére.* Ils venoient chez lui, ou réciter leurs diſcours, ou les corriger; & enſuite il alloit ſouper chez eux, leur table étant meilleure que la ſienne.

Le grand Pompée s'appliqua auſſi très ſérieuſement à la Déclamation peu avant les guerres civiles, pour ſe mettre en état de répondre à Curion, dont le talent vendu aux intérêts de Céſar donnoit de l'inquiétude au parti contraire. Marc Antoine en fit de même pour répondre à Cicéron; & Octavien, au ſiége même de Modéne, n'interrompit pas cet exercice. Il faut ſe ſouvenir qu'à Rome, ſoit dans le Sénat, ſoit devant le Peuple, l'éloquence décidoit ordinairement des plus importantes affaires, & par là devenoit d'une abſolue néceſſité pour ceux qui vouloient s'y rendre puiſſans. *Suet. de clar. Rhet.*

Je laiſſe Cicéron le fils, qui s'exerça *Epiſt. 21. lib. 16. ad Famil.*

a Hirtium ego & Dolabellam dicendi diſcipulos habeo, cœnandi magiſtros. Puto enim te audiſſe ... illos apud me declamitare, me apud illos cœnitare. *Epiſt. 16. lib. 9.*

aussi en Grec & en Latin, à l'imitation de son pere, mais qui ne réussit pas de même.

On attribue l'invention de la Déclamation à Démétrius de Phalére: & Plotius Gallus, dont nous avons parlé ci-dessus, en transporta le premier l'usage dans la langue Latine.

C'étoit, selon cette idée générale de la Déclamation, que tous les amateurs de l'Eloquence, soit Grecs soit Latins, s'assembloient chez d'habiles gens, tels par exemple qu'étoit Séneque; & que là ils prononçoient des discours sur les sujets dont on étoit convenu. Notre Auteur avoit la plus belle mémoire du monde. Il cite plusieurs exemples de personnes qui l'avoient eue excellente. Cynéas Ambassadeur de Pyrrhus, aiant eu à son arrivée audience du Sénat, salua le lendemain par leurs noms tous les Sénateurs, & tous ceux du peuple qui avoient assisté en grand nombre à cette audience. Un particulier aiant entendu réciter un poéme, pour embarrasser celui qui l'avoit composé prétendit que c'étoit son Ouvrage, & pour preuve le répéta tout entier sans hésiter, ce que ne put faire l'Auteur même. Hor-

Senec. in Præf. Controv

tenſius, en conſéquence d'un défi, demeura tout un jour à une vente de meubles qu'on crioit à l'encan, & ſur le ſoir répéta par ordre, & ſans s'égarer en quoi que ce fût, les différens meubles qui avoient été vendus, & le nom de tous les acheteurs. La mémoire de Sénéque n'étoit guéres moins admirable. Il dit que, dans ſa jeuneſſe, il répétoit juſqu'a deux mille mots, après les avoir ſimplement entendus; & il les répétoit dans le même ordre qu'on les lui avoit récités. C'eſt par ce merveilleux talent, que tout ce qu'on avoit dit de plus curieux dans toutes les Déclamations qu'il avoit entendues, s'étoit ſi bien imprimé dans ſon eſprit, que lontems après, dans un âge fort avancé, il ſe trouva en état de rappeller tant de morceaux détachés, & les rédigea par écrit pour l'uſage de ſes fils, & pour les tranſmettre à la poſtérité.

J'aurai lieu dans la ſuite d'expliquer comment les Déclamations contribuérent à faire dégénérer & à corrompre le goût de la ſaine Eloquence.

Dialogue sur les Orateurs, ou *sur les causes de la corruption de l'Eloquence.*

L'AUTEUR de cet Ouvrage est inconnu. Quelques-uns le donnent à Tacite, d'autres à Quintilien, mais sans beaucoup de fondement. Ce qu'on peut assurer, c'est qu'il prouve de l'esprit & du talent dans son Auteur, quel qu'il puisse être, & mérite d'avoir place parmi les Ouvrages qui sont le plus estimés depuis l'heureux siécle d'Auguste, de la pureté & de la beauté duquel pourtant il faut avouer qu'il est fort éloigné. On y trouve de très beaux endroits. Ce qu'il dit pour relever la profession des Avocats, me paroit de ce genre. Il faut se souvenir que c'est un payen qui parle.

» Le [a] plaisir que cause la profes-
» sion de l'Eloquence, n'est point,
» dit-il, un plaisir rapide & passager;
» il se renouvelle tous les jours, &
» presque à tous les momens. En effet,
» quoi de plus doux pour une ame

a Ad voluptatem oratoriæ eloquentiæ transeo, cujus jucunditas non uno aliove momento, sed omnibus prope diebus, & prope omnibus horis contingit. Quid enim dulcius libero & ingenuo animo, & ad voluptates honestas nato, quàm videre plenam semper & frequentem domum concursu

» bien

» bien née, & qui a le goût de la so-
» lide gloire, que de voir sa maison
» fréquentée en tout tems par ce qu'il
» y a de personnes plus considérables
» dans une ville ? de savoir que ce
» n'est point à ses richesses ni à son
» crédit, mais à sa propre personne,
» qu'on vient rendre cet honneur ?
» Les plus grandes richesses, les plus
» éclatantes dignités, ont-elles rien
» d'aussi flateur que cet hommage
» volontaire que des hommes égale-
» ment respectables par leur naissance
» & par leur âge viennent rendre au
» mérite & au savoir d'un Avocat,
» souvent encore jeune, & quelque-
» fois dénué des biens de la fortune,
» en implorant le secours de son élo-
» quence soit pour eux-mêmes, soit
» pour leurs amis, & avouant qu'au
» milieu de cette affluence de biens
» dont ils sont environnés, ce qu'il

splendidissimorum hominum ? idque scire non pecuniæ, non orbitati, neque officii alicujus administrationi, sed sibi ipsi dari ! Illos quinimo orbes, & locupletes, & potentes, venire plerumque ad juvenem & pauperem, ut aut sua, aut amicorum discrimina commendent. Ulla-ne tanta ingentium opum ac magnæ potentiæ voluptas, quàm spectare homines veteres, & senes, & totius urbis gratia subnixos, in summa rerum omnium abundantia confitentes, id quod optimum sit se non habere ? Jam verò qui togatorum comitatus & egressus! quæ in publico species! quæ in judiciis ve-

» y a de plus eſtimable & de plus excellent leur manque? Que dirai-je » de ce vif empreſſement des citoiens » à lui faire cortége au ſortir de ſa » maiſon, & à ſon retour? de ces » nombreux auditoires, où tous les » yeux ſont attachés ſur un ſeul homme, & où régne un profond ſilence, » qui n'eſt interrompu que par des » cris d'admiration & par des applaudiſſemens? enfin de cet empire ſouverain qu'il exerce ſur les eſprits, » en leur inſpirant tels ſentimens qu'il » lui plait? Rien de plus glorieux & » de plus frapant que ce que je viens » de dire. Mais il eſt encore un autre » plaiſir plus intérieur & plus vif, & » qui n'eſt ſenti que de l'Orateur. S'il » apporte un diſcours travaillé à loiſir & compoſé avec ſoin, ſa joie, » auſſi bien que ſa diction, a quelque choſe de plus ferme & de plus » aſſuré. S'il n'a pu ſe préparer à ſa

neratio! quod gaudium conſurgendi aſſiſtendique inter tacentes, in unum converſos! coire populum, & circumfundi coram, & accipere affectum quemcumque orator induerit. Vulgata dicentium gaudia, & imperitorum quoque oculis expoſita percenſeo. Illa ſecretiora, & tantùm ipſis orantibus nota, majora ſunt. Sive accuratam meditatamque affert orationem, eſt quoddam, ſicut ipſius dictionis, ita gaudii pondus & conſtantia. Sive novam & recentem curam non ſine aliqua trepidatione animi attulerit, ipſa ſolicitudo commendat eventum, & lenocinatur voluptati.

» cauſe que par quelques momens de
» réflexion, l'inquiétude même qu'il
» reſſent lui rend le ſuccès plus doux,
» & eſt un aſſaiſonnement plus pi-
» quant au plaiſir qu'il goûte. Mais
» ce qui le flate le plus agréablement,
» c'eſt le ſuccès d'un diſcours ſans pré-
» paration, & hazardé ſur le champ.
» Car il en eſt des productions de l'eſ-
» prit, comme de celles de la terre.
» Les fruits qui n'ont rien couté, &
» qui viennent d'eux-mêmes, ſont
» plus agréables que ceux qu'il a falu
» acheter par beaucoup de peine & de
» travail.

On ne peut nier, ce me ſemble, qu'il n'y ait dans cette deſcription beaucoup de penſées ingénieuſes & ſolides, d'expreſſions fortes & énergiques, de tours vifs & éloquens. Peutêtre y a-t-il un peu trop d'eſprit & de brillant: mais c'étoit le défaut du ſiécle.

J'ajouterai encore ici un fort bel endroit, où l'Auteur met la mauvaiſe éducation des enfans entre les princi-

Sed extemporalis audaciæ, atque ipſius temeritatis vel præcipua jucunditas eſt. Nam ingenio quoque, ſicut in agro, quanquam alia diu ſerantur atque elaborentur, gratiora tamen quæ ſua ſponte naſcuntur. *Cap.* 6.

pales causes de la corruption de l'éloquence.

» Qui [a] est-ce qui ignore que ce » qui a fait dégénérer l'éloquence & » les autres arts de leur ancienne gloi- » re, n'est point la disette de bons es- » prits, mais la langueur où est tom- » bée la Jeunesse, la négligence des » peres & meres à élever leurs en- » fans, l'ignorance des Maîtres char- » gés de leur instruction, enfin l'ou- » bli & le mépris du goût ancien? » Ces maux, qui ont pris leur nais- » sance dans Rome, se sont répandus » de la Ville dans l'Italie, & ont in- » fecté toutes les provinces...

» Autrefois, dans chaque maison, » un enfant, né d'une chaste mere, » n'étoit point livré à une nourrice » achetée parmi les esclaves, mais » étoit nourri & élevé dans le sein de » sa propre mere, dont le mérite & la

a Quis ignorat & eloquentiam & ceteras artes desciviste ab ista vetere gloria, non inopia hominum, sed desidia juventutis, & negligentia parentum, & inscientia præcipientium, & oblivione moris antiqui? quæ mala primùm in urbe nata, mox per Italiam fusa, jam in provincias manant... Jam primùm suus cuique filius, ex casta parente natus, non in cella emptæ nutricis, sed gremio ac sinu matris educabatur; cujus præcipua laus erat, tueri domum, & inservire liberis. Eligebatur autem aliqua major natu propinqua, cujus probatis spectatisque moribus omnis cujuspiam familiæ suboles committebatur: coram qua neque dicere

» louange étoit de veiller sur sa mai-
» son, & sur ses enfans. On choisis-
» soit dans la famille quelque parente
» âgée, d'une probité & d'une vertu
» reconnue, aux soins de laquelle on
» confioit tous les enfans de la mai-
» son, & en présence de qui l'on n'o-
» soit rien dire ni faire qui fût con-
» traire aux bonnes mœurs. Elle trou-
» voit le moien de méler, non-seule-
» ment dans leur étude & leur tra-
» vail, mais dans leurs jeux même &
» dans leurs récréations, un certain
» air de modestie & de retenue, qui
» en tempéroit la vivacité. C'est ainsi
» que nous avons appris que Corné-
» lie mere des Gracques, Aurélie de
» César, Attia d'Auguste, avoient pris
» soin de leurs enfans, & les avoient
» mis en état de paroitre avec éclat
» dans le monde. Le but de cette édu-

fas erat quod turpe dictu, neque facere quod inhonestum factu videretur. Ac non studia modò curasque, sed remissiones etiam lususque puerorum, sanctitate quadam ac verecundia temperabat. Sic Corneliam Gracchorum, sic Aureliam Cæsaris, sic Attiam Augusti matrem præfuisse educationibus, ac produxisse principes liberos accepimus. Quæ disciplina ac severitas eò pertinebat, ut sincera & integra & nullis pravitatibus detorta uniuscujusque natura, toto statim pectore arriperet artes honestas: &, sive ad rem militarem, sive ad juris scientiam, sive ad eloquentiæ studium inclinasset, id solum ageret, id universum hauriret. *Cap.* 28.

» cation mâle & robuste étoit de faire
» ensorte que l'esprit de ces enfans,
» conservé dans toute sa pureté & son
» intégrité naturelle, & n'étant in-
» fecté d'aucun mauvais principe,
» saisît dans la suite avec avidité l'é-
» tude des arts & des sciences; & que,
» soit qu'ils prissent le parti des ar-
» mes, ou qu'ils étudiassent les loix,
» ou qu'ils tournassent du côté de l'é-
» loquence, ils pussent s'appliquer cha-
» cun uniquement à leur profession,
» & s'y rendre parfaitement habiles.

» Mais [a] maintenant, dès qu'un
» enfant est né, on le livre à quelque
» esclave Grecque, à laquelle on
» joint un ou deux serviteurs des plus
» vils, & des moins capables d'aucun
» emploi sérieux. Dans cet âge tendre
» & susceptible de toutes les impres-
» sions, il n'entend que les contes
» frivoles & souvent licentieux des
» valets. Aucun d'eux ne fait attention
» à ce qu'ils disent ou font devant leur
» jeune maître. Et comment voudroit-
» on qu'ils y fussent attentifs, les pa-

a At nunc natus infans delegatur Græculæ alicui ancillæ, cui adjungitur unus aut alter ex omnibus servis plerumque vilissimus, nec cuiquam serio ministerio accommodatus. Horum fabulis & erroribus teneri statim & rudes animi imbuuntur. Nec quisquam in tota domo pensum habet

» rens eux-mêmes accoutumant leurs
» enfans, non à la modestie & à la
» pudeur, mais à toute sorte de li-
» berté & de licence: d'où s'en suit
» peu-à-peu un air d'impudence dé-
» clarée, qui fait qu'ils n'ont aucun
» égard ni pour eux-mêmes, ni pour
» les autres. Il y a, outre cela, des vi-
» ces propres & particuliers à cette
» Ville, qui semblent presque nés
» avec eux dans le sein de leurs meres:
» le goût pour les spectacles du théa-
» tre, pour les combats des gladia-
» teurs, pour les courses de chariots.
» Parmi les jeunes gens, & presque
» généralement dans toutes les com-
» pagnies, n'est-ce pas là ce qui fait
» le sujet le plus ordinaire des con-
» versations? Croit-on qu'un esprit
» rempli & obsédé de ces frivoles
» amusemens, soit fort capable de
» s'occuper d'études sérieuses?

quid coram infante domino aut dicat, aut faciat: quando etiam ipsi parentes nec probitati neque modestiæ parvulos assuefaciunt, sed lasciviæ & libertati: per quæ paulatim impudentia irrepit, & sui alienique contemptus. Jam vero propria & peculiaria hujus urbis vitia pæne in utero matris concipi mihi videntur, histrionalis favor, & gladiatorum equorumque studia. Quibus occupatus & obsessus animus quantulum loci bonis artibus relinquit? quotumquemque inveneris qui domi quidquam aliud loquatur? quos alios adolescentulorum sermones excipimus, si quando auditoria intravimus? *Cap.* 29.

Ces deux morceaux ſont plus que ſuffiſans pour donner aux Lecteurs quelque idée de cet Ouvrage, & pour leur faire regretter qu'il ne ſoit pas parvenu juſqu'à nous en entier.

Ce Dialogue peut ſe diviſer en trois parties. La premiére nous préſente un Avocat & un Poéte qui ſont aux priſes ſur la prééminence de leur Art, & qui font l'éloge, l'un de l'Eloquence, l'autre de la Poéſie. La ſeconde partie eſt, pour ainſi dire, un Plaidoier du même Avocat, il ſe nomme Aper, en faveur des Orateurs de ſon tems contre les anciens. Il vivoit du tems de Veſpaſien, & étoit à la tête du Barreau. La troiſiéme partie de l'Ouvrage eſt une recherche des cauſes de la chute ou de la corruption de l'Eloquence. Les Interlocuteurs ſont Meſſala, Secundus, Maternus, Aper. Tout ce que diſoit Secundus s'eſt perdu, avec une partie de ce que diſoit Maternus, ce qui fait un grand vuide dans cet Ouvrage, ſans parler de quelques autres endroits défectueux.

QUINTILIEN. (*Marcus Fabius Quintilianus.*)

JE REDUIRAI à trois points ce que j'ai à dire ſur Quintilien. D'abord

je raporterai ce qu'on ſait de ſon hiſtoire. En ſecond lieu, je parlerai de ſon Ouvrage, & en tracerai le plan. Enfin j'expoſerai la maniére d'inſtruire la Jeuneſſe & d'enſeigner la Rhétorique, uſitée de ſon tems.

I. *Hiſtoire de ce qu'on ſait de Quintilien.*

IL PAROIT que Quintilien eſt né la ſeconde année de l'Empereur Claude, qui eſt la quarante-deuxiéme de Jeſus-Chriſt. Mr. Dodwel le conjecture ainſi dans ſes Annales ſur Quintilien; & il ſera mon guide par raport à la chronologie, ſur ce qui regarde la naiſſance, la vie, & les occupations de notre Rhéteur, qu'il a rangées dans un ordre fort clair, & fort vraiſemblable.

On diſpute ſur le lieu de ſa patrie. Pluſieurs diſent qu'il étoit de Calagurris ville d'Eſpagne ſur l'Ebre, nommée préſentement *Calahorra.* D'autres croient, avec aſſez de fondement, qu'il étoit né à Rome.

On ne ſait point certainement s'il étoit fils, ou petit-fils de l'Orateur Fabius dont Sénéque le Pere a dit quelque choſe, & qu'il a mis au nombre

Senec. Contro. lib. 5. in Praf.

de ces Orateurs dont la réputation meurt avec eux.

Quintilien fréquenta ſans doute à Rome les Ecoles des Rhéteurs, où la Jeuneſſe ſe formoit pour l'Eloquence. Il emploia un autre moien encore plus efficace pour arriver à ce but, qui étoit de ſe rendre le diſciple des grands Orateurs qui avoient le plus de réputation. Domitius Afer tenoit alors parmi eux le premier rang. Quintilien ne ſe contentoit pas d'entendre ſes plaidoiers au Barreau : il lui rendoit auſſi de fréquentes viſites ; & ce vénerable Vieillard, qui faiſoit l'admiration de ſon ſiécle, ne dédaignoit pas d'entrer en converſation avec un jeune homme en qui il voioit de grands talens & de grandes eſpérances. C'eſt le ſervice important que peuvent rendre à de jeunes Avocats ceux qui ont vieilli avec gloire dans cette illuſtre profeſſion, ſur tout lorſqu'ils ont quitté la plaidoirie, & qu'ils ſe ſont retirés. Leur [a] maiſon alors devient comme l'Ecole publique de la Jeuneſſe qui aſpire à la gloire de l'Elo-

[a] Frequentabunt ejus domum optimi Juvenes more veterum, & veram dicendi viam velut ex oraculo petent. Hos ille formabit, quasi eloquentiæ parens. *Quintil. lib.* 12. *cap.* 11.

quence, & qui s'adresse à eux comme à des Oracles pour apprendre de leur bouche par quelle route on y peut arriver. Quintilien sut bien profiter de la bonne volonté d'Afer, & il paroit, par les questions qu'il lui proposoit, que son but étoit de se former dans ces entretiens le goût & le jugement. Il [a] lui avoit demandé un jour lequel d'entre les Poétes il croioit approcher le plus près d'Homére. *Virgile*, dit Afer, *est le second, mais beaucoup plus près du premier que du troisiéme.* Il eut la douleur de voir ce grand homme, qui avoit fait si lontems l'honneur du Barreau, survivre à sa propre réputation, pour n'avoir pas su profiter du sage conseil [b] d'Horace, & avoir mieux aimé succomber que se retirer; c'est le reproche qu'on lui fit: *malle eum deficere, quàm desinere.* Domitius Afer mourut la 59e année de l'Ere de Jesus-Christ; & Juvénal vint au monde cette même année.

Quintil. lib. 12. cap. 11.

a Utar verbis iisdem, quæ ex Afro Domitio juvenis accepi: qui mihi interroganti, quem Homero crederet maximè accedere; *Secundus*, inquit, *est Virgilius, propior tamen primo quàm tertio.* Quintil. lib. 10. cap. 1.

b Solve senescentem maturè sanus equum, ne Peccet ad extremum ridendus, & ilia ducat. *Horat. Epist. 1. lib. 1.*

An. J. C. 61. Deux ans après, Néron envoia Galba dans l'Espagne Tarraconnoïse en qualité de Gouverneur. On croit que Quintilien l'y suivit ; & qu'après y avoir enseigné la Rhétorique, & exercé la profession d'Avocat pendant plus de sept ans, il revint à Rome avec lui.

An. J. C. 68. Ce fut sur la fin de cette année-là même que Galba fut déclaré Empereur, & que Quintilien ouvrit à Rome une Ecole de Rhétorique. Il fut le premier qui l'y enseigna par autorité publique, & aux gages de l'Etat ; de quoi il eut l'obligation à Vespasien. Car, [a] selon Suétone, ce Prince fut le premier qui assigna sur le Trésor public aux Rhéteurs tant Grecs que Latins des pensions qui montoient par an à douze mille cinq cens livres. Avant cet établissement il y avoit des Maîtres de Rhétorique qui l'enseignoient sans être autorisés du public. Outre ce que ces Rhéteurs recevoient du public, les [b] peres dont ils instruisoient

Sueton. in Vespas. c. 18.

a Primus è fisco Latinis Græcisque Rhetoribus annua centena constituit.

b Hos inter sumptus sestertia Quintiliano
Ut multum duo sufficient. Res nulla minoris
Constabit patri quàm filius.
Juvenal. Satyr. 7. lib. 3.

les enfans leur donnoient une ſomme, que Juvénal trouve fort modique par comparaiſon à celles qu'ils emploioient pour des dépenſes frivoles. Car, ſelon lui, rien ne coutoit moins à un pere que ſon fils, & il plaignoit tout pour ſon éducation : *Res nulla minoris Conſtabit patri quàm filius.* Cette ſomme montoit à deux cens cinquante livres : *Duo ſeſtercia.* Quintilien remplit la chaire de Rhétorique pendant vingt ans, avec un applaudiſſement général.

Il exerça en même tems & avec un pareil ſuccès la fonction d'Avocat, & ſe fit auſſi un grand nom dans le Barreau. Quand on diſtribuoit les différentes parties d'une cauſe à différens Avocats, comme c'étoit autrefois la coutume, on le chargeoit pour l'ordinaire du ſoin d'expoſer le fait, ce qui demande un eſprit d'ordre & une grande netteté. Il excelloit auſſi dans l'art d'émouvoir les paſſions ; & [a] il avoue, avec cet air de franchiſe mo-

Quintil. lib. 4. cap. 2.

Id. lib. 6. cap. 2.

[a] Hæc diſſimulanda mihi non fuerunt, quibus ipſe, quantuſcumque ſum aut fui, (nam pervenisse me ad aliquod nomen ingenii credo) frequenter motus ſum, ut me non lacrymæ ſolum deprehenderint, ſed pallor, & vero ſimilis dolor. *Quintil.*

deste qui lui étoit naturel, qu'on le voioit souvent, lorsqu'il plaidoit, non seulement répandre des larmes, mais changer de visage, pâlir, & donner toutes les marques d'une vive & sincére douleur. Il ne dissimule pas que c'est à ce talent qu'il devoit la réputation qu'il s'étoit faite au Barreau. En effet c'est par cet endroit principalement que l'Orateur se distingue, & qu'il enleve les suffrages.

Nous verrons bientôt combien il étoit propre pour instruire la Jeunesse, & comment il venoit à bout de s'en faire aimer & respecter. Entre plusieurs illustres disciples qui fréquentérent son Ecole, Pline le Jeune est celui qui lui a fait le plus d'honneur par la beauté de son génie, par l'élégance & la solidité de son stile, par la douceur admirable de son caractére, par sa libéralité envers les gens de Lettres, & sur tout par sa vive reconnoissance pour son Maître, dont il lui donnera une illustre preuve dans la suite.

Après avoir emploié de suite & sans interruption vingt années, tant pour instruire la Jeunesse dans l'Ecole, que pour défendre les particuliers dans le

Barreau, il obtint de l'Empereur Domitien la permiſſion de quitter ces deux emplois également utiles & pénibles. Inſtruit par le triſte exemple de Domitius Afer ſon Maître, il crut qu'il faloit ſonger à la retraite avant qu'elle lui devînt abſolument néceſſaire, & qu'il ne pouvoit mettre une fin plus honnête à ſes travaux qu'en y renonçant dans un tems où on le regretteroit : *Honeſtiſſimum finem putabamus, deſinere dum deſideraremur*; au lieu que Domitius avoit mieux aimé ſuccomber ſous le fardeau, que le dépoſer. C'eſt à cette occaſion qu'il donne aux Avocats un ſage conſeil. [a] *L'Orateur*, dit-il, *s'il m'en croit, battra en retraite avant que de tomber dans les piéges de la caducité, & gagnera le port pendant que ſon vaiſſeau eſt encore bon & entier.* *Quintil. lib. 12. cap. 11.*

Quintilien n'avoit pourtant alors que quarante-ſix ou quarante-ſept ans, qui eſt un âge encore verd & robuſte. Peutêtre que ſes longs travaux avoient commencé d'affoiblir ſa ſanté. Quoi qu'il en ſoit, ſon loiſir ne fut An. J. C. 88.

a Antequam in has ætatis veniat inſidias, receptui canet, & in portum integra nave perveniet. *Quintil. l. 12. c. 11.*

point un loisir de langueur & de paresse, mais d'activité & d'ardeur, de sorte qu'il devint, en un certain sens, encore plus utile au Public, qu'il ne l'avoit été par tous ses travaux passés. Car enfin ceux-ci furent renfermés dans les bornes étroites d'un certain nombre de personnes & d'années, au lieu que les Ouvrages qui furent le fruit de son repos, ont instruit tous les siécles: de sorte qu'on peut dire que l'Ecole de Quintilien est demeurée ouverte depuis sa mort à tous les peuples, & qu'elle retentit encore tous les jours des admirables préceptes qu'il nous a laissés sur l'Eloquence.

AN. J. C. 89. Il commença par composer un Traité *sur les causes de la corruption de l'Eloquence*, dont on ne sauroit trop regretter la perte. Ce n'est point certainement celui que nous avons sous le titre de *Dialogue sur les Orateurs*.

Quintil. in Proœm. lib. 6. Dans le tems qu'il commençoit cet Ouvrage, il perdit le plus jeune de ses deux fils qui n'avoit que cinq ans: & peu de mois auparavant une mort prématurée lui avoit enlevé sa femme, qui n'étoit âgée que de dix-neuf ans, & même un peu moins.

AN. J. C. 90. Quelque tems après, pressé par les

priéres de ſes amis, il commença ſon grand Ouvrage des *Inſtitutions Oratoires*, composé de douze Livres : j'en rendrai compte dans la ſuite.

Il en avoit achevé les trois premiers, lorſque l'Empereur Domitien lui confia le ſoin de deux jeunes Princes ſes petits-neveux, qu'il deſtinoit pour lui ſuccéder à l'Empire. Ils étoient petits-fils de Domitille ſa ſœur, dont la fille, nommée auſſi Domitille, avoit épouſé Flavius Clémens, couſin germain de l'Empereur : elle en avoit eu les deux Princes dont il s'agit. Ce fut une nouvelle raiſon pour lui de redoubler ſes ſoins pour perfectionner ſon travail. Il eſt bon de l'entendre lui-même : l'endroit eſt remarquable. [a] » Juſqu'i-» ci, dit-il en s'adreſſant à Victorius à qui il avoit dédié ſon Ouvrage, » j'é-» crivois ſeulement pour vous & pour » moi ; & renfermant ces inſtructions » dans notre domeſtique, quand elles » n'auroient pas été goutées du Pu-» blic, je m'eſtimois trop heureux

AN. J. C. 91. *Quintil. in Proæm. l. 4. Sueton. in Domit. c. 15.*

a Adhuc velut ſtudia inter nos conferebamus ; &, ſi parum noſtra inſtitutio probaretur à ceteris, contenti fore domeſtico uſu videbamur, ut tui meique filii diſciplinam formare, ſatis putaremus. Cùm verò mihi Domitianus Auguſtus ſororis ſuæ nepotum delegaverit curam, non

» qu'elles puissent être utiles à votre
» fils & au mien. Mais depuis que
» l'Empereur m'a chargé de l'éduca-
» tion de ses petits-neveux, seroit-ce
» faire le cas que je dois de l'approba-
» tion d'un dieu, & connoitre le prix
» de l'honneur que je viens de rece-
» voir, que de ne pas régler sur cette
» idée la grandeur de mon entreprise ?
» En effet, de quelque maniére que je
» la regarde, soit du côté des mœurs,
» soit du côté des connoissances & de
» l'art, que ne dois-je point faire pour
» mériter l'estime d'un si religieux
» Censeur, & d'un Prince en qui l'é-
» loquence suprême est jointe à la
» suprême puissance ? Que si l'on n'est
» point surpris de voir les plus ex-
» cellens Poétes non seulement invo-
» quer les Muses au commencement
» de leur Ouvrage, mais implorer de
» nouveau leur assistance lorsque dans
» la suite il se présente quelque im-

satis honorem judiciorum cœlestium intelligam, nisi ex hoc quoque oneris magnitudinem metiar. Quis enim mihi aut mores excolendi sit modus, ut eos non immeritò probaverit sanctissimus Censor? aut studia, ne fefellisse in his videar Principem, ut in omnibus, ita in eloquentia quoque eminentissimum? Quòd si nemo miratur Poëtas maximos sæpe fecisse, ut non solùm initiis operum suorum Musas invocarent, sed provecti quoque longiùs, cùm ad aliquem graviorem locum venis-

» portant objet à traiter ; à combien » plus forte raiſon doit-on me par- » donner, ſi, ce que je n'ai pas fait » d'abord, je le fais maintenant, & » ſi j'appelle à mon ſecours tous les » dieux, particuliérement celui ſous » les auſpices duquel j'écris deſor- » mais, & qui, plus que tous les au- » tres, préſide aux études & aux ſcien- » ces ? Qu'il daigne donc m'être fa- » vorable, & proportionnant ſes » bontés à la haute idée qu'il a don- » née de moi par un choix ſi glorieux » & ſi difficile à ſoutenir, qu'il m'inſ- » pire tout l'eſprit dont j'ai beſoin, » & me rende tel qu'il m'a cru. *Et » me, qualem eſſe credidit, faciat.*

Il faut avouer qu'il y a, dans ce compliment, beaucoup d'eſprit, de nobleſſe, de grandeur, ſurtout dans la penſée qui le termine : *Et qu'il me rende tel qu'il m'a cru.* Mais eſt il poſſible de pouſſer plus loin la flaterie & l'impiété, que de traiter de dieu

ſent, repeterent vota, & velut nova precatione uterentur : mihi quoque profectò poterit ignoſci, ſi, quod initio, cùm primùm hanc materiam inchoavi, non fecerim, nunc omnes in auxilium deos, ipſumque inprimis, quo neque præſentius aliud, neque ſtudiis magis propitium numen eſt, invocem ; ut, quantum nobis expectationis adjecit, tantum ingenii aſpiret, dexterque ac volens adſit, & me, qualem eſſe credidit, faciat.

un Prince qui étoit un monſtre de vices & de cruautés ? Je ne ſai même ſi dans cette derniére penſée il y a autant de juſteſſe que de brillant : *Et qu'il me rende tel qu'il m'a cru.* Il ne l'étoit donc pas. Et comment ce prétendu dieu a-t-il pu croire qu'il le fût ? Encore ſi, au lieu de relever en lui la régularité & la pureté des mœurs, il s'étoit contenté de faire valoir ſon éloquence, & les autres talens de l'eſprit dont il ſe piquoit, la flaterie

Lib. 10. *c.* 1.

ſeroit moins odieuſe. C'eſt ainſi qu'il le loue dans un autre endroit, où il le met au-deſſus de tous les Poétes. Il y a beaucoup d'apparence que ce fut pour lors que les ornemens Conſulaires furent accordés à Quintilien.

Quintil. in Proœm. lib. 6.

Le ſoin de l'éducation des jeunes Princes dont Quintilien ſe trouvoit chargé, ne l'empêchoit pas de travailler à ſon Livre des Inſtitutions Oratoires. La conſidération du fils unique qui lui reſtoit, dont l'heureux naturel méritoit toute ſa tendreſſe & toute ſon attention, étoit pour lui un puiſſant motif de hâter cet Ouvrage, qu'il regardoit comme la plus précieuſe partie de l'héritage qu'il devoit lui laiſſer ; afin, dit-il lui-même, que

ſi un accident imprévû enlevoit à ce cher fils ſon pere, il pût, même après ſa mort, lui ſervir encore de maître & de conducteur.

Continuellement donc occupé de la vûe & de la crainte de ſa mortalité, il travailloit jour & nuit à ſon Ouvrage; & il en avoit déja achevé le cinquiéme Livre, lorſqu'une mort avancée lui ravit ce cher fils, qui faiſoit toute ſa joie & toute ſa conſolation. Ce fut pour lui, après la perte qu'il avoit déja faite du plus jeune de ſes fils, un nouveau coup de foudre qui l'abbattit & le renverſa ſans lui laiſſer de reſſource. Sa douleur, ou plutôt ſon deſeſpoir, éclata en plaintes & en reproches contre les dieux mêmes, qu'il accuſa hautement d'injuſtice & de cruauté, déclarant qu'on voioit bien, après un traitement ſi cruel & ſi injuſte que ni lui ni ſes enfans n'avoient point mérité, qu'il n'y a point de Providence qui veille ſur les choſes d'ici bas. AN. J. C. 92.

De tels diſcours nous marquent clairement ce qu'étoit la probité payenne même la plus parfaite: car je ne ſai ſi dans toute l'antiquité on peut trouver un homme d'un cara-

ctére plus doux, plus ſage, plus raiſonnable, plus vertueux que l'étoit Quintilien, ſelon les régles du paganiſme. Ses Livres ſont pleins d'excellentes maximes ſur l'éducation des enfans, ſur le ſoin que les peres & les meres doivent prendre pour les préſerver des dangers du monde, ſur l'attention que les maîtres doivent apporter pour conſerver en eux le précieux dépôt de l'innocence, ſur le généreux deſintéreſſement que doivent faire paroitre les perſonnes qui ſont en place, enfin ſur le zêle & l'amour du bien public.

Sa douleur auroit été très juſte, ſi elle avoit été modérée : car jamais enfant ne dut être plus regretté que celui-ci. Outre les graces naturelles & les talens extérieurs, un ſon de voix charmant, une phiſionomie aimable, une facilité ſurprenante à bien prononcer les deux langues comme s'il eût été également né pour l'une & pour l'autre; il avoit les plus heureuſes diſpoſitions qu'on puiſſe ſouhaiter pour les ſciences, jointes à un goût & à une inclination pour l'étude qui étonnoit ſes maîtres. Mais les qualités du cœur l'emportoient ſur celles de

l'esprit. Quintilien, qui avoit connu beaucoup de jeunes gens, atteste avec serment qu'il n'avoit jamais vû tant de probité, de náturel, de bonté d'ame, de douceur, & d'honnêteté, que dans ce cher fils. Il fit paroitre pendant une maladie de huit mois une égalité & une fermeté d'ame, que les Médecins ne se lassoient point d'admirer, se roidissant avec force contre les craintes & les douleurs, &, sur le point d'expirer, consolant lui-même son pere, & tâchant d'arréter ses larmes. Quel malheur que tant de belles qualités aient été perdues! mais quelle honte & quels reproches, si des enfans chrétiens étoient moins vertueux !

Après avoir fait tréve avec l'étude pendant quelque tems, Quintilien, revenu un peu à lui-même, reprit son Ouvrage; dont il dit que le Public lui devoit savoir d'autant plus de gré, que desormais il ne travailloit plus pour lui-même, ses écrits, de même que ses biens, devant passer à des étrangers. Il acheva enfin son plan en douze Livres. Il n'y avoit guéres mis que deux ans : encore avoit-il employé une grande partie de ce tems-là, non à le composer actuellement,

AN. J. C. 93. *Epist. ad Tryph. biblioq.*

mais à le préparer, en amaſſant, par la lecture d'une infinité d'Auteurs qui avoient traité le même ſujet, tous les matériaux qui devoient y entrer. Et nous avons vû combien ces deux années avoient été remplies pour lui de troubles & de triſtes occupations. Il eſt étonnant, & preſque incroiable, comment un Ouvrage ſi parfait a pu être composé en ſi peu de tems. Son [a] deſſein étoit de ſuivre le conſeil d'Horace, qui, dans ſon Art Poétique, recommande à ceux qui écrivent de ne pas ſe preſſer de rendre publics leurs Ecrits. Il gardoit donc les ſiens, afin de les revoir à loiſir & à tête repoſée; de laiſſer paſſer ce premier mouvement d'amour propre & de complaiſance que l'on a toujours pour ſes productions; & de les examiner, non plus en Auteur préoccupé, mais avec le ſang froid d'un Lecteur. Il ne put pas réſiſter lontems à l'empreſſement & à l'avidité du Public, impatient d'avoir ſes Ecrits; & il ſe vit comme forcé de les lui aban-

a Uſus deinde Horatii conſilio, qui in Arte poëtica ſuadet, ne præcipitetur editio, *nonúmque prematur in annum*; dabam iis otium, ut refrigerato inventionis amore, diligentius repetitos tanquam lector perpenderem.

donner,

donner, se contentant de leur souhaiter un bon succès, & de recommander à son Libraire d'avoir grand soin qu'ils fussent bien exacts & bien corrects. Il dut se passer un an au moins, avant qu'ils fussent en état de paroitre. Nous avons obligation à Mr. l'Abbé Gédoyn d'avoir mis le Public, par la traduction qu'il a faite de Quintilien, en état de juger du mérite de cet Auteur.

Mr. Dodwel croit que ce fut vers ce tems-ci que Quintilien, délivré des soins de son grand Ouvrage qu'il venoit d'achever, songea à un second * mariage, & prit pour femme la petite fille de Tutilius : c'est ainsi que l'appelle Pline le Jeune. Il en eut sur la fin de cette année une fille. AN. J. C. 94.

Domitien, malgré sa divinité prétendue, fut tué dans son palais par Etienne, qui s'étoit mis à la tête des Conjurés. Cet Empereur avoit fait mourir Flavius Clémens, alors Consul, son cousin; & avoit banni Flavie Domitille sa niéce, femme de ce Clément. Il avoit aussi banni sainte Flavie Domitille fille d'une sœur du AN. J. C. 96.

* *Ce second mariage n'est pas certain, mais paroit assez vraisemblable.*

même Consul. Toutes ces personnes souffrirent pour le nom de Jesus-Christ. La mort de Clément fut ce qui avança le plus celle de Domitien, soit par l'horreur & la crainte qu'elle donna à tout le monde, soit parce qu'elle anima contre lui Etienne, affranchi, & Intendant des biens de Domitille femme de Clément, dont on l'obligeoit de rendre compte, & on l'accusoit de n'en avoir pas bien usé. Nerva succéda à Domitien, & ne régna que seize mois & quelques
An. J. C. 98. jours. Il eut pour successeur Trajan, qu'il avoit adopté, & qui régna vingt ans.

On ignore tout ce qui regarde Quintilien depuis la mort de Domitien, excepté le mariage de sa fille, supposé qu'il en ait eu une. Dès qu'elle fut en âge nubile, il lui donna pour époux Nonius Céler. Pline se signala dans cette occasion par une générosité & une reconnoissance, qui lui font, ce me semble, encore plus d'honneur que ses Ecrits, quelque excellens qu'ils soient. Il avoit étudié l'Eloquence sous Quintilien. Les Ouvrages qu'il nous a laissés, sont une bonne preuve qu'il fut un digne dis-

ciple d'un ſi grand maître : mais le fait qui ſuit ne marque pas moins ſon bon cœur, & le ſouvenir toujours préſent qu'il conſervoit des ſervices qu'il en avoit reçus. Dès qu'il ſut que Quintilien ſongeoit à marier ſa fille, il crut devoir lui témoigner ſa reconnoiſſance par un petit préſent. La difficulté étoit de le lui faire accepter. Il lui écrivit ſur ce ſujet une Lettre, dont on ne peut trop admirer l'art & la délicateſſe. La traduction que j'en inſére ici, eſt du célébre Mr. de Sacy.

Lettre de Pline à Quintilien.

» [a] QUOIQUE vous ſoiez très » modeſte, & que vous aiez élevé » votre fille dans les vertus conve- » nables à la fille de Quintilien, & » à la petite-fille de Tutilius : ce- » pendant, aujourdhui qu'elle épouſe » Nonius Céler, homme de diſtin- » ction, & à qui ſes emplois & ſes » charges impoſent une certaine né-

a Quamvis & ipſe ſis continentiſſimus, & filiam tuam ita inſtitueris, ut decebat filiam tuam, Tutilii neptem : cùm tamen ſit nuptura honeſtiſſimo viro Nonio Celeri, cui ratio civilium officiorum neceſſitatem quandam nitoris imponit ; debet, ſecundùm conditiones mariti, ve-

» cessité de vivre dans l'éclat, il faut
» qu'elle régle son train & ses habits
» sur le rang de son mari. Ces dehors
» n'augmentent pas notre dignité,
» mais ils lui donnent plus de relief.
» Je sai que vous êtes très riche des
» biens de l'ame, & beaucoup moins
» de ceux de la fortune que vous ne
» devriez l'être. Je prends donc sur
» moi une partie de vos obligations;
» &, comme un second pere, je
» donne à notre chére fille cinquante
» mille sesterces. (12500 livres.)
» Je ne me bornerois pas là, si je n'é-
» tois persuadé que la médiocrité du
» petit présent pourra seule obtenir
» de vous, que vous le receviez.
» Adieu.

Cette Lettre de Pline nous apprend une circonstance bien glorieuse pour Quintilien : c'est qu'après vingt années d'exercice public emploiées avec une réputation & un succès étonnant tant à enseigner la Jeunesse, qu'à plaider

ste, comitatu augeri : quibus non quidem augetur dignitas, ornatur tamen & instruitur. Te porro animo beatissimum, modicum facultatibus scio. Itaque partem oneris tui mihi vindico, &, tanquam parens alter puellæ nostræ, confero quinquaginta millia nummûm : plus collaturus, nisi à verecundia tua sola mediocritate munusculi impetrari posse confiderem, ne recusares. Vale. *Epist.* 32. *lib.* 6.

dans le Barreau; après un long séjour à la Cour auprès des jeunes Princes, dont l'éducation devoit lui donner, & lui avoit donné sans doute un grand crédit auprès de l'Empereur; il n'avoit point amassé de grands biens, & étoit toujours demeuré dans une louable médiocrité. Bel exemple, mais qui est rarement imité!

Juvénal pourtant fait entendre que Quintilien étoit fort riche, & qu'il avoit un nombre considérable de forêts, d'où il tiroit sans doute un très gros revenu. *Satyr. 7 l. 3.*

Unde igitur tot
Quintilianus habet saltus?

Il faut nécessairement que ces richesses aient été postérieures au tems où Pline fit à Quintilien le présent dont il a été parlé. On croit qu'elles pouvoient être l'effet de la libéralité d'Adrien lorsqu'il fut parvenu à l'Empire, car il se déclara le protecteur des Savans. Quintilien avoit alors 76 ans. On ne sait point s'il a vécu lontems après, & l'histoire ne nous apprend rien de sa mort. *An. J.C 118.*

II. *Plan & caractére de la Rhétorique de Quintilien.*

ON PEUT dire que la Rhétorique de Quintilien, qu'il intitule *Institutions Oratoires*, est la plus complette que l'antiquité nous ait laissée. Son dessein est de former un Orateur parfait. Il le prend au berceau & dès sa naissance, & le conduit jusqu'au tombeau. Cette Rhétorique est renfermée en douze Livres. Dans le premier il traite de la maniére dont il faut élever les enfans dès l'âge le plus tendre, puis de ce qui regarde la Grammaire. Le second expose ce qui doit se pratiquer dans l'école de Rhétorique, & plusieurs questions qui regardent la Rhétorique même, si elle est une science, si elle est utile, &c. On trouve dans les cinq Livres suivans les préceptes de l'Invention & de la Disposition. Les Livres VIII. IX. & X. renferment tout ce qui regarde l'Elocution. Le XI, après un beau chapitre où il s'agit de la maniére de parler convenablement, *de aptè dicendo*, traite de la Mémoire & de la Prononciation. Dans le XII, qui est peutêtre le plus beau de tous, Quin-

tilien marque quelles ſont les qualités & les obligations perſonnelles de l'Avocat comme tel, & par raport à la plaidoirie; quand il doit quitter cette profeſſion; & à quoi il doit s'occuper pendant ſa retraite.

Un des caractéres particuliers de la Rhétorique de Quintilien, eſt d'être écrite avec tout l'art, toute l'élégance, toute l'énergie du ſtile qu'il eſt poſſible d'imaginer. Il [a] ſavoit que les préceptes, quand on les traite d'une maniére ſi nue & ſi ſubtile, ne ſont propres qu'à deſſécher l'eſprit, & qu'à décharner, pour ainſi dire, le diſcours, en lui ôtant toute grace & toute beauté, & lui laiſſant ſeulement des os & des nerfs, qui n'en font qu'un corps maigre & ſec, ou plutôt un ſquélete. Il [b] s'appliqua donc à faire entrer dans ſes Inſtitutions tout l'agrément dont cet Ouvrage étoit ſuſceptible, non pas, dit-il lui-même, pour faire

a Plerumque nudæ illæ artes, nimia ſubtilitatis affectatione frangunt atque concidunt quicquid eſt in oratione generoſius, & omnem ſuccum ingenii bibunt, & oſſa detegunt: quæ ut eſſe & aſtringi nervis ſuis debent, ſic corpore operienda ſunt. *Quintil. in Proœm. lib.* 1.

b In ceteris admiſcere tentavimus aliquid nitoris, non jactandi ingenii gratia, (namque in id eligi materia poterat uberior) ſed ut hoc ipſo alli-

parade d'eſprit, car il pouvoit choiſir un ſujet qui y fût plus propre; mais afin que les jeunes gens, invités par l'attrait du plaiſir, s'appliquaſſent plus volontiers à la lecture & à l'étude de ſes préceptes, qui, dénués de grace & d'ornement, ne manqueroient pas, en bleſſant la délicateſſe de leurs oreilles, de rebuter auſſi leur eſprit. En effet, on voit dans ſes Ecrits une grande richeſſe de penſées, d'expreſſions, d'images, & ſur tout de comparaiſons, qu'une imagination vive & ornée d'une profonde connoiſſance de la nature lui fournit à propos, ſans jamais s'épuiſer, ni tomber dans des redites ennuieuſes : comparaiſons, qui jettent dans les préceptes, ſouvent obſcurs & deſagréables par eux-mêmes, une clarté & une grace qui en écartent tout ennui & tout dégoût.

Le [a] principal but de Quintilien, dans ſa Rhétorique, a été de s'op-

ceremus magis juventutem ad cognitionem eorum quæ neceſſaria ſtudiis arbitrabamur, ſi ducti jucunditate aliqua lectionis, libentiùs diſcerent ea, quorum ne jejuna atque arida traditio averteret animos, & aures (præſertim tam delicatas) raderet, verebamur. *Quintil. lib.* 3. *c.* 1.

a Quod accidit mihi, dum corruptum & o...

poser au mauvais goût d'éloquence qui prévaloit de son tems, & de rappeller les esprits à une maniére de penser & de juger plus saine, plus sévére, & plus conforme aux régles de la bonne nature. Sénéque, plus que tout autre, avoit contribué à gâter & à corrompre le jugement des jeunes Romains, & à substituer à l'éloquence mâle & robuste qui avoit régné jusqu'à lui, les mignardises, s'il est permis de parler ainsi, d'un stile chargé d'ornemens, de pensées brillantes, d'antithéses, & de pointes. Il [a] sentoit bien que ses Ecrits ne pouvoient plaire à quiconque feroit cas des Anciens : c'est pourquoi il n'avoit cessé de parler mal d'eux, & de les décrier, même les plus généralement estimés, comme Cicéron & Virgile. Il étoit venu à bout en effet d'inspirer pour eux un mépris presque universel, de sorte que, lorsque

nibus vitiis fractum dicendi genus revocare ad severiora judicia contendo. *Quintil. lib.* 10. *c.* 1.

a Tum autem solus hic ferè in manibus adolescentium fuit. Quem non equidem omnino conabar excutere, sed potioribus præferri non sinebam, quos ille non destiterat incessere, cùm diversi sibi conscius generis, placere se in dicendo posse iis, quibus illi placerent, diffideret. *Ibid.*

Quintilien commença à enſeigner, il ne trouva que Sénéque entre les mains des jeunes gens. Il n'entreprit pas de le leur ôter abſolument, mais il ne pouvoit ſouffrir qu'on le préférât à des Ecrivains qui valoient ſans comparaiſon beaucoup mieux que lui.

Au reſte on ne doit pas être étonné que ce mauvais goût ait fait de ſi rapides progrès en ſi peu de tems : c'eſt ce qui arrive pour l'ordinaire. Il ne faut qu'un homme d'un certain caractére pour entraîner après lui tous les autres, & pour donner le ton à toute une nation. Tel étoit Sénéque.

Quintil. ibid. Je paſſe ici ſous ſilence beaucoup d'autres qualités qui le faiſoient admirer : un naturel heureux, également propre à tout; une vaſte étendue de connoiſſances; une étude aſſez profonde de la Philoſophie, & une Morale remplie des principes les plus exacts & les plus ſolides. Pour me renfermer dans notre ſujet, il avoit un eſprit facile & fécond, une belle & riche imagination, une compoſition aiſée & brillante, des penſées très ſolides, des expreſſions choiſies & fort énergiques, des tours heureux

& ſpirituels. Mais [a] pour ſon ſtile, il étoit vicieux preſque dans toutes ſes parties, & d'autant plus dangereux, qu'il étoit plein de défauts agréables.

Ce ſtile fleuri, ce goût de pointe, d'autant plus dangereux qu'il eſt plus à la portée de la Jeuneſſe, & plus conforme à ſon caractére, ſaiſit bientôt toute la Ville. Il [b] faloit que toute preuve, toute période finît par quelque penſée brillante, ou quelque tour ſingulier, qui frapât l'oreille, qui ſe fit remarquer, & qui mandiât en quelque ſorte l'applaudiſſement.

Quintilien ſe crut obligé d'attaquer avec force ce mauvais goût; & c'eſt ce qu'il fait dans preſque tout ſon Ouvrage, en y établiſſant, ſur le modéle des Anciens, les principes de la vraie & ſolide éloquence. Ce n'eſt pas, comme il le déclare ſouvent, & comme ſon ſtile le fait aſſez connoitre, qu'il fût ennemi des beautés &

a Sed in eloquendo corrupta pleraque, atque eo perniciofiſſima, quòd abundant dulcibus vitiis. Velles eum ſuo ingenio dixiſſe, alieno judicio.

b Nunc illud volunt, ut omnis locus, omnis ſenſus in fine ſermonis feriat aurem. Turpe autem ac prope nefas ducunt, reſpirare ullo loco qui acclamationem non petierit. *Quintil. lib. 8. cap. 5.*

des graces du difcours. Il [a] reconnoit que Cicéron même, pour défendre fes parties, emploioit des armes non feulement fortes, mais brillantes; & que dans la caufe de Cornélius Balbus, où il fut fouvent interrompu par les applaudiffemens & les battemens de main de tout fon auditoire, ce furent la fublimité, la pompe, & l'éclat de fon éloquence qui attirérent ces bruiantes acclamations. Il ajoute à ce motif, qui femble ne regarder que la réputation de l'Orateur, une réflexion bien vraie & bien fenfée: c'eft que la beauté du difcours contribue même beaucoup au fuccès de la caufe, parce que ceux qui écoutent volontiers fe rendent plus attentifs, & deviennent plus difpofés à croire ce qu'ils entendent, gagnés qu'ils font par le plaifir, & quelquefois entraînés par l'admiration.

a Nec fortibus modò fed etiam fulgentibus armis præliatus in caufa eft Cicero Cornelii: qui non affecutus effet docendo Judicem tantùm, & utiliter demum ac latinè perfpicuèque dicendo, ut populus Romanus admirationem fuam, non acclamatione tantùm, fed etiam plaufu confiteretur. Sublimitas profectò, & magnificentia, & nitor, & auctoritas expreffit illum fragorem... Sed ne caufæ quidem parum confert hic orationis ornatus. Nam qui libenter audiunt, & magis attendunt, & faciliùs credunt, plerumque ipfa delectatione capiuntur, nonnunquam ipfa admiratione auferuntur. *Quintil. lib. 8. cap. 3.*

Quintilien ne rejette donc point ſes ornemens : mais [a] il veut que l'Eloquence, ennemie du fard & de toute grace empruntée, n'admette qu'une parure mâle, noble, & majeſtueuſe. Il conſent qu'elle brille, mais de ſanté, s'il faut ainſi dire, & qu'elle ne doive ſa beauté qu'à ſes forces & à ſon embonpoint. Il [b] porte ce principe ſi loin, que s'il faloit choiſir, il aimeroit mieux la rudeſſe & la groſſiéreté des Anciens, que l'afféterie étudiée des Modernes. Mais il y a, dit-il, en cette matiére un milieu qu'on peut tenir ; de même que dans nos tables & dans nos meubles il régne aujourd'hui une propreté & une élégance qui n'eſt point répréhenſible, & dont il faut tâcher, s'il eſt poſſible, de faire une vertu.

On voit par le peu que j'ai raporté de Quintilien, combien la lecture d'un tel Ouvrage peut être utile aux

a Sed hic ornatus, (repetam enim) virilis, fortis, & ſanctus ſit : nec effeminatam levitatem, nec fuco eminentem colorem amet : ſanguine & viribus niteat. *Quintil. ibid.*

b Et, ſi neceſſe ſit, veterem illum horrorem dicendi malim, quàm iſtam novam licentiam. Sed patet media quædam via : ſicut in cultu victuque acceſſit aliquis citra reprehenſionem nitor, quem, ſicut poſſumus, adjiciamus virtutibus. *Ibid. cap. 5.*

jeunes gens pour leur former le jugement. Elle ne l'eſt pas moins par raport aux mœurs. Il a répandu dans toute ſa Rhétorique des maximes admirables. J'en ai raporté une partie dans mon Traité des Etudes.

Mais ce fond de probité, ſi digne par lui-même de nos éloges, ſe trouve deshonoré par les flateries impies de notre Rhéteur à l'égard de Domitien, & par ſon deſeſpoir à la mort de ſes enfans, porté juſqu'à nier la Providence. Cet exemple, & beaucoup d'autres pareils, nous aprennent ce qu'il faut penſer de ces vertus payennes qui n'avoient aucune racine que dans l'amour de ſoi-même, & d'une religion qui ne fourniſſoit aucun dédommagement des pertes & des maux auſquels la vie humaine eſt expoſée.

III. *Maniére d'enſeigner la Jeuneſſe, uſitée du tems de Quintilien.*

AVANT que de terminer l'article de Quintilien, je tirerai de ſes Ecrits une partie de ce qui regarde la maniére d'enſeigner uſitée à Rome de ſon tems.

Quintil. lib. 1. cap. 2.

Il paroit que c'étoit une coutume

aſſez ordinaire à Rome de ne commencer à inſtruire les enfans qu'à l'âge de ſept ans, parce qu'on croioit qu'avant cet âge ils n'ont ni la force du corps, ni l'ouverture d'eſprit, néceſſaires pour apprendre.

Quintilien penſe autrement, & aime mieux s'en raporter au ſentiment de Chryſippe, qui avoit fait un Traité fort étendu & fort eſtimé ſur l'éducation des enfans. Quoique ce Philoſophe donnât trois ans aux nourrices, il vouloit que dès cet âge on s'appliquât à inſpirer aux enfans de bons principes de morale, & qu'on les formât inſenſiblement à la vertu. Or, dit Quintilien, ſi on peut dès lors cultiver leurs mœurs, qui empêche qu'on ne cultive auſſi leur eſprit? Que veut-on que faſſe un enfant depuis qu'il commence à parler? car enfin il faut bien qu'il faſſe quelque choſe. Eſt-il à propos de l'abandonner entiérement aux diſcours des Gouvernantes & des domeſtiques? On ſait bien qu'à cet âge-là il n'eſt point capable ni de travail, ni d'application. Auſſi, ce ne ſera pas une étude, mais un jeu; & on ne laiſſera pas de mettre à profit ces premiers

tems de l'enfance jusqu'à la septiéme année, qui pour l'ordinaire sont perdus, en leur apprenant mille choses agréables, & qui sont a leur portée.

Ibid. On commençoit par l'étude de la langue Grecque : mais celle de la langue Latine suivoit de près ; & dans tout le reste du tems on cultivoit les deux langues avec un égal soin. C'est ce qui ne se pratique point assez réguliérement parmi nous ; aussi la plupart de nos François ne savent-ils point leur langue naturelle par principes.

Quand les enfans avoient appris à bien lire, & à écrire correctement, on leur enseignoit la Grammaire, tant de la langue Latine, que de la Grecque.

Il y avoit, pour cela, des Maîtres particuliers, qui enseignoient à la maison ; & d'autres Maîtres, qui enseignoient dans les Ecoles publiques.

Ibid. cap. 2. Quintilien examine laquelle de ces deux maniéres d'enseigner est la plus utile ; &, après avoir pesé mûrement les raisons de part & d'autre, il se déclare pour les Ecoles publiques. Le chapitre où il traite cette question, est un des plus beaux endroits de son Ouvrage.

La Grammaire n'étoit point regardée alors comme une occupation frivole & peu importante. Les Romains en faisoient un grand cas, & y donnoient une application particuliére, persuadés que prétendre s'avancer dans les sciences sans le secours de la Grammaire, c'est vouloir élever un édifice sans fondement. Ils ne s'arrétoient pas à des minuties & à des subtilités, qui ne servent qu'à rétrécir & à dessécher l'esprit : ils en étudioient sérieusement les principes, & en approfondissoient les raisons ; car de toute la Grammaire, rien ne nuit que ce qui est inutile. *Lib. 1. c. 4.*

La Grammaire, c'est-à-dire l'Art d'écrire & de parler correctement, roule sur quatre principes : la raison, l'ancienneté, l'autorité, l'usage. Quintilien dit une chose admirable sur ce dernier chef, c'est-à-dire sur la coutume & l'usage. Ce [a] mot, selon lui, a besoin d'explication, & il est nécessaire de bien définir ce que l'on entend par usage. Car, si l'on prend ce mot *Ibid.*

a Sed huic ipsi necessarium est judicium, constituendumque imprimis id ipsum quid sit, quod consuetudinem vocemus. Quæ si ex eo quod plures faciunt nomen accipiat, periculosissimum dabit præceptum, non orationi modò, sed (quod

pour ce que l'on voit faire au plus grand nombre, les conséquences en seront dangereuses, non seulement pour le langage, mais, ce qui est beaucoup plus important, pour les mœurs. Car, dit-il, peut-on espérer ce bonheur, que ce qui est bien & selon les régles, soit suivi du plus grand nombre? Il raporte plusieurs coutumes très communes de son tems, qui ne devoient point être regardées comme des usages, mais comme des abus, quoiqu'elles se fussent emparées généralement de toute la ville. On appellera donc usage, en matiére de langage, ce qui est reçu par le consentement de ceux qui savent bien parler; comme, en fait de mœurs, l'usage sera ce qui a l'approbation des gens de bien.

Lib. 1. cap. 5. Le soin d'apprendre aux enfans à lire & à écrire correctement, & de leur enseigner les principes des deux

majus est) vitæ. Unde enim tantum boni, ut pluribus quæ recta sunt placeant? Igitur ut velli, & comam in gradus frangere, & in balneis perpotare, quamlibet hæc invaserint civitatem, non erit consuetudo, quia nihil horum caret reprehensione... sic, in loquendo, non, si quid vitiosè multis insederit, pro regula sermonis accipiendum erit... Ergo consuetudinem sermonis, vocabo consensum eruditorum; sicut vivendi, consensum bonorum. *Lib. 1. cap. 4.*

langues Grecque & Latine, étoit le premier mais non le principal devoir des Grammairiens. Ils y joignoient la lecture & l'explication des Poétes, ce qui avoit une très grande étendue, & demandoit une profonde érudition. Ils ne se contentoient pas de faire remarquer à un enfant la propriété & la signification naturelle des mots; les différens piés qui entrent dans la construction des vers; les tours & les expressions qui sont propres à la poésie; les tropes & les figures. Ils [a] s'appliquoient principalement à montrer ce qu'il faut observer dans l'économie d'une piéce, dans les bienséances, dans les caractéres; ce qu'il y a de beau dans les pensées, & dans la diction; pourquoi le stile est tantôt étendu & abondant, tantôt succinct & resserré. Ils donnoient aussi aux enfans une connoissance exacte de tout ce qui a raport, dans les Poétes, à la Fable ou à l'Histoire, sans pourtant charger leur mémoire de rien d'inutile. Du moins ce sont

a Præcipuè verò illa infigat animis, quæ in œconomia virtus, quæ in decoro rerum; quid personæ cuique convenerit; quid in sensibus laudandum, quid in verbis; ubi copia probabilis, ubi modus.

les régles que Quintilien leur prescrit. Il [a] compte pour une perfection dans un Grammairien, d'ignorer certaines choses, qui en effet ne méritent pas d'être sûes.

Ib. cap. 6. Les Grammairiens commençoient aussi à former les jeunes gens à la composition, en leur faisant faire de petits récits, des fables, des narrations plus étendues. *Lib. 2. c. 1.* Ils empiétoient quelquefois, & Quintilien s'en plaint, sur ce qui appartenoit à la Rhétorique, & faisoient composer à leurs disciples des discours, non seulement dans le genre Démonstratif, qui sembloit leur être abandonné, mais même dans le genre Délibératif.

Lib. 1. cap. 7. &c. Dans le même tems que les jeunes gens étoient instruits dans la Grammaire, ils apprenoient aussi la Musique, la Géométrie, la Danse qui forme le corps, & l'Art de bien prononcer; toutes choses regardées comme nécessaires à l'Orateur futur, & qui précédoient toujours l'étude de la Rhétorique.

L'âge d'entrer dans la Rhétorique n'étoit point fixé, & ne pouvoit l'être,

a Ex quo mihi inter virtutes Grammatici habebitur, aliqua nescire.

parce qu'il dépendoit du progrès qu'on avoit fait dans les études précédentes. Ce que l'on ſait certainement, c'eſt que les jeunes gens y demeuroient pluſieurs années : *Adulti ferè pueri ad hos præceptores transferuntur, & apud eos juvenes etiam facti perſeverant.* On peut conjecturer qu'ils entroient pour l'ordinaire en Rhétorique à treize ou quatorze ans, & qu'ils y demeuroient juſqu'à dix-ſept ou dix-huit ans. Ce long eſpace de tems qu'ils donnoient à la Rhétorique ne doit pas nous étonner, parce qu'à Rome, auſſi bien qu'à Athénes, l'éloquence ouvrant la porte aux premiéres dignités de la République, l'étude de cet Art y faiſoit la principale occupation de la Jeuneſſe. Il faut ſe ſouvenir qu'on étudioit en même tems la Rhétorique ſous des maîtres Grecs, & ſous des maîtres Latins. *Lib. 2. c. 2.*

La fonction des Rhéteurs embraſſoit deux parties : les préceptes, & les déclamations.

Quintilien, en pluſieurs endroits de ſon Ouvrage, prouve l'utilité & la néceſſité des préceptes : mais il eſt bien éloigné de croire qu'en compoſant on doive s'y aſſervir ſcrupuleuſe-

ment, & les regarder comme des loix d'une néceſſité indiſpenſable. La Rhétorique ſeroit certainement quelque choſe de bien aiſé, ſi on pouvoit la renfermer dans un petit nombre de régles fixes & ſtables. Auſſi ces régles changent-elles ſelon le tems, l'occaſion, & la néceſſité. C'eſt [a] pour cela que la principale partie de l'Orateur eſt le jugement, parce qu'il ſe détermine différemment ſelon le beſoin des affaires.

Le Rhéteur dictoit ces préceptes à ſes diſciples, ce qui devoit emporter beaucoup de tems : car, pour l'ordinaire, les Rhétoriques étoient fort longues, comme on en peut juger par celle de Quintilien. On y traitoit ſouvent des matiéres fort abſtraites, & peu propres, ce me ſemble, à inſpirer du goût pour l'éloquence. Ce ſont de ces ſortes d'endroits, qu'en faveur de la Jeuneſſe j'ai pris la liberté de retrancher dans l'édition que j'ai donnée de ce Rhéteur. Il trouva cette coutume établie, & il ne pouvoit ſagement s'en écarter. Mais il dédom-

a Atque adeo res in oratore præcipua conſilium, quia variè & ad rerum momenta convertitur. *Lib.* 2. *cap.* 14.

mage bien ſes Lecteurs, non ſeulement par les beautés & les graces du ſtile répandues dans tous les endroits qui en étoient ſuſceptibles, mais encore plus par les réflexions ſenſées dont il accompagne la plupart de ſes préceptes. Et combien, lorſqu'il les expliquoit à ſes diſciples, la vive voix y ajoutoit-elle de force & de clarté!

Pour apprendre aux jeunes gens à mettre en pratique les préceptes qu'on leur avoit expliqués, le Maître les formoit à la compoſition. Ils faiſoient d'abord des narrations hiſtoriques. Puis ils s'élevoient juſqu'à louer les grands hommes, & à blâmer ceux qui ſe ſont rendus odieux par leurs méchantes actions; & quelquefois ils en faiſoient le paralléle & la comparaiſon. Ils s'exerçoient auſſi par des Lieux communs, ſur l'avarice, ſur l'ingratitude, & d'autres vices en général: par certaines Théſes qui fourniſſent beaucoup à l'éloquence; par exemple, ſi la vie champêtre eſt préférable à celle qu'on méne à la ville, ſi l'homme de guerre acquiert plus de gloire que le Juriſconſulte. *Lib. 2. c. 4.*

On avoit ſoin auſſi d'exercer leur *Ibid. cap. 8.*

mémoire. Quintilien vouloit que ce fût en leur faiſant apprendre par cœur de beaux endroits choiſis des Orateurs, des Hiſtoriens, & des autres Auteurs les plus eſtimés : les Poétes étoient réſervés aux Grammairiens. Par [a] là, dit-il, ils ſe formeront le goût de bonne heure ; leur mémoire leur fournira ſans ceſſe d'excellens modéles, qu'ils imiteront même ſans y penſer : les expreſſions, les tours, les figures naîtront ſous leur plume, & ſortiront comme d'un tréſor caché où toutes ces richeſſes étoient pour ainſi dire en réſerve.

Lib. 2. c. 4. Par ces différens exercices, ils étoient inſenſiblement conduits à la compoſition de diſcours en forme, appellés Déclamations, qui faiſoient la principale occupation de la Rhétorique. C'étoient des harangues compoſées ſur des ſujets feints & imaginés, à l'imitation de celles qui ſe font dans le barreau, & dans les délibérations publiques. Démétrius de

a Sic aſſueſcent optimis, ſemperque habebunt intra ſe quod imitentur : etiam non ſentientes, formam illam, quam mente penitus acceperint, exprimient. Abundabunt autem copia verborum optimorum, & compoſitione, ac figuris jam non quæſitis, ſed ſponte & ex repoſito velut theſauro ſe offerentibus.

Phalére

Phalére fut le premier qui en introduisit l'usage chez les Grecs.

Les Déclamations étoient instituées pour disposer aux actions sérieuses du Barreau, dont elles devoient être une fidéle expression : & tant qu'elles se tinrent dans ces justes bornes, & qu'elles imitérent parfaitement la forme & le stile des véritables plaidoiers, elles furent d'une grande utilité. En effet cette sorte de composition renfermoit toutes les parties & toutes les beautés qui se trouvent dans un discours suivi.

Mais cet exercice, si utile en lui-même, dégénéra tellement par l'ignorance & le mauvais goût des Maîtres, que les Déclamations furent une des principales causes de la ruine de l'éloquence. On choisissoit des sujets fabuleux, tout extraordinaires, & qui n'avoient aucun raport aux matiéres qui se traitent dans le Barreau. J'en citerai un seul exemple, qui fera juger des autres. Il y avoit une Loi qui ordonnoit qu'on coupât les mains à celui qui auroit maltraité son pere. *Qui patrem pulsaverit, manus ei præcidantur.* Un Tyran, aiant fait venir dans la Citadelle un pere avec ses

Senec. Declam. 4. l. 9.

deux enfans, ordonna à ceux-ci de maltraiter leur pere. L'un d'eux, pour éviter une si affreuse impiété, se précipita du haut de la Citadelle: l'autre, contraint par la nécessité, maltraita & frapa son pere; puis il tua le Tyran, dont il étoit devenu ami, & reçut la récompense accordée par les Loix en pareil cas. Il fut ensuite appellé devant les Juges pour avoir maltraité son pere, & l'on demanda que les mains lui fussent coupées. Le pere prit sa défense. On traitoit dans les Déclamations des matiéres encore bien plus bisarres. Le [a] stile répondoit au choix des sujets. Ce n'étoient qu'expressions recherchées, pensées brillantes, pointes, antithéses, jeux de mots, figures outrées, vaine enflure, en un mot ornemens puérils, entassés sans jugement & sans choix.

Quintilien s'opposa de toutes ses forces à ce mauvais goût, & s'étudia

a Hæc tolerabilia essent, si ad eloquentiam ituris viam facerent: nunc & rerum tumore, & sententiarum vanissimo strepitu, hoc tantùm proficiunt, ut, cùm in forum venerint, putent se in alium terrarum orbem delatos. Et ideo ego adolescentulos existimo in scholis stultissimos fieri, quia nihil ex iis, quæ in usu habemus, aut audiunt, aut vident... sed mellitos verborum globulos, & omnia dicta factaque quasi papavere & sesamo sparsa. *Petron. in init.*

à réformer les Déclamations, en les rappellant à leur premiére origine, & les rendant conformes à la pratique du Barreau. Ne croiant pas néanmoins devoir aller de droit fil contre le torrent de la coutume, il se relâcha en quelque chose, & céda jusqu'à un certain point. Il est beau de voir comment il justifie lui-même sa condescendance.

» [a] Quoi donc, lui disoit-on ! il ne » sera jamais permis à de jeunes gens » de traiter des sujets extraordinaires? » de donner carriére à leur esprit, » de s'abandonner aux saillies d'une » imagination échaufée, & d'enfler » un peu leur stile & leur éloquence? » Ce seroit bien le mieux, répond » Quintilien. Mais qu'ils s'en tien- » nent du moins à ce qui est hazar- » dé, à ce qui sent l'enflure ; & qu'ils » ne donnent pas dans ce qui est, à » des yeux un peu clairvoians, ridi- » cule & extravagant. Enfin, s'il faut » avoir quelque indulgence pour nos

a Quid ergo? Nunquam hæc supra fidem, & poëtica (ut verè dicam) themata juvenibus pertractare permittemus, ut expatientur, & gaudeant materia, & quasi in corpus eant? Erat optimum. Sed certè sint grandia & tumida, non stulta etiam, & acrioribus oculis intuenti ridicula. Ac, si jam cedendum est, impleat se De-

» Déclamateurs, laiſſons-les ſe rem-
» plir & s'enfler tant qu'ils voudront,
» pourvû qu'ils ſachent, que comme
» on met certains animaux à l'herbe
» pendant un tems pour s'engraiſſer,
» & qu'enſuite, après leur avoir tiré
» du ſang, on les remet à la nourri-
» ture ordinaire, propre à conſerver
» leurs forces; ils doivent de même
» ſe défier de leur plénitude, & en
» retrancher les ſuperfluités vicieuſes,
» s'ils veulent que leurs productions
» ſoient véritablement ſaines & vi-
» goureuſes. Autrement, à la pre-
» miére action publique qu'ils en-
» treprendront, on verra que cette
» prétendue plénitude n'étoit qu'en-
» flure & tumeur.

Avec des précautions ſi ſages, les Déclamations pouvoient être fort utiles aux jeunes gens. Il ne [a] faut point exiger d'eux ni attendre d'abord un diſcours parfait. On doit même bien

clamator aliquando, dum ſciat, ut quadrupedes, cùm viridi pabulo diſtentæ ſunt, ſanguinis detractione curantur, & ſic ad cibos viribus conſervandis idoneos redeunt: ita ſibi quoque tenuandos adipes, & quicquid humoris corrupti contraxerit, emittendum, ſi eſſe ſanus ac robuſtus volet. Alioqui, tumor ille inanis primo cujuſque veri operis conatu deprehendetur. *Lib.* 2. *cap.* 11.

[a] In pueris oratio perfecta nec exigi, nec ſperari poteſt: melior autem eſt indoles læta, genero-

augurer d'un esprit fécond & abondant, qui hazarde & fait des efforts, dût-il quelquefois se laisser emporter. Il est bon que dans cet âge il y ait quelque chose à retrancher. Quand un jeune homme avoit bien travaillé en particulier le sujet qu'on lui avoit donné à traiter, il apportoit sa composition dans l'Ecole, & en faisoit lecture devant tous ses compagnons. Le Maître quelquefois, pour les rendre plus attentifs, & leur former le jugement, leur demandoit ce qu'ils trouvoient à loüer ou à blâmer dans ce qui venoit d'être lu. Lui-même après marquoit le jugement qu'il en faloit porter, soit pour les pensées, soit pour l'expression & le tour : il indiquoit les endroits qu'il faloit ou éclaircir, ou étendre, ou abréger, mélant toujours quelque adoucissement ou quelque louange à sa critique, pour la mieux faire recevoir. » Pour » [a] moi, dit Quintilien, quand je » voiois des jeunes gens qui égaioient » un peu trop leur stile, & dont les

sique conatus, & vel plura justo concipiens interim spiritus. Nec unquam me in his discentis annis offendat, si quid superfuerit. *Lib.* 2. *cap.* 4.

a Solebam ego dicere pueris aliquid ausis licentius aut lætius, laudare illud me adhuc;

» pensées étoient plus hardies que
» solides : Quant à présent, leur di-
» sois-je, cela est bien ; mais il vien-
» dra un tems que je ne vous per-
» mettrai pas ces libertés. De la sorte,
» ils se trouvoient flatés du côté de
» l'esprit, sans être trompés du côté
» du jugement.

Lorsque le jeune homme, sur les avis du Maître, avoit bien retouché sa piéce, on le préparoit à la prononcer en public ; & c'étoit là un des grands avantages de l'étude qu'on faisoit en Rhétorique, & en même tems un des plus pénibles exercices pour le Maître, comme le Poéte satyrique le marque :

Juven. Sat. 7. *Declamare doces, ô ferrea pectora, Vecti.*

On assembloit les parens & les amis ; & c'étoit le comble de la joie pour un pere, quand il voioit son fils réussir dans ces Déclamations, qui le préparoient aux plaidoiries du Barreau, & le mettoient en état de s'y distinguer un jour avec éclat.

On a dû être étonné de n'entendre point parler, parmi les differens

venturum tempus, quo idem non permitterem. Ita, & ingenio gaudebant, & judicio non fallebantur. *Ibid.*

exercices de Rhétorique, de la lecture & de l'explication des bons Auteurs, ſeule capable de former parfaitement le goût des jeunes gens, & de leur apprendre à bien compoſer. Quintilien avoue que cela manquoit de ſon tems, lorſqu'il commença à enſeigner la Rhétorique. Il en ſentoit dès lors toute l'utilité, & il mit cet exercice en pratique par raport à quelques jeunes gens qu'il inſtruiſoit en particulier, & dont les parens lui avoient demandé en grace de leur expliquer les Auteurs : mais, aiant trouvé la coutume contraire établie dans les Ecoles, il n'oſa pas s'écarter de l'ancienne maniére ; tant la coutume a de force & d'empire ſur les eſprits ! Convaincu de l'extrême importance de cette pratique pour les jeunes gens, il la recommande avec ſoin dans ſes Livres de l'Inſtitution de l'Orateur : & comme le Grammairien étoit chargé de leur expliquer les Poétes, il veut que le Rhéteur leur donne la connoiſſance des Orateurs & des Hiſtoriens, mais ſurtout des Orateurs, en les liſant avec eux, & leur en faiſant ſentir toutes les beau-

Lib. 2. cap. 5.

tés ; & [a] il met cet exercice beaucoup au-dessus de tous les préceptes de Rhétorique, quelque excellens qu'ils puissent être, ausquels il préfére infiniment les exemples. Car, dit-il, ce que le Rhéteur se contente d'enseigner, l'Orateur le met sous les yeux. L'un montre aux jeunes gens la route qu'ils doivent tenir, l'autre les prend comme par la main, & les y fait
Lib. 10. c. 1. entrer. *Quæ doctor præcipit, orator ostendit.*

Je me suis peutêtre un peu trop étendu sur ce qui regarde l'excellent Maître de Rhétorique dont j'ai cité plusieurs endroits, & je dois en faire des excuses aux Lecteurs. Je les prie donc de me pardonner une prédilection trop marquée pour Quintilien, qui est mon Auteur favori, & qui fait le sujet de mes leçons au Collége Roial depuis plus de quarante ans. J'avoue que je suis charmé & enchanté de la lecture de ses Livres, qui me paroit toujours nouvelle ; & j'en fais d'autant plus de cas, que je ne con-

a Hoc diligentiæ genus ausim dicere plus collaturum discentibus, quàm omnes omnium artes... Nam in omnibus ferè minùs valent præcepta, quàm exempla. *Lib.* 2. *cap.* 5.

nois point d'Auteur plus capable de prémunir l'eſprit des jeunes gens contre le faux goût d'éloquence, qui ſemble vouloir, de nos jours, prévaloir, & prendre le deſſus.

Nous avons pluſieurs Saints qui ont enſeigné la Rhétorique, & qui ont fait beaucoup d'honneur à cette profeſſion par leur profond ſavoir, & encore plus par leur ſolide piété : ſaint Cyprien, ſaint Grégoire de Nazianze, ſaint Auguſtin, &c. Ce dernier nous parle d'un célébre Rhéteur, nommé Victorin, à qui l'on avoit érigé une ſtatue à Rome, où les ſavantes leçons qu'il donnoit aux enfans des plus illuſtres Sénateurs lui avoient acquis une grande réputation. Le récit touchant de ſa converſion (car il avoit renoncé courageuſement au paganiſme, & s'étoit fait Chrétien) contribua beaucoup à celle de ſaint Auguſtin.

Confeſſ. lib. 8. cap. 2.



CHAPITRE QUATRIÉME.

DES SOPHISTES.

DANS la matiére que je traite ici, j'ai tiré un grand ſecours de l'Ouvrage de Mr. Hardion ſur *l'origine & les progrès de la Rhétorique dans la Gréce*, dont il n'y a encore qu'une légére partie qui ait été donnée au Public.

Il eſt difficile de donner une juſte idée & une exacte définition des Sophiſtes, parce que leur état & leur réputation ont ſouffert divers changemens. Ce fut d'abord un titre fort honorable. Puis, extrêmement décrié par les vices des Sophiſtes & par l'abus qu'ils firent de leurs talens, il devint un titre mépriſable & odieux. Enfin ce même titre, comme réhabilité par le mérite de ceux qui le portoient, fut en honneur pendant une aſſez longue ſuite de ſiécles, ce qui n'empécha pas qu'alors même pluſieurs n'en abuſaſſent.

Le nom de Sophiſtes avoit, chez les Anciens, une fort grande étendue,

& étoit donné à tous ceux qui avoient l'esprit orné de connoissances utiles & agréables, & qui faisoient part aux autres de leurs lumiéres soit de vive voix, soit par écrit, sur quelque science & quelque matiére que ce fût. On peut juger par là combien cette qualité fut honorable dans les commencemens, & quel respect elle dut attirer à ceux qui se distinguant par un mérite particulier, s'appliquoient à former les hommes soit à la vertu, soit aux sciences, soit au gouvernement des Etats. La plus grande preuve qu'on puisse donner, dit Isocrate, de l'estime singuliére qu'on avoit pour les Sophistes, c'est que Solon, qui le premier des Athéniens a eu le titre de Sophiste, fut jugé par nos ancêtres le plus digne d'être mis à la tête du gouvernement. Hérodote le compte parmi les Sophistes que l'opulence de Crésus, & son amour pour les beaux Arts, attirérent à sa Cour.

περὶ ἀντιδόσεως. pag. 577.

Lib. 1. c. 29.

Lorsque par la conquête des Etats de Crésus l'Asie Mineure eut été assujettie aux armes des Perses, la plupart des Sophistes repassérent dans la Gréce, & la ville d'Athénes devint, sous le gouvernement de Pisistrate &

de ſes enfans, l'aſyle & le ſéjour favori des Savans.

Pour bien comprendre de quel ſecours ils furent pour la Gréce, il n'y a qu'à ſe ſouvenir des importans ſervices qu'ils rendirent à Périclès, j'entends pour la politique & pour le gouvernement.

Plato in Phædr. pag. 269. Tous les Arts, dont l'objet eſt grand & conſidérable, veulent dans ceux qui les cultivent un eſprit de diſcuſſion, & une profonde connoiſſance de la nature. C'eſt par là qu'on s'accoutume à concevoir des penſées hautes & ſublimes, & qu'on peut arriver à la perfection. Périclès joignit à d'heureuſes diſpoſitions naturelles cette habitude de méditer & d'approfondir. *Plut. in Pericl. p. 154.* Etant tombé entre les mains d'ANAXAGORE qui ſuivoit en tout cette méthode, il apprit de lui à remonter aux principes des choſes, & s'appliqua particuliérement à l'étude de la nature. L'Hiſtoire nous apprend l'uſage qu'il en fit dans une occaſion où une ſubite éclipſe de ſoleil avoit cauſé dans ſa flote une conſternation générale. Anaxagore, qui étoit plein de ces matiéres, en faiſoit le principal objet de ſes conférences avec

Périclès, qui sut en tirer ce qui lui convenoit pour l'appliquer à la Rhétorique.

DAMON, qui prit la place d'Anaxagore auprès de Périclès, ne se donnoit que pour Musicien, mais cachoit sous ce nom & sous cette profession une profonde science. Périclès passoit les journées entiéres avec lui, soit pour perfectionner les connoissances qu'il avoit déja, soit pour en acquerir de nouvelles. Damon étoit l'homme du monde le plus aimable, & en qui l'on trouvoit le plus de ressources sur quelque matiére qu'on voulût le consulter. Il avoit étudié à fond la nature, & les effets des différentes espéces de Musique. Il composoit lui-même très habilement, & ses Ouvrages tendoient tous à inspirer l'horreur du vice, & l'amour de la vertu.

Plut. in Pericl. pag. 153. & 154.
Plat. in Lach. p. 180.

Quelque soin que ce Sophiste eût pris de cacher sa véritable profession, ses ennemis, ou plutôt ceux de Périclès, s'aperçurent avec le tems que sa Lyre n'étoit qu'un masque qu'il avoit pris pour se déguiser. Dès lors ils s'appliquérent à le décrier parmi le peuple. Ils le peignirent comme un

homme ambitieux, inquiet, & qui favoriſoit la tyrannie. Les Poétes Comiques les ſecondérent de tout leur pouvoir par les ridicules qu'ils lui donnérent. Enfin il fut appellé en juſtice, & banni du ban de l'Oſtraciſme. Son mérite, & ſon attachement pour Périclès, étoient ſes plus grands crimes.

Plut. in Pericl. p. 165. & 169. Athen. lib. 13. p. 608. Heſych. in voce Θαργηλία. Suid. ibid.

Cet illuſtre Athénien eut encore un autre Maître tant pour l'éloquence que pour la politique, dont le nom & la profeſſion doivent étonner : c'eſt la fameuſe ASPASIE de Milet. Cette femme, célébre par ſa beauté, par ſon ſavoir, & par ſon éloquence, faiſoit tout à la fois deux métiers bien différens, celui de Courtiſane, & celui de Sophiſte. Sa maiſon étoit le rendez-vous des plus graves perſonnages d'Athénes. Elle donnoit ſes leçons d'éloquence & de politique avec tant de bienſéance & de modeſtie, que les maris ne craignoient point d'y mener leurs femmes, & qu'elles pouvoient y aſſiſter ſans honte & ſans danger.

Elle avoit ſuivi dans ſa conduite & dans ſes études l'exemple d'une autre Courtiſane de Milet, nommée

THARGELIE, qui par ſes talens avoit mérité le titre de Sophiſte, & que ſon extrême beauté avoit élevée au faîte de la grandeur. Dans le tems que Xerxès méditoit la conquête de la Gréce, il l'avoit engagée à faire uſage de ſes charmes & de ſon eſprit pour lui gagner pluſieurs villes Grecques. Elle le ſervit ſelon ſes vœux. Elle fixa enfin ſes courſes dans la Theſſalie, dont le Souverain l'épouſa; & elle vécut ſur le trône pendant trente ans.

Aſpaſie joignoit à beaucoup d'eſprit & de beauté une profonde connoiſſance de la Rhétorique & de la Politique. Socrate (quel homme & de quelle réputation !) ſe glorifioit de devoir à ſes inſtructions tout ce qu'il avoit d'éloquence, & lui attribuoit le mérite d'avoir formé les plus grands Orateurs de ſon tems. Il laiſſe même entendre dans Platon, qu'Aſpaſie avoit eu la meilleure part à cette Oraiſon funébre que Periclès avoit prononcée à la louange des Athéniens morts les armes à la main pour la patrie, & qui parut ſi admirable, que, lorſqu'il eut ceſſé de parler, les meres & les femmes de ceux qu'il avoit

Plat. in Menex. p. 236-249.

loués coururent l'embrasser, & lui donnérent des couronnes & des bandelettes comme à un Athléte victorieux.

Periclès étoit en assez mauvaise intelligence avec sa femme, & elle consentit sans peine à se séparer de lui. Après qu'il l'eut mariée a un autre, il prit en sa place Aspasie, & vécut avec elle dans la plus parfaite union. Elle étoit depuis lontems en butte aux traits satyriques des Poétes, qui dans leurs Comédies la désignoient, tantôt sous le nom d'Omphale, tantôt sous celui de Déjanire, & tantôt sous celui de Junon. Il n'est pas certain si ce fut avant ou après son mariage qu'elle fut appellée en justice pour crime d'impiété. On sait seulement que Periclès eut beaucoup de peine à la sauver, & qu'il emploia, pour la justifier, tout ce qu'il avoit d'éloquence & de crédit.

Plut. in Pericl. p. 169.

Il est fâcheux qu'Aspasie ait deshonoré par l'irrégularité de ses mœurs & par sa profession de Courtisane tant de belles qualités qui la rendoient d'ailleurs si estimable, & qui, sans cette tache, auroient fait un honneur infini à son sexe. Mais elles

marquent de quoi il eſt capable, & jusqu'où il peut porter les talens de l'eſprit, & même la ſcience du gouvernement.

Outre Anaxagore, Damon, & Aſpaſie, qui avoient été les principaux Maîtres de Périclès pour la politique & pour l'éloquence, il avoit encore attiré chez lui quelques autres Sophiſtes d'une grande réputation. On voit, par cette conduite, quel cas & quel uſage les plus grands hommes de l'antiquité faiſoient des ſciences, qu'ils étoient bien éloignés de regarder comme un ſimple amuſement, propre tout au plus à ſatisfaire la curioſité de l'eſprit par de rares connoiſſances, mais incapable de former les hommes au gouvernement des Etats.

Les honneurs extraordinaires rendus aux Sophiſtes dans toute la Gréce, marquent combien ils y étoient eſtimés & conſidérés. Quand ils arrivoient dans une ville, on alloit en foule au devant d'eux, & l'entrée qu'ils y faiſoient avoit un air de triomphe. On les gratifioit du droit de bourgeoiſie, on leur accordoit toutes ſortes d'immunités, on leur

S. Chryſoſt. in Epiſt. ad Epheſ.

Eunapius. érigeoit des ſtatues. Rome en éleva une à l'honneur du Sophiſte Proéréſe, qui y étoit allé par l'ordre de l'Empereur Conſtant. On ne peut rien imaginer de plus glorieux ni de plus flateur que l'Inſcription de cette ſtatue : REGINA RERUM ROMA REGI ELOQUENTIÆ, c'eſt-à-dire : *Rome la Reine du monde au Roi de l'éloquence.*

L'expérience qu'on avoit faite dans la plupart des villes du ſecours dont étoient les Sophiſtes pour ceux qui étoient chargés du maniement des affaires publiques, & ſurtout pour l'inſtruction de la Jeuneſſe, leur attira toutes ces marques glorieuſes d'eſtime & de diſtinction. D'ailleurs on ne peut pas diſſimuler que pluſieurs d'entr'eux avoient beaucoup d'eſprit, qu'ils avoient acquis par leur travail une grande étendue de connoiſſances, & qu'ils ſe diſtinguoient d'une maniére particuliére par le talent de la parole. Les plus célébres, & qui parurent du tems de Socrate, ſont Gorgias, Tiſias, Protagore, Prodicus.

GORGIAS eſt ſurnommé *le Léontin*, parce qu'il étoit de Léonte

ville de Sicile. Ses citoiens, qui étoient en guerre avec ceux de Syracuse, le députérent comme le plus habile Orateur qui fût parmi eux, pour implorer le secours des Athéniens. Il charma les Athéniens par son éloquence, & en obtint tout ce qu'il demandoit. Comme elle étoit nouvelle pour eux, elle les éblouit par l'éclat des mots, des pensées, des tours, des figures; & [a] par ces sortes de périodes artistement travaillées, & pour ainsi dire tirées au cordeau; dont les membres, par une disparité & une ressemblence étudiées, se répondent les uns aux autres avec une entiére justesse, & forment une cadence mesurée & compassée qui flate agréablement l'oreille. Ces sortes de gentillesses, car on peut bien les appeller ainsi, se pardonnent quand elles sont rares, & ont même de la grace quand on en use sobrement, comme fait Cicéron. Mais Gorgias s'y

Diod. l. 12, pag. 106.

a Paria paribus adjuncta, & similiter definita; itemque contrariis relata contraria, quæ sua sponte, etiamsi id non agas, cadunt plerumque numerosè, Gorgias primus invenit; sed his est usus intemperanter. *Orat. n.* 175.

Gorgias avidior est generis ejus, & his festivitatibus (sic enim ipse censet) insolentiùs abutitur. *Ibid. n.* 176.

livroit ſans retenue. Tout étoit brillant dans ſon ſtile, & l'art s'y montroit par tout à découvert. Il alla en faire parade ſur un plus grand théatre, c'eſt-à-dire aux Jeux Olympiques, & enſuite aux Jeux Pythiens; & il y fut également admiré de toute la Gréce. On lui [a] prodigua partout les plus grands honneurs, & on alla juſqu'à lui ériger a Delphes une ſtatue d'or, ce qui n'avoit encore été accordé à perſonne.

1. De Orat. n. 103. Gorgias fut le premier qui oſa ſe vanter dans un nombreux auditoire, qu'il étoit prêt à répondre ſur quelque matiére qu'on voulût lui propoſer: ce qui devint fort commun dans la ſuite. Craſſus a raiſon de ſe mocquer d'une ſi ſotte vanité, ou plutôt, comme il l'appelle lui-même, d'une ſi ridicule impudence.

De Seneɛt. n. 13. Il vécut juſqu'à cent ſept ans, ſans jamais interrompre ſes études: & ſur ce qu'on lui demandoit comment il pouvoit ſoutenir une ſi longue vie, il répondit que ſa vieilleſſe ne lui avoit jamais donné aucun ſujet de plainte.

a Gorgiæ tantus honos habitus eſt à tota Græcia, ſoli ut ex omnibus, Delphis, non inaurata ſtatua ſed aurea ſtatueretur. 3. *De Orat. n. 127.*

Entre ſes diſciples, Iſocrate eſt le plus illuſtre, & celui qui lui a fait le plus d'honneur.

TISIAS étoit compatriote de Gorgias : il lui fut même donné pour adjoint, ſelon quelques-uns, dans la Députation vers les Athéniens. Il s'en fit auſſi beaucoup eſtimer. Il eut pour diſciple Lyſias, fameux Orateur, dont je parlerai dans la ſuite. *Pauſan. lib. 6. pag. 376.*

PROTAGORE, d'Abdére en Thrace, étoit du même tems que Gorgias, & peutêtre même un peu antérieur. Il étoit auſſi du même goût, & eut, comme lui, beaucoup de réputation pour l'éloquence. Il l'enſeigna pendant quarante ans, & amaſſa dans cette profeſſion des ſommes plus conſidérables que jamais n'auroit pu faire ni Phidias, ni dix autres Statuaires auſſi habiles que lui. C'eſt ainſi que s'explique Socrate dans Platon. *Plat. in Menon. pag. 91.*

Aulu-Gelle raporte un procès fort ſingulier entre ce Protagore & un de ſes diſciples. Celui-ci, qui s'appelloit Evalthe, preſſé d'un vif deſir de ſe rendre un célébre Avocat, s'adreſſe à Protagore. On convient du prix, car c'étoit toujours par où ces ſortes de *Lib. 5. c. 10.*

Maîtres commençoient; & le Rhéteur s'engage à révéler à Evalthe les plus ſecrets myſtéres de l'éloquence. Le Diſciple, de ſon côté, paie ſur le champ la moitié du prix convenu, & remet le paiement de l'autre juſqu'après le gain de la premiére cauſe qu'il plaidera. Protagore, ſans perdre de tems, étale tous ſes préceptes, & après un grand nombre de leçons prétend avoir mis ſon Diſciple en état de briller dans le Barreau, & le preſſe d'y faire eſſai de ſon ſavoir. Evalthe, ſoit timidité ou autre raiſon, traîne toujours en longueur, & s'obſtine à ne point exercer ſon nouveau talent. Le Rhéteur, las d'un refus ſi opiniâtre, le traduit devant les Juges. Là, ſûr de la victoire, quel que puiſſe être le jugement, il inſulte au jeune homme. Car, lui dit-il, ſi la ſentence m'eſt favorable, elle vous oblige de me paier: ſi elle m'eſt contraire, elle vous fait gagner votre premiére cauſe, & vous rend auſſitôt mon débiteur par la loi de notre convention. Il croioit l'argument ſans réplique. Evalthe n'en fut point effraié, & répliqua ſur le champ: J'accepte l'alternative. Si l'on juge pour moi, vous perdez votre

cause : si l'on prononce en votre faveur, la convention m'absout ; je perds ma premiére cause, & dès là je suis quitte. Les Juges embarrassés par cette captieuse alternative, laissérent la question indécise, & firent vraisemblablement repentir Protagore d'avoir si bien instruit son disciple.

PRODICUS de l'île de Cée l'une des Cyclades, contemporain de Démocrite & de Gorgias, & disciple de Protagore, a été l'un des plus célébres Sophistes de la Gréce. Il fleurissoit dans la 86e Olympiade ; & il eut, entr'autres disciples, Euripide, Socrate, Théraméne, & Isocrate. *Suidas.*

Il ne dédaigna point d'enseigner en particulier dans Athénes, quoiqu'il y fût avec le caractére d'Ambassadeur de la part de ses compatriotes, qui lui avoient déja conféré plusieurs autres emplois publics, & quoique la grande approbation que sa harangue avoit obtenue des Athéniens le jour de son audience publique, semblât devoir l'engager a n'exercer son talent qu'en de pareilles occasions. Platon insinue que l'envie de gagner de l'argent porta Prodicus à tenir Ecole. Il en gagna beaucoup effectivement à *Philostr. in vit. Sophist. lib. 1.*

ce métier. Il alloit de ville en ville faire parade de ſon éloquence ; & quoiqu'il le fit d'une façon mercénaire, il ne laiſſa pas de recevoir de grands honneurs à Thébes, & de plus grands encore à Lacédémone.

On a fort parlé de ſa Déclamation *à cinquante dragmes*, qui fut ainſi nommée, à ce que diſent quelques Savans, parce que chaque Auditeur étoit obligé de lui paier cinquante dragmes, qui font vingt-cinq livres de notre monnoie. C'étoit acheter bien cher le plaiſir d'entendre une harangue. D'autres l'entendent d'une leçon, & non d'une Harangue. Socrate, dans un Dialogue de Platon, ſe plaint, avec ſon air mocqueur, de n'être pas en état de bien diſcourir ſur la nature des noms, parce qu'il n'avoit pas oui la * leçon à cinquante dragmes, qui, ſelon Prodicus, inſtruiſoit de tout ce myſtére. En effet ce Sophiſte avoit des diſcours à tout prix, depuis deux oboles juſqu'à cinquante dragmes. Quoi de plus ſordide ?

In Cratyl. pag. 384.

* τὴν πεντηκοντάδραχμον ἐπίδειξιν.

Id. in Axioch. p. 366.

La fiction de Prodicus, dans laquelle il ſuppoſe que la Vertu & la Volupté, déguiſées en femmes, ſe préſentérent à Hercule, & tâchérent

à

à l'envi chacune de l'attirer à ſoi, a été juſtement relevée par pluſieurs Auteurs. Xénophon l'a expoſée avec beaucoup d'étendue & d'ornement; & cependant il dit qu'elle étoit bien plus longue & plus ornée dans l'Ecrit même que Prodicus avoit compoſé au ſujet d'Hercule. Lucien l'a ingénieuſement imitée.

Lib. 2. Memorab. pag. 737-740.
Cic. Off. lib. 1. n. 118.

Les Athéniens firent mourir notre Sophiſte comme corrupteur de la Jeuneſſe. Il y a apparence qu'il fut accuſé d'enſeigner à ſes Diſciples l'irréligion.

Suid.

LA REPUTATION de ces Sophiſtes ne ſe ſoutint pas lontems. J'ai fait voir, dans la vie de Socrate, comment ce grand homme, qui ſe crut obligé, en bon citoien, de détromper le Public à leur égard, réuſſit à les faire connoitre pour ce qu'ils étoient en leur ôtant le maſque qui couvroit tous leurs défauts. Il les interrogeoit dans des conférences publiques, avec un air de ſimplicité & preſque d'ignorance, qui cachoit un art infini, comme un homme qui cherchoit à s'inſtruire lui-même & à profiter de leurs lumiéres; & les conduiſant de propoſition en propoſition, dont ils

ne prévoioient pas la conclusion ni les suites, il les faisoit tomber dans des absurdités, qui rendoient sensible & faisoient toucher au doit la fausseté de tous leurs raisonnemens.

Deux choses principalement contribuérent à les faire tomber dans un décri presque général. Ils se donnoient pour des Orateurs parfaits, qui seuls possédoient le talent de la parole, & qui avoient porté l'Eloquence au plus haut degré où elle pût arriver. Ils se faisoient honneur de pouvoir parler sur le champ & sans aucune préparation sur quelque sujet qu'on leur proposât. Ils se vantoient, de donner à leurs auditeurs telle impression qu'il leur plaisoit; [a] d'enseigner comment on pouvoit rendre bonne la plus mauvaise cause du monde; & [b] de faire paroitre, par la force du discours, les plus petites choses grandes, & les plus grandes petites. C'est ce que Platon dit de Gorgias & de Tisias. Ils étoient également prêts à soutenir

a Docere se profitebantur, arrogantibus sanè verbis, quemadmodum causa inferior (ita enim loquebantur) dicendo fieri superior posset. *In Brut. n.* 30.

a Τὰ σμικρὰ μεγάλα, καὶ τὰ μεγάλα σμικρὰ φαίνεσθαι ποιοῦσι διὰ ῥώμην λόγου. *In Phædro, pag.* 267.

le pour & le contre ſur quelque matiére que ce fût. Ils ne comptoient le vrai pour rien dans leurs diſcours ; ils faiſoient ſervir les tours de leur éloquence, non à prouver & à faire aimer la vérité, mais à un pur jeu d'eſprit, & à donner au faux les couleurs du vrai, & au vrai celles du faux.

Le grand théatre où ils cherchoient à briller, étoit les Jeux Olympiques. Là, comme je l'ai déja dit, en préſence d'un nombre infini d'auditeurs raſſemblés de toutes les parties de la Gréce, ils étaloient avec affectation tout ce que l'éloquence a de plus pompeux. Peu attentifs à la ſolidité des choſes, ils emploioient ce qu'il y a de plus éclatant & de plus capable d'éblouir, ſe propoſant pour unique but de plaire à la multitude, & d'enlever ſes ſuffrages. Et cela ne manquoit pas d'arriver, leurs diſcours étant ſuivis d'un applaudiſſement général. On ſent bien, ſans que je le marque, où une telle affectation pouvoit les mener, & combien elle étoit propre à ruiner le goût de la bonne & ſaine éloquence.

C'eſt ce que Socrate ne ceſſoit de

représenter aux Athéniens, comme on le voit dans plusieurs Dialogues où Platon le fait parler sur ce sujet. Car il ne faut pas s'imaginer, quand il attaque & décrie la Rhétorique, comme il le fait souvent, que ce soit à la bonne & véritable Rhétorique qu'il en veuille. Il en faisoit tout le cas qu'elle mérite, mais il ne pouvoit souffrir l'abus indigne qu'en faisoient les Sophistes, ni applaudir avec la multitude ignorante à des discours qui n'avoient nulle solidité & nulle beauté réelle. Car, au lieu que l'Eloquence, comme une Reine majestueuse, a des ornemens pompeux & éclatans, propres à relever sa dignité, màis qui n'ont rien d'affecté, & ne sortent jamais du naturel: les Sophistes lui prétoient une parure étrangére, molle, efféminée, comme à une Courtisane, qui tire toutes ses graces du fard, qui n'a qu'une beauté empruntée, & qui sait tout au plus charmer les oreilles par le son d'une voix douce & mélodieuse. C'est l'idée que nous donnent, conformément à Socrate, Quintilien & S. Jérôme de l'éloquence des Sophistes, & je ne crains point qu'on me sache mauvais

gré de raporter ici leurs propres termes. *Quapropter eloquentiam, licet hanc (ut ſentio enim dicam) libidinoſam reſupina voluptate auditoria probent, nullam eſſe exiſtimabo, quæ ne minimum quidem in ſe indicium maſculini & incorrupti, ne dicam gravis & ſancti viri, oſtendet... Quaſi ad Athenæum & ad auditoria convenitur, ut plauſus circumſtantium ſuſcitentur, ut oratio Rhetoricæ artis fucata mendacio, quaſi quædam meretricula procedat in publicum, non tam eruditura populos, quam favorem populi quæſitura, & in modum pſalterii & tibiæ dulce canentis ſenſus demulceat audientium.* Les perſonnes de bon ſens, averties par les fréquentes remontrances de Socrate, ſentirent bientôt le faux de cette éloquence, & rabbattirent beaucoup de l'eſtime qu'ils avoient conçue pour les Sophiſtes.

Quintil. lib. 5. cap. 13.

S. Hieron. Præf. in lib. 3. Comment. ad Galat.

Une ſeconde raiſon acheva de les décrier : ce furent les défauts & les vices qu'on remarqua dans leur conduite. Ils étoient fiers, arrogans, orgueilleux, pleins de mépris pour les autres, & d'eſtime pour eux-mêmes. Ils ſe vantoient d'être les ſeuls qui entendiſſent & qui fuſſent en état de

bien enſeigner aux jeunes gens les préceptes de la Rhétorique & de la Philoſophie. Ils promettoient aux parens, avec un air d'aſſurance ou plutôt d'impudence, de réformer parfaitement les mœurs corrompues de leurs enfans, & de leur donner en peu de tems toutes les connoiſſances néceſſaires pour remplir les plus importantes places de l'Etat.

Ils ne faiſoient pas tout cela gratuitement, & ne ſe piquoient pas de généroſité. Leur défaut dominant étoit l'avarice, & un deſir inſatiable d'amaſſer des richeſſes. On pourroit leur appliquer un bon mot, dit à l'occa-
Lucian. ſion * d'Apollone Philoſophe Stoïcien, que l'Empereur Antonin fit venir d'Orient pour être Précepteur de Marc Auréle qu'il avoit adopté. Il amena avec lui à Rome pluſieurs autres Philoſophes, tous Argonautes, diſoit un
Démonax. Cynique de ce tems-là, & bien diſ-

* *C'eſt ce même Apollone, qui étant arrivé à Rome, refuſa d'aller au Palais, diſant que c'étoit au Diſciple à venir trouver ſon Maître. Antonin ne fit que rire de la ſotte fierté & du travers d'eſprit bizarre de ce Stoïcien, qui avoit bien voulu venir d'Orient à Rome, & qui étant à Rome ne vouloit pas aller de ſa maiſon juſqu'au Palais, & il laiſſa aller M. Aurèle l'écouter chez lui. Ce Prince continua d'y aller recevoir ſes leçons, même depuis qu'il fut élevé à la dignité Impériale.*

posés à chercher la toison d'or. Les Sophistes vendoient bien cher leurs leçons, & comme ils avoient trouvé le moien d'amorcer les parens par de magnifiques promesses, & qu'on étoit infatué de leur savoir & de leur mérite, ils les rançonnoient hardiment, & mettoient à profit le vif desir qu'ils témoignoient de bien élever leurs enfans. Protagore [a] prenoit de ses Disciples pour leur apprendre la Rhétorique cent mines ou dix mille dragmes, c'est-à-dire cinq mille livres. Gorgias, au raport de Diodore de Sicile & de Suidas, exigeoit la même somme. Il en couta autant à Démosthéne pour recevoir les leçons du Rhéteur Isée.

Diod. l. 12. pag. 106. Plut. in Isæo.

Le parfait desintéressement de Socrate qui étoit sans héritage & sans revenu, faisoit encore sentir davantage, par le contraste, la sordide avidité des Sophistes, & étoit une censure continuelle de leur conduite, plus forte que tous les reproches les plus vifs qu'il auroit pu leur faire.

Malgré ces défauts, qui étoient personnels à plusieurs d'entr'eux, car

a A Protagora decem millibus denariorum didicisse artem quam edidit, Evathlus dicitur. *Quintil. lib. 3. cap. 1.*

quelques-uns s'en ſauvérent, il faut reconnoitre que les Sophiſtes ont rendu de grands ſervices au Public pour l'avancement des Sciences, dont ils furent comme les dépoſitaires pendant la durée de pluſieurs ſiécles.

Pluſieurs villes de la Gréce & de l'Aſie, où l'on alloit de différens pays puiſer comme dans la ſource toutes les ſciences, ont fourni dans tous les tems des Sophiſtes d'une grande réputation. Pour abréger & finir cet Article, je ne parlerai que d'un ſeul de ces Sophiſtes: c'eſt le célébre Libanius.

Lib. in vit. ſua. LIBANIUS étoit né d'une bonne famille d'Antioche. Il étudia à Athénes, où il paſſa environ quatre ans. AN.J.C.339. Il y fut nommé par le Proconſul pour enſeigner la Rhétorique à l'âge de vingt-cinq ans: mais cette nomination n'eut pas de lieu. Il étoit très zélé partiſan & défenſeur du paganiſme, ce qui le fit dans la ſuite particuliérement conſidérer par Julien l'Apoſtat. Il s'acquit beaucoup d'eſtime par ſon eſprit & par ſon éloquence.

Il ſe diſtingua principalement à Conſtantinople & à Antioche. Il profeſſa dans la premiére de ces deux

villes pendant quelques années à différentes reprises. C'est là qu'il forma une liaison particuliére avec S. Basile. Ce Saint, avant que d'aller à Athénes, passa à Constantinople : & comme cette ville fleurissoit alors par un grand nombre de Sophistes & de Philosophes très excellens, la vivacité & la vaste étendue de son esprit lui fit enlever en peu de tems ce qu'ils avoient de meilleur. Libanius, dont il paroît qu'il s'étoit rendu le disciple, le respectoit déja tout jeune qu'il étoit, à cause de la gravité de ses mœurs digne de la sagesse des vieillards : ce qu'il admiroit d'autant plus, dit-il, qu'il vivoit dans une ville où tous les attraits de la volupté se trouvoient en abondance. Quand il eut appris que ce Saint, malgré sa grande réputation, avoit pris le parti de la retraite, il ne put, tout payen qu'il étoit, ne point admirer une action si généreuse, qui égaloit tout ce que ses Philosophes avoient jamais fait de plus grand. Dans toutes les Lettres que lui écrit saint Basile, on voit l'estime singuliére qu'il faisoit de ses Ouvrages, & la tendresse qu'il avoit pour sa personne. Il lui adressoit tous

S. Greg. Naz. orat. 20. p. 325.
AN. J. C. 351.
Epist. Liban.

les jeunes gens de Cappadoce qui avoient dessein de s'avancer dans l'éloquence, comme au plus habile Maître de Rhétorique qui fût alors; & ils en étoient reçus avec une distinction particuliére. A l'occasion de l'un de ces jeunes gens qui étoit mal partagé du côté des biens de la fortune, Libanius dit une chose qui doit lui faire beaucoup d'honneur: c'est qu'il ne considéroit point dans ses Disciples les richesses, mais la bonne volonté; que s'il trouvoit un jeune homme pauvre, qui montrât un grand desir d'apprendre, il le préféroit sans hésiter à tous les plus riches; & [a] qu'il étoit fort content, lorsque ceux qui ne pouvoient rien donner, étoient avides de recevoir. Il ajoute qu'il n'avoit pas eu le bonheur de rencontrer de tels maîtres. En effet, le désintéressement n'étoit pas la vertu des Sophistes. Ceux qui sont chargés de la profession d'enseigner, savent qu'ordinairement le fonds le plus fertile en mérite est la pauvreté.

Il écrit à Thémistius, célébre Sophiste que ses talens & sa sagesse élevérent aux premiéres charges de l'E-

a Ἀρκεῖ τῷ μὴ δυναμένῳ δοῦναι, τὸ βούλεσθαι λαβεῖν.

tat, d'une maniére qui montre que Libanius avoit de la nobleſſe de ſentiment, & qu'il étoit touché de l'amour du bien public. » Je ne vous » félicite point, lui dit-il, ſur ce que » le gouvernement de la Ville vous » a été donné, mais je félicite la » Ville ſur le choix qu'elle a fait de » votre perſonne pour cette importante place. Vous n'avez pas beſoin » de nouvelles dignités, mais elle a » grand beſoin d'avoir un Gouverneur tel que vous.

Il ſeroit à ſouhaiter que Libanius eût été auſſi irrépréhenſible pour les mœurs, qu'eſtimable pour ſon caractére d'eſprit, & pour ſon éloquence. On lui a reproché auſſi d'être trop plein d'eſtime pour lui-même, & trop grand admirateur de ſes propres Ouvrages. Cela doit moins étonner. On pourroit preſque dire que la vanité étoit la vertu du paganiſme.

Libanius paſſa les trente-cinq derniéres années de ſa vie a Antioche, depuis l'an 354 juſques vers 390, & y profeſſa la Rhétorique avec un grand ſuccès. Le Chriſtianiſme lui fournit encore dans cette ville un illuſtre diſciple en la perſonne de ſaint Jean

Chrysostome. Sa mere, qui n'épargnoit rien pour le bien élever, l'envoia à l'école de Libanius, le plus habile & le plus renommé des Sophistes qui enseignoient alors à Antioche, pour s'y former à l'éloquence sous un si excellent Maître. Ses Ouvrages, qui l'ont fait appeller *Bouche d'or*, attestent le progrès qu'il y fit. Il fréquenta d'abord le Barreau, plaida quelques causes, & fit des Déclamations publiques. Il en envoia une à Libanius, qui étoit un éloge des Empereurs : & Libanius, en l'en remerciant, lui dit que lui & plusieurs personnes de Lettres à qui il l'avoit fait voir, l'avoient admiré. On assure que quelques amis demandant à ce Sophiste qui étoit près de mourir, qui il vouloit avoir pour successeur de sa chaire, il répondit qu'il eût choisi notre Saint, si les Chrétiens ne le lui eussent enlevé : mais son Ecolier avoit bien d'autres vûes.

Isid. Pelus. lib. 2. Ep. 42.

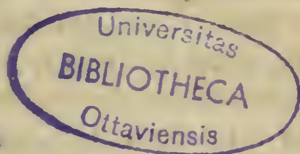
Sozom. lib. 8. cap. 2.

S'il faut juger du Maître par ses Eleves, & de son mérite par leur réputation, les deux Disciples de Libanius que je viens de citer, quand ils seroient les seuls, devroient lui faire un grand honneur. En effet il passoit

dans l'eſprit de tout le monde pour un excellent Orateur. Eunape dit que tous ſes termes ſont choiſis & élégans, & que tout ce qu'il a écrit a une douceur & un agrément qui attire, avec une gaieté & une eſpéce d'enjouement qui lui ſert de ſel. *Eunap. cap. 14.*

Libanius a laiſſé une infinité d'Ecrits, qui conſiſtent en Panégyriques, en Déclamations, & en Lettres. De tous ſes Ouvrages, les Lettres ont toujours été le plus eſtimé.

Fin de la II. Partie du Tom. XI.



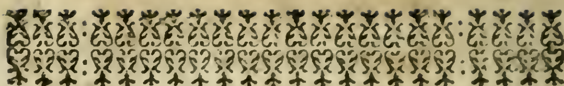


TABLE
DU ONZIE'ME VOLUME.
SECONDE PARTIE.

SUITE DU LIVRE VINGT-TROISIEME.
CHAPITRE PREMIER.

LIVRE VINGT-QUATRIÉME.

Fin de la Table de la feconde Partie du Tome XI.

Fautes à corriger dans cette feconde Partie.

PAge 490. *ligne* 3. cet honneur. *lif.* l'honneur du triomphe.

Pag. 512. *l.* 19 & 20. qui lui emporta la tête à 375 pas de là. *Il vaut mieux fuppofer que la pierre qui emporta la tête de cet homme fut lancée par une machine diftante de 375 pas; & le grec femble demander ce fens, quoique les Interprétes l'expliquent autrement :* τὸ κρανίον ἀπὸ τριῶν ἐσφενδονήθη σαδίων.

Ibid. à la marge. Lib. 3. cap. 7. *lif.* cap. 17.

Pag. 529. *à la marge.* Liv. lib. 33. n. 42. *lif.* Liv. lib. 5. n. 19.

